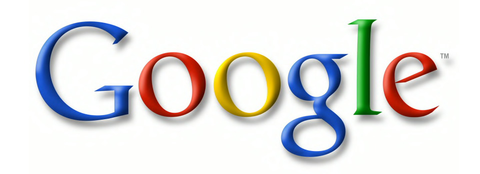
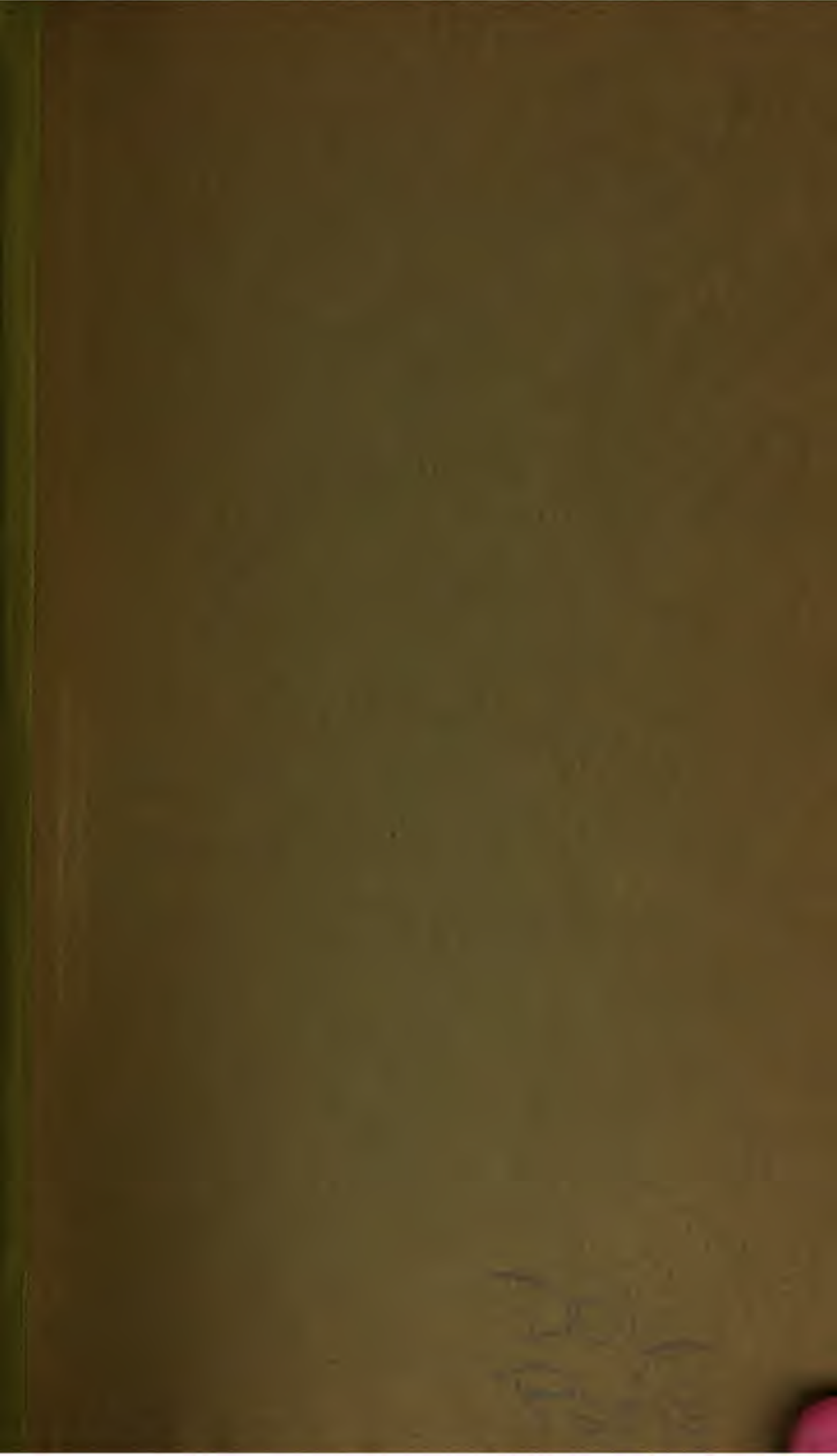
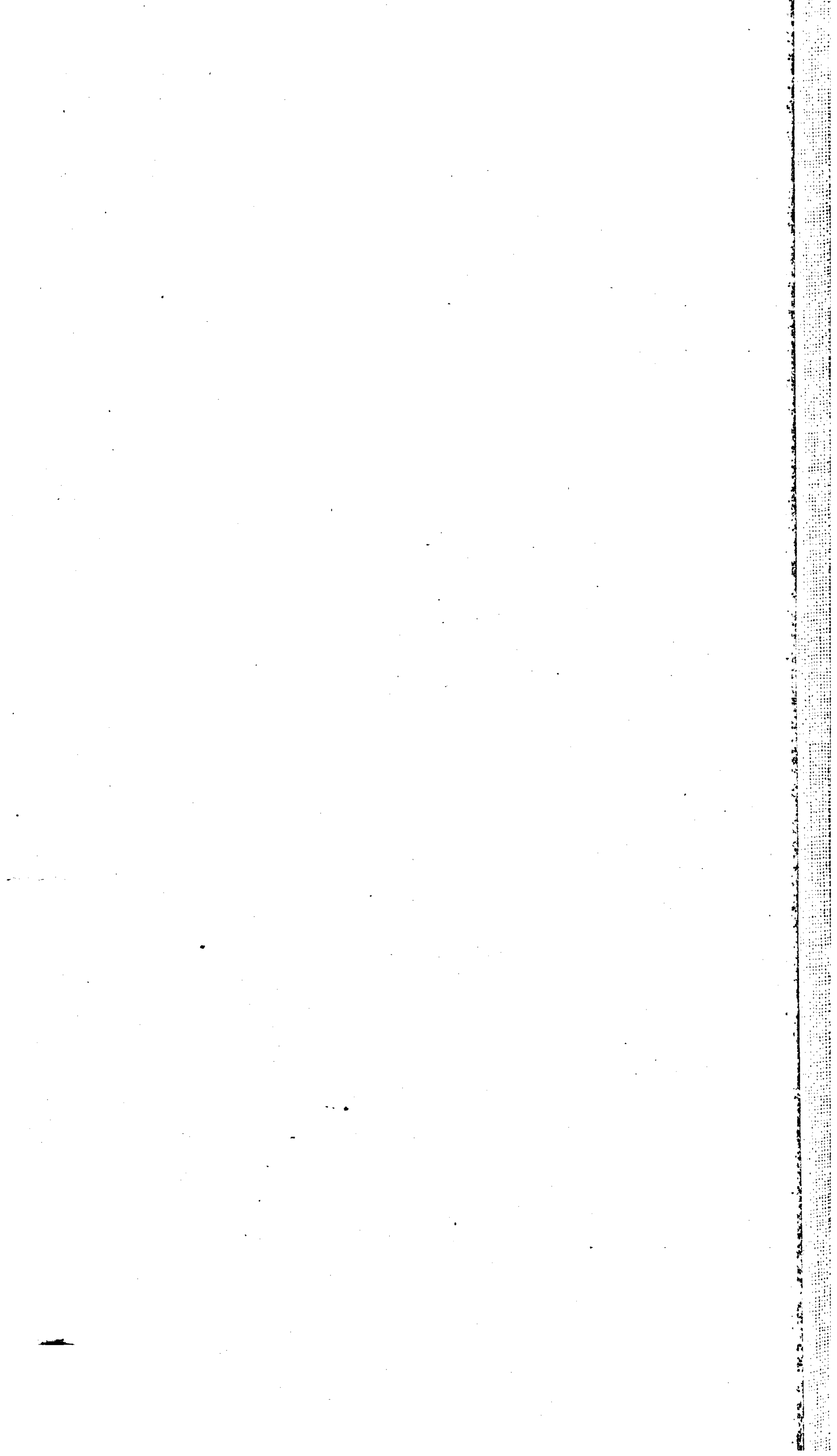
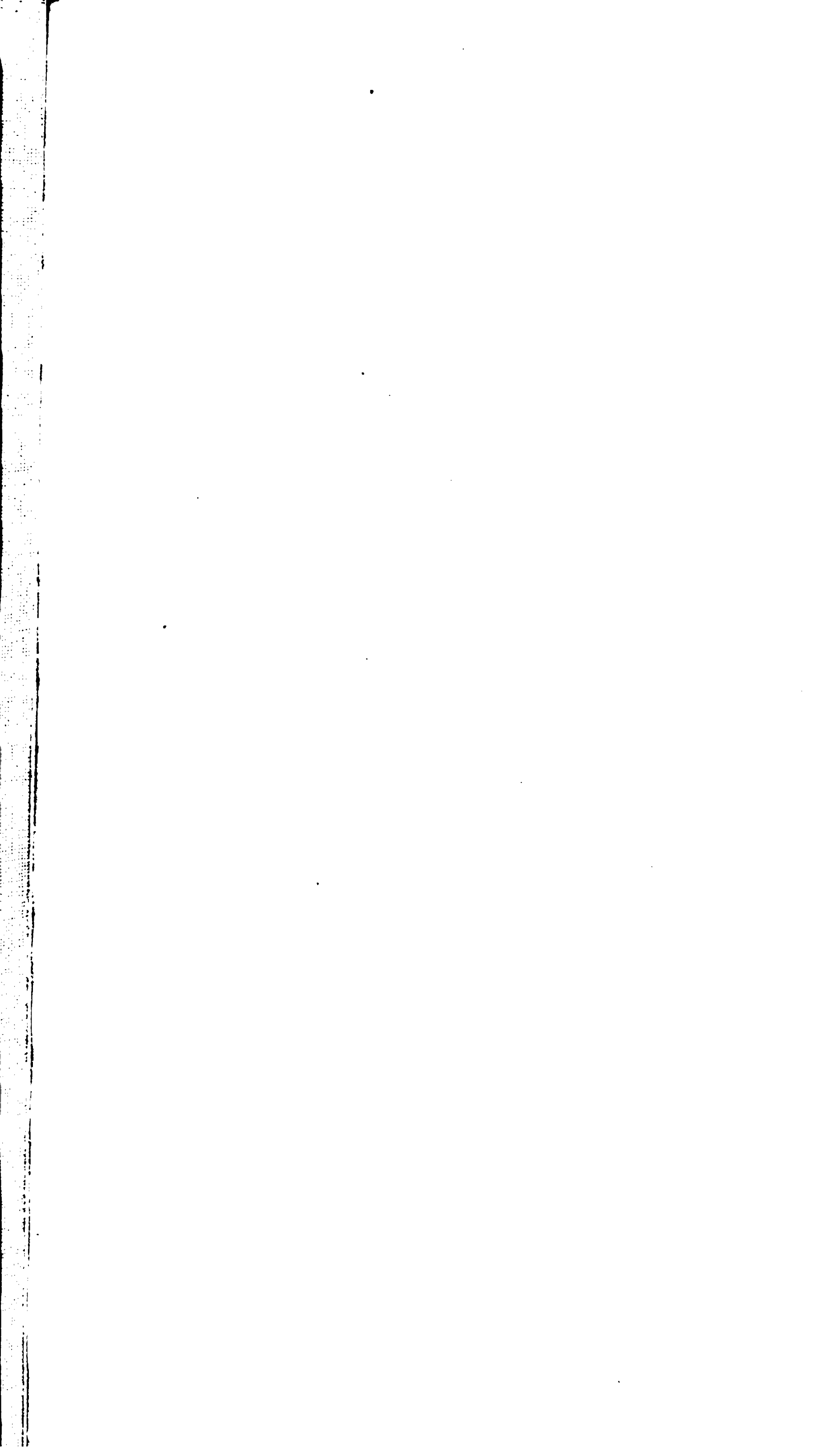
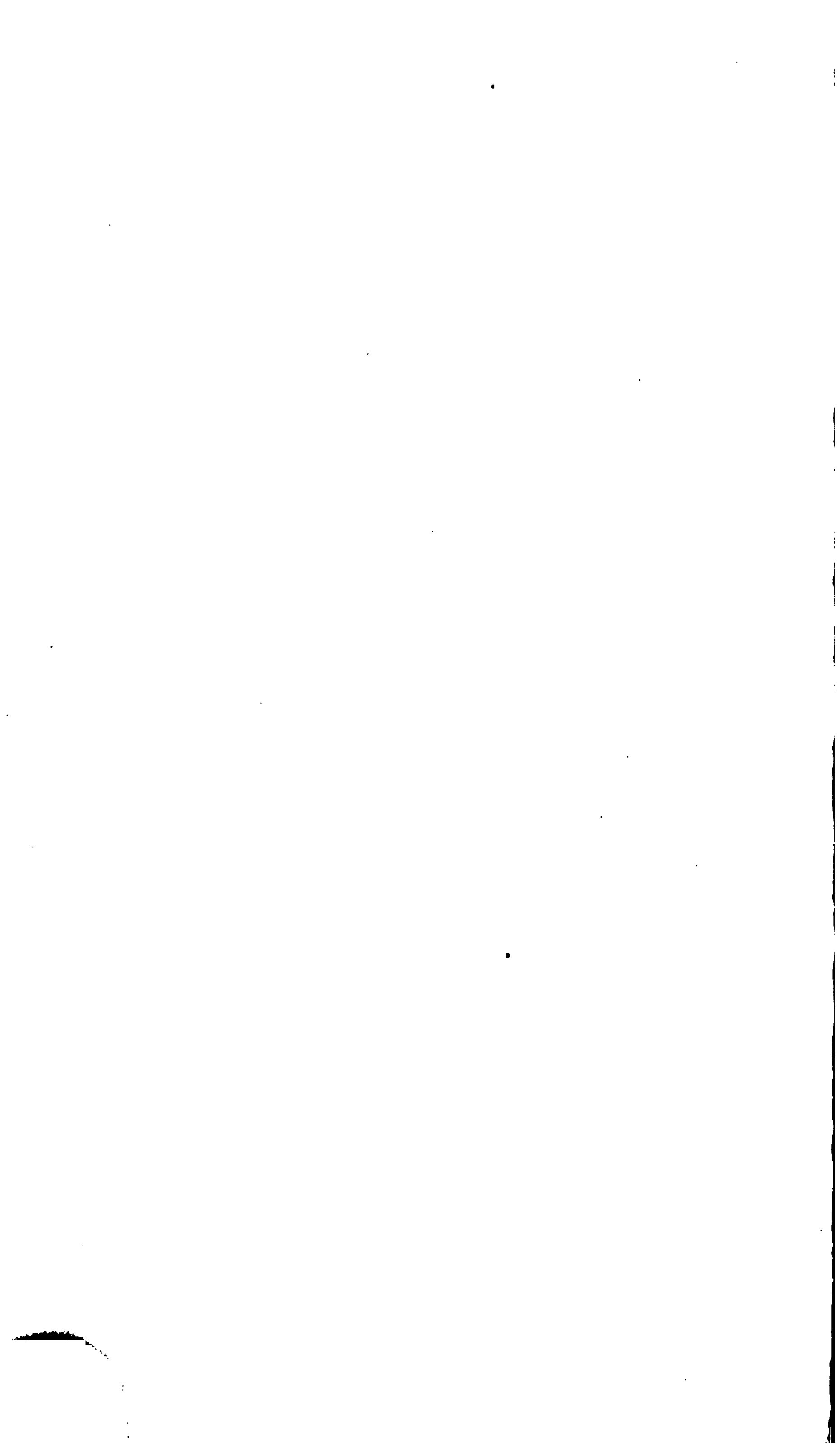










# LE LIVRE

# DES CENT-ET-UN.

TOME TROISIÈME.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

# PARIS,

OU

# LE LIVRE
# DES CENT-ET-UN.

TOME TROISIÈME.




A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

M DCCC XXXI.

# PARIS,

OU

# LE LIVRE DES CENT-ET-UN.



## UN DUEL.



A l'œuvre, Asmodée boiteux! à l'œuvre, mon ami diable! on veut des mœurs, on demande des mœurs; des mœurs! C'est le cri à la mode; et chez nous, tu le sais, la mode est fureur, la mode est folie, la mode est tyran; ce qu'elle veut, il le faut... Montrez-nous des mœurs! voyons vos mœurs, peignez nos mœurs... Voilà le cri des salons!

voilà l'ordre du jour. A l'œuvre donc, Asmodée! tu l'entends, c'est à toi qu'on parle : tu as si bien secondé Lesage! Allons! courage! prends ta béquille, cours les toits, découvre cet hôtel.... Qu'y fait-on?

— Maître! de la politique.

— Recouvre! recouvre vite, mon ami diable! c'est bien assez de vingt journaux tous les jours. Passons ailleurs. Cette maison a huit étages, dix boutiques, trois portes cochères; c'est tout Paris échantillonné par couches, comme le monde, au déluge, dans l'arche de Noé: boutiquiers, négociants, banquier, danseuse, marquise, avocat, médecin, rentier, artistes, grisettes... Vive Dieu! quelle moisson de mœurs! quelle variété de tons, de traits, de couleurs! quelle richesse de contrastes! que de pochades à choisir! Allons! l'ami, à l'œuvre! seulement un petit échantillon des mœurs de Paris.

— Oui-dà! maître; rien que cela, comme vous dites; une croquade, une pochade à la diable boiteux. Nenni. A part les caricatures qui tapissent vos boulevarts, je chercherais en vain sous ces toits innombrables, comme dans cette arche immense, la matière, les sujets d'une autre galerie bouffonne d'esquisses originales, de tableaux de tabatières et de figures grotesques, dont nous fîmes jadis un si piquant portefeuille.

Le monde a bien changé; ce n'est plus la même famille. De vos boutiques à vos salons, de vos salons à vos mansardes, il n'est, regardez-y bien, ni contrastes si frappants, ni couleurs si tranchées que vous aimez à le dire. Aujourd'hui, maître, vous êtes tous citoyens, et, sous cette empreinte unique, on reconnaît que le siècle vous a tous jetés en même moule. Regardez-vous les uns les autres; uniformité de mise, de goûts, d'intérêts, d'affaires.... d'opinions, je ne dis pas; c'est la seule dissemblance; on la voit au chapeau: d'ailleurs, égalité, c'est le type de l'époque. Le banquier, l'artisan, l'homme de cour, l'homme de plume, qui les distingue? Le mérite; et les mêmes tissus de Londres et du Thibet réunissent également sous la loi de l'égalité des charmes et de la grâce, la duchesse, la grisette, et la fille du notaire, et l'épouse de l'ouvrier. Trente révolutions, que pour cela Dieu bénisse, vous ont si bien frottés les uns contre les autres, qu'enfin vous avez vu que vous étiez de même pâte, et toute la vieille friperie s'en est allée en guenilles.

— Asmodée, je te comprends, et je sens que tu dis vrai: nos mœurs sont dans la vie, non plus dans nos costumes.

— Maître, j'allais vous le dire; pour les voir, il faut regarder plus loin que le visage; pour en saisir les fugitives nuances, il faut d'autres pin-

ceaux que ceux qui touchent la toile et ne tracent que des silhouettes; il ne suffit pas même de soulever un toit et de surprendre un secret de la vie; il faut sonder le cœur, c'est là qu'elles sont vivantes.

— Eh bien! mon ami diable, si tu peux regarder dans un cœur, comme tu regardes dans un grenier, dans un boudoir, dans une chambrette, regarde, et dis ce que tu vois. J'aime fort à connaître ce qui se passe dans un cœur, et je crois, ainsi que toi, que c'est bien plutôt là qu'est le miroir des mœurs, que dans les ailes de pigeon d'un bourgeois du Marais, ou sous le cachemire indiscret d'une bayadère de l'Opéra.

— En ce cas, maître, attention, faites silence, et regardez..... là, au bout de ma béquille, dans cet hôtel, au troisième, ces quatre belles fenêtres drapées de pourpre et d'azur... Glissez vos regards à travers la persienne... Dans un charmant salon, faiblement éclairé par la flamme oscillante d'une bougie dont la cire coule depuis longtemps le long du flambeau doré, voyez-vous un jeune homme?... Ses traits sont beaux, mais pâles; ses cheveux ont été bouclés par une main d'artiste, mais la sienne vient d'y jeter le désordre; sa mise est distinguée; ses habits sont du dernier goût, chaque étoffe en a été choisie par la mode; mais tout à l'heure, en rentrant, il a

jeté sa cravate de satin sur les coussins de cette ottomane; il a dit à son domestique : « Joseph, « fermez, rentrez, couchez-vous. » Joseph a fermé l'appartement, est monté à sa chambre, et s'est couché. Alors le jeune homme s'est assis sur cette chaise de bois de citronnier; son coude s'est appuyé sur cette table de porphyre; son front s'est posé sur sa main, et il est demeuré là... Il était minuit. Il a sonné depuis à cette pendule d'or et d'albâtre, représentant le Temps désarmé par l'Amour, une heure, une heure et demie, deux heures, deux heures et demie... Il n'a pas entendu, il n'a pas changé d'attitude, il ne soupire même pas, il n'a pas une larme.... Mais regardez sur le marbre noir de cette console de bronze, vers laquelle son regard est constamment tourné. A côté du socle en agate, qui supporte, sous un globe de cristal, un groupe de jeunes nymphes en stuc brillanté, voyez-vous deux pistolets? Ce sont des armes du plus beau travail; les canons en sont damasquinés en or et les bois découpés comme une riche dentelle... Quand trois heures sonneront, l'hôtel retentira d'une explosion mortelle; ce jeune homme se brûlera la cervelle.

—Grand Dieu! dans une demi-heure! Pourquoi?... Le jeu?...

— Non.

— Des dettes?...

— Aucune.

— L'amour?...

— Pas seul.

— Et quoi donc?

— Le point d'honneur.

— Comment?

— Écoutez son histoire; j'ai le temps de vous la dire avant son heure fatale. Pour arriver à point, mon œil interrogera l'aiguille de la pendule.... Maître, c'est un trait singulier, bizarre, inexplicable de vos mœurs; vous en allez juger. Ce jeune homme va mourir, pour n'avoir pas compris.... ce que, probablement, vous ne comprendrez guère plus.

Il y avait.... il y a même encore; mais nous pouvons déjà nous servir du passé, que les grammairiens appellent prétérit; car, dans une demi-heure, ce récit sera devenu une histoire.... Il y avait donc une jeune demoiselle d'une beauté peu commune. Emma était son nom.... Celui de sa famille, je ne vous le dirai pas; on le prononce dans le monde avec quelque respect; on l'annonce avec éclat dans plus d'un brillant salon. Si je suis moins discret sur les charmes de sa personne, pourra-t-elle m'en vouloir? Vous la reconnaîtrez peut-être. Dix-huit printemps achevaient de la douer des plus beaux dons de la jeunesse : la fraîcheur de la rose éclatait sur son teint; le brillant ébène de ses cheveux couron-

nait son front plus pur et plus doux que le lis; l'azur, beau comme celui du ciel, étincelait sous ses longs et noirs cils; son sourire inspirait l'amour;... et que vous dirai-je de la grâce de son cou, de la finesse de sa taille, de la blancheur de ses mains, de la perfection de ses charmes?... Peignez-vous la plus belle des jeunes filles; animez ses traits charmants d'un esprit fin et cultivé; ajoutez à tant d'attraits un cœur tendre, une âme sensible.... et cent mille écus de dot. Telle était la jeune Emma quand les salons la virent et l'admirèrent; aussitôt elle fut adorée.

Les plus brillants partis s'offrirent en foule; les jeunes gens les plus distingués par la fortune, le mérite, l'éclat du nom, des emplois, se disputèrent l'honneur de mettre à ses pieds l'hommage de leur cœur, l'offre de leur fortune, de leurs titres, et le serment d'un amour éternel, disaient-ils: on le pouvait croire, l'objet en était digne. Emma n'avait qu'à choisir; pas un héritier de grande maison n'avait fait défaut à l'appel; il y en avait pour tous les goûts, de beaux, de jeunes, d'aimables, de nobles, de brillants, depuis l'agent de change en boghei, jusqu'au jeune pair en wiski; depuis le décoré de juillet en moustaches, jusqu'au vicomte en frac à l'anglaise : tous les rangs étaient à ses pieds, sous le niveau de l'amour, implorant le joug de l'hymen.

Qu'Emma, belle, adorée, enivrée d'hommages et d'encens, eût été un peu coquette; qu'elle eût en badinant désespéré mille cœurs, fait en se jouant mille victimes, qui l'en voudrait blâmer? C'est le droit divin de la jeune fille, le bon plaisir de la beauté : on ne s'avisera point de barricades contre cet abus-là. Emma pouvait donc, orgueilleuse et légère, enchaîner impunément mille esclaves à son char... Emma ne le fit point. Peu vaine de tant d'hommages, modeste au sein de tant d'éclat, Emma demeura sage, mais non pas insensible... c'eût été un défaut; elle n'en avait point: c'était une fille bien rare! c'était presque une merveille!

— Es-tu sûr, Asmodée, qu'elle fût de notre siècle ?

— Maître, voilà son amant.

— Ce jeune homme qui va se tuer!!...

— L'aiguille avance, maître : laissez-moi conter.

J'ai dit qu'Emma possédait une âme aussi délicate que ses charmes, aussi parfaite que sa beauté; c'était dire qu'elle devait aimer. Aussi voilà qu'un jour (c'était la première fois) son jeune cœur palpita, sa jolie bouche retint un soupir qui soulevait son sein, et ses beaux yeux, jusqu'alors si gais, se baissèrent timides et troublés... Au milieu du bruit d'un concert, de l'éclat des bougies, du mouvement du monde, un

nouvel ami de son père venait d'entrer au salon, et tous les regards s'étaient levés sur lui, tous les regards de femme... excepté celui d'Emma... Elle chantait : on fit silence : elle avait un si beau talent ! pauvre Emma ! elle perdit la mesure et presque la voix; elle rougit, trembla... elle eût pleuré, croyant, ce soir-là, avoir perdu son empire : jamais elle n'avait été si belle... l'amour avait enfin touché le cœur d'Emma, et le regard d'Eugène lui avait servi de flèche.

— Asmodée, mon mignon, ta flèche me siffle à l'oreille ; c'est une métaphore d'un goût un peu classique pour le temps où nous sommes.

— Maître, je suis un vieux diable; laissez-moi narrer à ma guise; c'est un souvenir de l'école.

Parmi tant de rivaux qui se disputaient le cœur de la belle Emma, nul ne méritait mieux de l'obtenir qu'Eugène, et cette fois, par hasard, peut-être exprès, mais contre l'usage, l'amour et la raison avaient fait alliance. Même beauté des deux parts ; même élévation d'âme ; même charme d'esprit, de sensibilité, de goût, de caractère; même rang et même fortune ; l'accord était parfait, et la jalousie médisante, l'envie qui calomnie, étaient contraintes d'avouer qu'Emma seule méritait Eugène, et qu'Eugène seul était digne d'Emma.

L'amour fit son chemin, et bientôt on parla d'hymen. Nul obstacle au bonheur. Des deux côtés, les familles enchantées encourageaient les vœux des deux amants; le consentement d'Emma, déjà promis, n'était plus suspendu, près de tomber de ses lèvres, que par l'innocente frayeur de jeune fille. Eugène, mourant d'attente, ivre d'espoir et d'avenir, avait reçu l'aveu d'Emma; il avait entendu de sa bouche le serment de son amour, et l'amour d'Emma était pur comme son âme, et tendre comme son regard. « Eugène, lui disait-elle, si vous n'étiez qu'aimable et séduisant, je vous aimerais encore de préférence à vos rivaux; mais vous êtes noble et généreux, vous êtes brave et fier; on vous estime, on vous admire. Oh! que j'aurai d'orgueil d'être à vous! que je serai vaine de votre nom! mon Eugène, mon époux! que je serai grande de votre gloire!... » A genoux aux pieds d'Emma, les yeux inondés de joie, Eugène, à ces discours, répondait avec ivresse... « Tu n'aimeras donc que moi! tu m'aimeras toujours, car je serai digne d'Emma. »

On commanda le trousseau. Ils touchaient au bonheur... . . . . . .

— Asmodée, l'aiguille marche vite, et ton histoire lentement; tu n'en es qu'aux amours; à juger par la catastrophe, il te reste du chemin à faire.

— Maître, j'ai compté les minutes ; vous voyez que le jeune homme est encore immobile. Un soir... c'était en novembre...

— Dernier?

— Peut-être. On était à table chez le père d'Emma. Après un dîner charmant, délicieux.... Eugène était à côté d'elle ; le dessert se prolongeait pendant qu'on attelait la calèche pour se rendre à l'Opéra, et l'entretien roulait, avec quelque chaleur, sur l'anecdote du jour : c'était un duel. Tout Paris en savait la ridicule et déplorable histoire; un jeune fat entre deux vins; des propos insolents ; un homme d'honneur insulté !... c'était en gros l'affaire. Il s'agissait d'une place au spectacle, d'une méprise ; la fumée du champagne avait troublé la vue du jeune fat impertinent, coutumier de salles d'armes, et provocateur par bravade. L'outrage avait été public, la réparation dut l'être, et l'homme d'honneur outragé était tombé sous le fer du méprisable provocateur. On en parlait partout, on le plaignait, on le blâmait d'avoir joué une honorable vie contre celle d'un drôle inconnu. On le louait d'avoir satisfait en brave au point d'honneur, et du fait passant au principe, le duel était vivement attaqué, défendu, flétri, justifié, et tour à tour absous et condamné, par les arguments également forts,

puissants et inflexibles de la religion, du préjugé, de la philosophie, et du point d'honneur. L'amant d'Emma, naturellement entraîné par la chaleureuse susceptibilité de son âge et d'un cœur généreux, en défendait la cruelle nécessité dans presque tous les cas. Le père de la jeune personne, grave, sévère, froid logicien, et invariable dans ses principes, le rangeait inflexiblement parmi les crimes. Emma, douce, sensible, et comme toute jeune fille aimante et près de son amant, frémissant à l'idée du sang et du meurtre, appuyait l'avis de son père, mais payait d'un regard de feu l'éloquence du jeune homme. La controverse était vive, animée, piquante, et peignait parfaitement, et d'une manière frappante, l'incertitude de nos opinions, de nos sentiments et de nos mœurs sur ce point délicat qui touche à tout ce que l'honneur a de plus irritable. «Non, monsieur, disait avec autorité le père d'Emma, après avoir épuisé les plus solides arguments; non, l'homme estimable, le père de famille, le citoyen dont la vie appartient à l'état, ne doit point accorder au premier faquin qui lui manque de respect, le droit absurde, atroce, de justifier une insulte par un meurtre.

—«Mais le point d'honneur ne permet pas non plus qu'on se laisse braver, qu'on se taise

après l'insulte, qu'on emporte et qu'on garde le stigmate de l'outrage!

—« Le point d'honneur, jeune homme! où le placez-vous, s'il vous plaît? dans un duel? vous n'oseriez le prétendre; vous en rougiriez pour vous. Ah! grâce au ciel et aux progrès de l'intelligence humaine, la raison tardive, mais enfin triomphante, a banni de nos mœurs le déplorable reste d'une coutume barbare et anti-sociale, que l'ignorance et la grossièreté du moyen âge avaient fondée chez nos ancêtres, lorsque la force brutale régnait à défaut de lois et de justice. Alors votre duel était le jugement de Dieu; alors c'était le droit divin qui se plaçait partout à côté de la violence; et ce beau droit du brigand, cette justice de Dieu, appartenait à l'épée la mieux trempée, aux poings les plus nerveux, au spadassin le plus adroit, fût-il d'ailleurs traître, félon, parjure, souillé de crimes et de meurtres; au plus fort, au plus adroit, demeurait ce que vous appelez l'honneur; et voilà, jeune homme, voilà l'origine de votre duel, si long-temps environné de je ne sais quel prestige de bravoure. Les Romains, qui se connaissaient en gloire et en courage, ignoraient ce genre de combats. Aujourd'hui, l'Anglais réfléchi, logique, le méprise, non par lâcheté. Le Russe, esclave encore, et sous le

knout, l'idolâtre; et chez nous, Eugène, chez nous, à mesure que la liberté grandit nos âmes; à mesure que les lumières étendent notre raison naissante, et que l'amour de la patrie met l'honneur à sa place; le duel, frappé de mépris, est rejeté de nos mœurs épurées, rajeunies, retrempées; le point d'honneur n'est plus relégué derrière le mur d'un rempart, et le courage du citoyen se montre à la tribune du peuple; à la Grève, devant les baïonnettes du despotisme, et au premier roulement du tambour, sous le drapeau national; il s'y trouve de la place pour tout le monde; c'est là seulement qu'on achète le titre de brave; mais, sur le pré...! Eugène, on y laisse la vie, sans y trouver l'honneur.

— « Et si l'on hésite à s'y rendre, le mépris, la rougeur, le nom de lâche!... Cela se peut-il supporter?... Emma, le pensez-vous?

— « Eugène! il n'y a d'infamie que pour le provocateur. Un duel! quelle horreur! Pour un mot, un regard, un rien souvent, courir s'égorger! Pour un instant de colère, oublier qu'on est aimé, qu'on aime! Sacrifier à un faux point d'honneur, à son amour-propre, rien de plus, le sort d'une famille, le cœur d'une mère, la vie d'une épouse... oui, monsieur, sa vie. Ah! mon ami! mon père a raison; le duelliste est un monstre, un égoïste, un ingrat! S'il succombe,

il n'y a pour lui que de la honte; s'il triomphe, comment est-il vu dans le monde? Ah! fi donc! un duelliste! c'est du plus mauvais ton; oui, monsieur! il est banni de partout. Mais, songez donc, Eugène, songez donc qu'un duelliste est un homme teint de sang! on l'évite, on le fuit, on ne le reçoit plus nulle part, tous les salons lui sont fermés, c'est un homme perdu.

— «Perdu!... Mais, ce malheureux, provoqué, outragé, fût-ce, je veux le supposer, par le plus vil des hommes, même contre cet homme vil, s'il a refusé de se battre, que pensera l'opinion? que diront vos salons? quel éloge ironique lira-t-il dans chaque sourire? quel ami lui serrera la main? quelle femme osera l'aimer? Emma! dites-le-moi donc!...»

Qu'allait répondre Emma?... Son cœur battait, ses joues se coloraient d'un rose vif, et son regard!... Un valet annonça que la calèche était prête : on se leva.

— Asmodée, c'est dommage; j'aurais voulu savoir...

— Ne m'interrompez point, maître; le jeune homme vient de soupirer, et l'aiguille a passé les trois quarts du cadran.

On se leva. Le père de la jeune personne conservait encore sur ses traits une légère empreinte de la sévérité avec laquelle il croyait avoir fou-

droyé le fatal préjugé du point d'honneur dans le duel. Eugène éprouvait un peu de gêne et de contrariété; il n'avait pu, même par respect, feindre de partager l'opinion du vieillard; il aurait voulu gronder sa belle et chère Emma. Se pouvait-il, que pour la première fois, leurs cœurs ne se fussent point trouvés d'accord! Ce fut avec un peu d'humeur et de bouderie qu'il lui offrit la main. Emma, tout au contraire, était radieuse et souriante; il y avait dans son air je ne sais quelle tendre fierté mêlée de malice enchanteresse et piquante; son regard était céleste, et aussitôt que sa jolie main, qui volait au devant, toucha celle de son amant, elle la serra avec vivacité... Que voulait-elle qu'il comprît? et qui l'empêchait de comprendre?

On partit, on roula, on arriva devant le temple des *huit Muses*. Le sourire était encore sur les lèvres d'Emma, et sa main dans celle d'Eugène, quand la portière s'ouvrit.

L'opéra nouveau qu'on allait voir avait le mérite d'être à la mode; il faisait fureur, tout Paris courait y dormir, et s'écraser à la porte; l'affluence était extrême. Nos arrivants avaient une loge; on pouvait attendre que la foule s'éclaircît; mais le rideau allait lever, Emma ressentait l'impatience, l'empressement de son âge; et puis on n'aime guère à voir passer les autres devant

soi. On se jeta dans la foule : ce n'est jamais la place d'une jolie femme. Eugène protégeait Emma; l'amour est attentif, et déjà le flot tournoyant les avait entraînés jusqu'au pied de l'escalier, sans que la fraîche toilette de la demoiselle eût essuyé la moindre offense, lorsque là, tout à coup, Emma, qui serrait le bras de son guide, fit un cri, et se jetant avec effroi contre Eugène, laissa passer devant elle deux jeunes hommes, ricanant, heurtant, se tenant par le bras, qu'à leur mise ridiculement à la mode, à leur ton turbulent, à leurs moustaches de Cosaque, et à leurs propos hardis, il était facile de reconnaître pour de l'espèce de ces jeunes étourdis, impertinents d'habitude, fashionables de mauvais lieux, dont l'effronterie et l'audace ne brillent que dans la société dont ils sont les héros. Le pourpre de la colère monta soudain jusqu'au front d'Eugène : son premier mot fut : « Emma, qu'avez-vous? » Mais son regard prenait déjà le signalement des deux fats insolents, et son sein frémissait. Emma comprit aussitôt sa faute, son imprudence, et lui dit tout bas, en essayant de l'éloigner : « Rien! rien, mon ami. Par malheur, sans le vouloir, quelqu'un, que je n'ai pas vu, m'a marché sur le pied. — C'est l'un de ces deux hommes. — Non! oh! non! je vous l'assure. — Et pas un mot d'excuse! et l'insolence de passer

devant vous! — Oh! pour ma vie, Eugène! taisez-vous! taisez-vous!»

Tout, peut-être, allait finir là; Eugène s'efforçait de se contraindre; Emma, devenue pâle, l'entraînait en arrière, cherchant des yeux son père, retenu quelques pas plus loin dans la foule : on se fût séparé, perdu... Quand l'un des deux jeunes hommes, poussant au bout l'impudence, se retourna en riant, et fixant Emma, comme il avait usage de fixer certaines femmes dignes de pareils hommages, il dit à son ami, ou plutôt à son camarade : « Elle est ma foi gentille! des yeux divins, mon cher! mais je parie encore qu'Adèle est plus jolie. »

Ce propos insolent était tenu si haut, qu'on l'entendit, et trente personnes se retournèrent. Emma, dont les joues étaient blanches, devint rouge comme le feu; un instant elle ne vit plus rien, et quand l'éblouissement rapide qui venait de troubler sa vue se fut dissipé, sans qu'elle eût vu ni senti comment le changement s'était opéré, elle se trouva au bras de son père, et Eugène avait disparu, ainsi que les deux jeunes hommes.

— Asmodée, je suis au supplice, tu n'as plus que sept minutes à parler, et l'opéra va durer au moins trois heures.

— Maître, nous ne sommes pas condamnés à l'entendre.

Les témoins de ce désordre s'étaient fort éclaircis quand Emma se reconnut elle-même; les hommes surtout avaient suivi; les femmes regardaient encore Emma. Mais le premier coup d'archet se fit entendre: la musique était de Rossini; toute la salle trembla; vingt trompettes sonnaient: la pièce était une pastorale. Ce qui restait encore de la foule oublia la jeune demoiselle, et se hâta de monter l'escalier. Emma, au bras de son père, suivit la foule; elle ne savait plus ce qu'elle faisait, son cœur frappait dans sa poitrine comme les coups d'un marteau, ses genoux tremblaient sous elle, sa langue était comme attachée à son palais; il y avait dans sa tête une confusion terrible, et dans ses oreilles, un bruissement étrange qui détruisaient toute pensée... Elle marchait, elle montait, soutenue par son père. Son père était pâle aussi, le front sillonné, et il se hâtait... Pourquoi?... On atteignit le corridor, on présenta le coupon, l'ouvreuse ouvrit la loge; mais au moment où elle avançait le pied pour entrer, Emma, sans pouvoir dire un mot, tomba évanouie.

Au même instant, l'air calme, le visage serein, Eugène venait rejoindre Emma. Il arriva du moins à temps pour l'emporter dans ses bras jusqu'à la calèche; alors, heureusement les corridors, les escaliers étaient libres; le rideau se levait. Le

contrôle seul vit emporter la jeune dame. « C'est elle, la voilà, » murmuraient les donneurs de contre-marques. On revint précipitamment à l'hôtel... Quel événement ! quel éclat, pour une jeune personne !... Mais à Paris, tout glisse, s'efface, s'oublie : il y a tant de choses.

Enfin !... enfin, que s'était-il passé sous le péristyle de l'Opéra ?... Maître, vous le devinez bien.

Ce fut en vain qu'Eugène, calme, enjoué, riant, employa tout l'art de l'amour, tous les mensonges du courage, pour apaiser son amante et dissuader le vieillard. Inondée de larmes, le regard plein de terreur et d'amour, Emma interrogeait les yeux d'Eugène, et se défiait de son sourire qui la faisait pleurer : « J'ai été outragée, se disait-elle; il m'adore, il est brave, il me vengera. Que je suis malheureuse ! » Le père, silencieux et morne, poursuivait aussi le jeune homme de son regard scrutateur, et malgré toute la présence d'esprit d'Eugène, l'expérience du vieillard l'obligeait à douter, cette fois, de la sincérité de l'amant de sa fille. Cependant celui-ci protestait, aux genoux d'Emma, que l'insulte qu'on avait osé lui faire, avait été suivie d'excuses, et que tout avait fini là. Emma le lui faisait répéter cent fois, sans que la joie rentrât dans son cœur, et le vieillard écoutait sans que la conviction pénétrât dans son âme.

Onze heures sonnèrent; Eugène allait se retirer, et un rayon d'espoir pourtant éclaircissait un peu le front de la jeune amante, et même aussi celui de son père, quand un valet remit à celui-ci un billet très-pressé, qu'une personne inconnue venait d'apporter à l'hôtel. Emma tressaillit; Eugène voulut partir. Mais déjà le vieillard avait ouvert, il lisait... « Demeurez! » s'écria-t-il; et aussitôt Emma retomba sur son siége, pâle, tremblante, mourante, mais retenant Eugène par la main.

« Il nous trompait! » ajouta le vieillard; et il porta douloureusement la main sur son front.

« Il se battra, je le savais bien! » dit Emma, les lèvres décolorées comme à l'instant de la mort.

« Vous avez été insultée! s'écria enfin Eugène, avec le feu d'une noble colère: oui! insultée, à côté de votre père, publiquement, à mon bras! Emma! Emma! aimeriez-vous un homme sans amour, sans courage, sans honneur? »

Emma voulut répondre, et ne put arracher de son sein qu'un soupir.

Son père, qui achevait de lire le billet révélateur, n'avait point entendu; il reprit d'un ton grave:

« Monsieur, demain, à sept heures du matin, vous devez avoir une rencontre, au bois de Ro-

mainville, avec les deux jeunes fats, que vous avez trop honorés ce soir en relevant leur impertinence. Le vicomte d'O... et M. de St.-M... doivent être vos témoins, et l'on choisira les armes sur le terrain... Vous le voyez, grâce au ciel, on m'a bien informé. Est-ce la vérité?

« Oui, monsieur; je serais indigne de vous, d'Emma...

« Arrêtez! ne recommençons point une discussion inutile; je ne vous demande plus ce que vous prétendez faire; je connais votre préjugé, votre opinion sur le point d'honneur; vous savez quels sont mes principes, quelle est ma conviction sur le duel; nos jugements ne sont point d'accord; mais, écoutez, monsieur: j'ai mes droits, comme vous les vôtres; vous êtes libre de placer le point d'honneur où vous l'entendez, moi, où je le crois. Vous êtes le maître de vos jours; je le suis encore de ma fille. Vous avez résolu de vous battre en duel; et moi j'ai décidé que je n'aurai point pour gendre un homme prêt à parier sa vie contre celle du premier faquin, et qui met son honneur sur un coup d'épée, comme un joueur son or sur un coup de dés. Ce n'est point là l'époux que je donnerai à ma fille.

« Monsieur!... au nom du ciel!... je suis déshonoré si...

« Non, monsieur! car je ne veux pas non plus d'un gendre déshonoré. Renoncez à ce duel, Emma est à vous: puis-je vous estimer plus, et vous le prouver mieux?

« Vous, non, monsieur... mais le monde...

« Eugène! vous êtes libre; moi, je suis père. Vous avez votre point d'honneur; j'ai le mien aussi. Regardez ma fille! mettez ses larmes, ses angoisses en balance avec votre amour-propre... voyez, malheureux!... C'en est assez, si vous l'aimez. Pour moi, voici mon dernier mot: Point de duel, ou point d'Emma: choisissez. »

En achevant ces paroles, le vieillard avait saisi la main de sa fille, et l'entraînait hors du salon.

« Emma! s'écria Eugène; vous aussi, me condamnez-vous? »

Emma, résistant à l'effort de son père, se retourna, et tendit la main à Eugène. A travers sa pâleur, ses larmes, son désordre, un sourire éclatait; et quelle éloquence dans ce sourire! il était fier et tendre comme celui de la jeune Grecque, attachant le casque sur le front de son fiancé. « Eugène! Eugène! » dit-elle, en pressant sa main, en le regardant... et, en pressant sa main, en le regardant, les yeux de la jeune amante rayonnaient, et l'incarnat revenait sur ses joues... Mais un pouvoir secret ferma soudain ses lèvres; une pensée terrible effaça de son vi-

sage le pourpre renaissant; ses yeux éloquents se voilèrent, elle baissa la tête, sa main n'osa plus serrer celle du jeune homme, et, d'une voix timide et tremblante, elle ajouta: « Eugène, obéissez à mon père... je vous défends aussi de vous battre. » Et soudain elle se précipita sur les pas du vieillard, et sortit avec lui du salon.

Eugène demeura consterné, sans mouvement, immobile, comme si la foudre venait de le frapper, ou comme si ses pieds eussent pris racine à l'endroit ou Emma l'avait quitté. Il prononçait intérieurement ces seuls mots, qui semblaient retomber sur son cœur comme des gouttes de plomb: « Perdre Emma!... renoncer à Emma!... abandonner Emma!... » Un tourment, un combat, une angoisse inexprimable broyait toutes ses idées. Choisir entre la honte et la perte d'Emma!

La nuit qui s'écoula fut un supplice affreux...

Eh bien! maître, la main sur la conscience, à la place du jeune homme, qu'eussiez-vous fait?

— Crois-tu que le vieillard eût parlé sincèrement, et dût tenir sa promesse?

— Oui; le jeune homme avait le choix, rien de plus; et il le savait.

— En ce cas, mon ami Diable, c'était fort délicat, et je commence à deviner... mais achève, hâte-toi, car l'instant fatal est bien près.

— A sept heures du matin, le père d'Emma reçut la visite de messieurs le vicomte d'O..... et de Saint-M....; ils venaient lui apprendre, du ton le plus poli, mais froid et réservé, que la rencontre n'avait pas eu lieu.

A midi, Eugène se présenta à l'hôtel. Le vieillard le reçut avec le plus affectueux empressement, et lui tendit la main.

Les traits charmants d'Emma conservaient encore les traces touchantes des larmes de la nuit. Eugène s'approcha d'elle timidement..... Elle rougit.

Le soir il y avait cercle. Quand Eugène parut, les jeunes femmes sourirent... Emma se sentit confuse. Pas un des jeunes hommes ne vint au devant du futur époux de la reine du salon: Eugène demeura seul, à l'écart, isolé. On parlait bas sous l'éventail, on ricanait derrière le dos des fauteuils... Était-ce de lui!... Emma ne quitta point le piano de la soirée; le pupitre cachait son visage, elle ne leva plus les yeux... Elle n'avait plus la gloire et l'orgueil d'une amante.

Deux jours après, ce fut au bal. On y vit reparaître la foule des prétendants à la main d'Emma, qu'Eugène avait éloignés; et les jeunes danseurs de nouveau se précipitèrent au devant d'elle, le gant blanc sur la main. Eugène, cependant, avait droit encore à la première contre-

danse. Hélas! à peine, conduisant Emma, l'avait-il placée dans les rangs des couples de danseurs, éclatants de jeunesse, éblouissants de parures, impatients de plaisir, que le vis-à-vis s'éclipsa, changea de place, et personne ne se fût trouvé pour figurer devant Emma et son cavalier, sans le secours imprévu d'une petite fille de sept ans et d'un jeune écolier. C'était un hasard, peut-être, mais pour Emma, tout devenait un trait acéré, un sarcasme piquant, un mépris cruel. La gaieté folâtre du bal, le rire sans cause que la jeunesse échange, les mots sans suite jetés en se croisant dans la danse, pour l'amante inquiète, attentive, tourmentée, c'était un murmure ironique, Eugène en était l'objet, son oreille n'entendait bourdonner que ce nom, ses regards ne rencontraient que des sourires moqueurs; cette peur devenait une réalité.... et l'air contraint d'Eugène, non moins qu'elle en défiance, ne la détrompait point... Il était humilié: qu'elle était malheureuse!... Emma fut retenue pour toutes les autres contredanses... Et Eugène?... Il ne dansa plus, toutes les dames étaient engagées.

Le lendemain... Emma était souffrante.

Le lendemain... elle avait la migraine.

Le lendemain... elle était en visite.

Le lendemain... elle ne pouvait recevoir.

Le lendemain... Emma partait pour la campagne....

— Asmodée ! l'aiguille touche au plus haut chiffre du cadran.

— Maître, je le vois bien. Le malheureux jeune homme vient enfin de comprendre qu'en sacrifiant le point d'honneur à l'amour, il a perdu celle qu'il aime. Il est fier, tendre, noble ; et il sait que l'amour et l'honneur ne reviennent point... Voilà minuit... Regardez !

La pendule sonna. Je voulais regarder, mais un effroi subit saisit mon cœur, glaça mon sang, et, malgré moi, je fermai les yeux : l'heure sonnait encore. « Asmodée ! m'écriai-je, au nom du ciel ! retiens ce jeune homme !... » Mais avant le dernier mot, une explosion avait ébranlé l'hôtel... Je portai mes deux mains sur mon visage, je redoutais de voir cette horreur. Un éclat de rire d'Asmodée me fit rouvrir les yeux ; il me touchait de sa béquille, tout avait disparu ; nous étions loin du lieu fatal.

— Eh bien ! maître, me dit le boiteux, quelle est votre opinion maintenant sur le duel ? Le jeune homme aurait-il dû se battre ?

— Vraiment oui, sans nul doute.

— D'accord. Donc alors, rigoureusement, le père de la jeune fille avait eu tort de l'en empêcher.

— Du tout ; il était sage. Le duel est une peste, une honte, une horreur ! c'est un acte immoral, qui touche de près au crime.

— D'accord, aussi : et d'après cela, somme toute, votre avis ?

— Mon avis ?

— Comment concluez-vous ?

— Mais... Ma foi... Je ne sais. Et toi, démon ?

— Comme vous, maître ; je ne sais ; et c'est à peu près là, dans ce siècle éclairé, notre opinion sur toute chose, à commencer par votre âme, à finir par mes cornes.

— Tu crois ?

— C'est la vérité.

— En ce cas, mon ami, nous sommes fort avancés.

VICTOR DUCANGE.





# LES JEUNES FILLES DE PARIS.



Et moi aussi, j'ai promis de joindre la modeste glane d'un vieux conteur à cette gerbe riche et variée, formée par cent et un écrivains français, offerte par eux à l'un des éditeurs les plus recommandables de notre littérature moderne, pour l'indemniser des pertes imprévues que lui ont fait éprouver nos derniers orages.

Mais que lui offrirai-je, moi, simple moraliste, presque septuagénaire, habitué à parcourir les

plus humbles sentiers du Parnasse, à m'y reposer sous de paisibles ombrages, où je me contente de cueillir quelques fleurs des champs, pour les offrir aux jeunes filles qui se trouvent sur mon passage?

De quel droit me mêler parmi ces nouveaux *Addison*, ces *Quintilien*, ces *Aristarques* fouillant jusque dans les derniers replis du cœur humain, pour en connaître les mouvements, les erreurs, et le conduire à sa perfection? De quel droit irais-je lutter avec tous ces grands coloristes de notre époque, moi qui, voué constamment au style simple de conteur moraliste, eus toujours pour devise cet adage d'Horace: *Ingenium miserâ fortunatius arte;* « Le naturel est préférable à l'art » ?

Mais j'ai promis ; j'ai cédé à l'irrésistible charme d'inscrire mon nom parmi ceux de mes amis, de mes confrères : j'oserai donc conter encore... pour la dernière fois peut-être; oui, j'essayerai de faire une esquisse fidèle des jeunes filles de Paris; de prouver que, dans tous les rangs de l'ordre social, elles offrent des modèles à citer pour l'honneur et la gloire de leur sexe: je m'attacherai surtout à démontrer que la vertu la plus digne d'éloge, est celle qu'on rencontre dans la classe indigente, où toujours elle est environnée des séductions que font naître le désir de s'éle-

ver, l'isolement, l'inexpérience, et trop souvent, hélas! les besoins pressants de la vie.

Le fond du récit que je vais faire est historique: cette anecdote a eu lieu dans mon voisinage; et je m'en suis emparé, pour la joindre à ces traits populaires, attachants, que je vais ramassant sur la scène du monde; comme le botaniste qu'on voit errer dans les vallons, sur les montagnes, cueillant les plantes salutaires propres à calmer, à prévenir tous les maux de l'humanité.

Estelle Aubert était l'unique enfant d'un ouvrier imprimeur, qu'un travail forcé, opiniâtre, avait réduit à vivre dans un fauteuil, privé de l'usage de ses jambes et de ses mains. Position cruelle pour un homme de cœur, qui se trouvait à la charge de sa femme et de sa fille! Celles-ci n'avaient pour toute ressource, que leur modique profession de blanchisseuse en linge fin, à laquelle, depuis quelques mois, Estelle avait ajouté celle de raccommodeuse de blondes et de dentelles, afin d'augmenter le gain de la journée.

Cette honnête et pauvre famille habitait deux chambres en mansarde, ou plutôt une partie d'un sixième étage, rue de Chabannais, en face d'un hôtel, dont le premier était occupé par un grand spéculateur de terrains, devenu banquier

très-renommé; le second, par le vicomte de Saluces, écuyer cavalcadour; et le troisième, par un commissaire-priseur.

Chacun de ces divers habitants de l'hôtel, avait une fille : celle du banquier Saint-Omer, nommée Léonie, était une brune piquante, d'une figure ouverte, et de la plus agréable humeur; mais distraite, étourdie, insouciante, et donnant à son institutrice, femme d'un mérite reconnu, la plus grande peine à mettre dans la tête de son élève deux idées de suite, à graver dans sa mémoire les moindres notions de grammaire, d'histoire et de géographie. C'était, en un mot, une charmante folle gâtée par ses parents, qui s'imaginaient que leur fille unique aurait bien assez de l'opulence, pour briller dans le monde, et faire un mariage avantageux. Déjà même, en effet, quoiqu'elle n'eût que dix-sept ans, elle était recherchée par certains seigneurs de la cour, qui convoitaient la dot considérable qu'elle devait avoir, pour apaiser leurs créanciers, soutenir le train de leur hôtel, en un mot pour *fumer leurs terres :* expression usitée parmi les grands qui se mésallient.

La fille du vicomte de Saluces offrait un contraste frappant avec celle du banquier. Clorinde, belle blonde, un peu fade, âgée de dix-huit ans, était froide et réservée. Son regard était impé-

rieux, en même temps que ses lèvres dédaigneuses exprimaient la fierté. Sa gouvernante ex-chanoinesse la maintenait dans cette haute idée de naissance dans cette roideur de caste nobiliaire, et lui faisait mesurer à chaque instant la distance énorme qui existait entre elle et la fille d'un de ces nouveaux enrichis, qui s'imaginent pouvoir marcher de pair avec les grands seigneurs.

Quant à la jeune Emma, fille de M. Dumont, commissaire-priseur, elle n'avait ni la morgue insolente de Clorinde, ni la folle insouciance de Léonie. Placée par le destin dans cette moyenne région de la société, où l'on ne connaît ni l'ennui du rang et de l'étiquette, ni les besoins de l'indigence; où l'on est, comme le dit un ancien sage, à l'abri des coups de soleil qui frappent la cime des forêts, et des inondations qui noient les petites herbes rampant sur la terre; Emma, élevée par sa mère, excellente femme, occupée à maintenir dans sa maison l'ordre et l'aisance, à faire le bonheur de tout ce qui l'entourait; Emma, habituée dès son enfance à vaquer aux soins domestiques, bonne par instinct, instruite sans prétention, charmante enfin sans presque s'en douter... Emma n'était qu'une simple bourgeoise.

Estelle Aubert se fût élevée promptement au-dessus de l'humble condition où elle était ré-

duite, si elle eût voulu prêter l'oreille aux agaceries des jeunes étourdis du quartier, aux séductions dont elle était assaillie dans les différentes maisons où elle reportait son ouvrage. A la voir parcourir d'un pied léger les rues de Paris ; gentille, accorte, le nez en l'air, le sourire sur les lèvres, et tenant sous le bras son petit carton vert, on la confondait souvent avec ces grisettes, qui, sous les apparences d'ouvrières très-occupées, courent les aventures, et font un honteux trafic de leur jeunesse et de leurs charmes. Mais sitôt qu'on adressait la parole à notre jolie raccommodeuse de dentelles, on jugeait à sa réponse, à son maintien, à cette piquante franchise répandue dans tout son être, que c'était une fille de bien. On ne la voyait point s'effaroucher d'un mot, d'une plaisanterie qu'on lui décochait en passant ; elle se résignait aux humiliations passagères que lui faisait éprouver sa profession, et s'en vengeait en sentant se raffermir sa vertu, en évitant avec adresse les attaques des nombreux séducteurs qu'elle rencontrait dans le monde ; et ne pouvait concevoir comment on ose acheter de la misère ce que le cœur seul peut donner.

Estelle était souvent en relation avec ses trois jeunes voisines. Sa réputation d'honnête fille, ses tendres soins pour son père infirme, et son re-

nom d'habile ouvrière, lui donnaient une espèce de vogue : il ne se passait point de semaine, qu'elle ne fût appelée, tantôt chez le banquier Saint-Omer, pour raccommoder un voile d'Angleterre qu'avait déchiré madame, en descendant de calèche au bois de Boulogne ; tantôt chez le vicomte de Saluces, pour réparer un accroc à ses manchettes de Malines brodée, une déchirure aux barbes tombantes, en point de Bruxelles, qu'avait faite la vicomtesse dans l'appartement de la dauphine ; tantôt enfin, chez le commissaire-priseur, pour reblanchir et remettre à neuf les collerettes en tulle de madame Dumont, ou bien les pélerines de sa fille, en jaconnas, et qui composaient sa parure ordinaire.

Mais l'accueil que recevait Estelle Aubert aux divers étages de l'hôtel, variait suivant la condition des familles qui l'occupaient. Au premier, son ouvrage était toujours bien reçu, apprécié à sa juste valeur ; et chaque fois elle en recevait le prix, en proportion des soins et du travail qu'il avait exigé. Léonie l'appelait ordinairement *ma bonne Estelle*, et ne prenait avec elle aucun ton de hauteur, ni d'arrogance. Il n'en était pas de même au second : la vicomtesse de Saluces, fière et méprisante, devenue dévote austère, de dame un peu légère qu'elle avait été, ne paraissait jamais satisfaite de ce qu'avait fait la jeune ou-

vrière, qu'elle nommait tantôt *ma petite*, tantôt *mon cœur*, avec ce sourire dédaigneux qui semblait mesurer les distances. Clorinde se montrait encore plus difficile, plus exigeante que sa mère : elle faisait souvent recommencer à la complaisante Estelle son travail; et presque toujours la pauvre fille se retirait sans en avoir reçu le salaire. Quant au troisième étage, elle s'y présentait comme dans sa propre famille. Monsieur et madame Dumont la comblaient de caresses, de félicitations sur sa conduite : Emma surtout ne pouvait se lasser d'admirer la perfection de travail de sa charmante voisine ; elle lui serrait les mains, et l'eût volontiers embrassée, si elle n'eût pas craint de monter la tête ardente de Léon son frère, jeune étudiant en droit, qui ressentait pour la raccommodeuse de dentelles un penchant fondé sur l'estime, et que par cela même il lui était impossible de taire et de réprimer.

Bientôt la jeune Estelle se fit une réputation parmi les dames les plus élégantes du quartier. C'était à qui vanterait son talent, son exactitude : c'était à qui lui confierait ses chiffons les plus précieux. Enfin, mademoiselle Aubert, car c'est ainsi que chacun la nommait, ne pouvant plus suffire, avec sa mère, à tout le travail qu'on lui confiait, fut contrainte de prendre plusieurs ouvrières, de faire des apprenties dans son état ;

et pour cela, il lui fallut quitter ses deux chambres en mansarde, où il faisait si froid l'hiver, et si chaud l'été. Elle loua donc un joli petit appartement au troisième étage de la maison où elle demeurait, dont une pièce donnait au couchant, sur la rue, et qu'habita son vieux père infirme, qu'elle roulait souvent dans son fauteuil, vers la croisée, pour lui faire respirer le grand air, et le réchauffer aux rayons du soleil.

Placée alors en face des appartements qu'occupaient ses trois voisines, Estelle les suivait assez souvent dans leurs occupations journalières. Tantôt elle remarquait Léonie, se pâmant de rire, en faisant faire mille tours, mille gambades au singe chéri de sa mère, attaché par une longue chaîne à l'un des balcons du premier: tantôt elle apercevait Clorinde faisant de la tapisserie auprès de sa mère, qui s'était endormie au milieu d'une lecture édifiante : tantôt enfin, elle recevait un salut gracieux, un aimable sourire d'Emma, qui vaquait aux soins du ménage, en répétant la romance du jour, ou bien une jolie chanson de Béranger. Bientôt son frère Léon venait la rejoindre à la croisée; et remarquant les tendres égards d'Estelle pour son vieux père, il la saluait à son tour avec une vive émotion, et restait les regards attachés sur elle jusqu'à ce qu'elle se fût retirée au fond de son habitation,

pour reprendre son travail et diriger celui de ses ouvrières.

L'hiver succéda bientôt aux beaux jours : il donna de nouveau à la jeune raccommodeuse de dentelles une juste idée de l'orgueil des rangs et des prérogatives de la naissance : ce qui l'affermit dans la résolution qu'elle avait prise, de n'avoir avec les gens titrés et les opulents, que les communications nécessaires à son état, ou aux besoins qu'on pouvait avoir d'elle. L'époque du carnaval approchait ; et chaque classe de la population se livrait aux plaisirs que procurent les réunions de danse, de musique. Il y eut un grand bal chez le banquier Saint-Omer : le ban et l'arrière-ban de la Chaussée d'Antin avaient été invités : les préparatifs les plus somptueux étaient dirigés par le plus habile tapissier, par le glacier le plus en vogue. En un mot, rien n'avait été épargné pour étaler tout le luxe, toute la somptuosité de la finance.

Estelle, qui le matin de ce grand jour avait reporté à madame Saint-Omer une garniture de robe en point d'Angleterre, avait osé demander à la femme de charge la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour voir défiler dans l'antichambre les beautés célèbres de la banque, examiner leurs toilettes, et jouir de loin du magnifique coup d'œil de cette brillante

fête. Un valet de chambre vêtu en noir, chapeau à trois cornes sous le bras, annonçait à haute voix toutes les personnes qui se présentaient. Parut la famille de Saluces, invitée par convenance de voisinage, et qui n'avait pu se dispenser de répondre à l'invitation, vu que plus d'une fois on avait eu recours à la caisse de Saint-Omer, et qu'on pourrait y recourir encore; car le vicomte, pour se conformer aux habitudes des seigneurs de la cour, aimait le jeu, avait des maîtresses. A cette annonce que fait le valet de chambre : « *Monsieur le vicomte et ma-* « *dame la vicomtesse de Saluces !* » celle-ci s'imaginant que chacun pénétré de l'honneur qu'elle fait à cette réunion de roturiers, va se lever et lui rendre hommage, se gourme, étale avec emphase le volant de sa robe, et promène partout ses regards fiers, scrutateurs... mais étonnée de voir que personne ne bouge, ne se range sur son passage. La grosse madame Saint-Omer vient seule au-devant d'elle, en l'appelant tout haut: « *Ma chère voisine.* » Léonie prenant la main de Clorinde qui suit sa mère, la conduit parmi les danseuses, en lui disant : « Coiffée à ravir... mise « comme un ange... oh, ma chère, que vous « êtes gentille ! » La franchise du compliment ne peut faire excuser la familiarité du langage ; et la noble demoiselle, blessée de ce ton d'éga-

lité, va rejoindre la vicomtesse, qui dit tout bas à son mari : « Comme cela sent ici le par« venu ! quelle grossière espèce ! — On a bien « raison de dire, lui répond le vicomte, que l'or « est comme le soleil, il donne à la boue de la « consistance. » En achevant ces mots, il serre avec affection la main de Saint-Omer, qui l'aborde avec son gros sourire, et lui dit bas à l'oreille : « Voisin, je vous ménage une bouillotte aux cinq cents francs. » Mais ce qui suffoque la superbe Clorinde, c'est de voir Léonie, la demoiselle de la maison, faire en passant devant l'antichambre un signe d'intelligence à l'ouvrière en dentelle, qui baisse les yeux, rougit, et n'en paraît que plus jolie.

Dès le lendemain, Estelle ne manque pas d'aller donner à l'honnête famille Dumont qu'on n'avait point invitée, les détails de cette fête magnifique, et de lui nommer les dames qui avaient étalé les plus beaux diamants, les plus riches parures. Il se trouva que l'une était la fille d'un receveur général, destitué pour malversations; que l'autre était la sœur d'un agent de change dont les paiements venaient d'être suspendus pour la troisième fois ; que celle-ci plaidait en séparation contre son mari, poursuivi comme banqueroutier frauduleux ; que celle-là, non commune en biens avec son digne époux, homme

d'affaires, faisait passer sous son nom des sommes considérables que l'adroit fripon extorquait à ses clients... « Eh quoi! » s'écriait Estelle avec cet étonnement d'une âme neuve et pure, « ces « femmes-là sont-elles assez audacieuses pour ve-« nir briller dans un bal? — Bon! » lui répondit le commissaire-priseur, avec le sourire malin d'un fonctionnaire irréprochable, « l'honneur chez « tous ces grands faiseurs du jour, est comme « les ongles, il repousse. »

Peu de temps après eut lieu chez le vicomte de Saluces, une réunion non moins nombreuse et composée des familles les plus anciennes, d'après le traité du blason. Ce n'était point un bal : la grand'mère de la sœur d'un petit prince souverain d'un cercle d'Allemagne, était morte subitement; et la cour était en deuil pour dix jours. L'étiquette voulait donc qu'on se bornât à donner un concert qui avait réuni les talents les plus renommés de la capitale.

Saint-Omer et sa famille furent invités : le moyen de ne pas les admettre, tout roturiers qu'ils étaient? Le vicomte de Saluces avait encore emprunté la veille à son voisin quatre billets de banque, pour acquitter une dette d'honneur. Leur présence, il est vrai, ferait une disparate choquante dans une réunion de la plus haute noblesse; mais nécessité devient loi.

Estelle avait un goût particulier pour la musique : elle chantait avec une expression remarquable les plus jolis airs des nouveaux opéras. Elle obtint de la femme de chambre la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour entendre les différents morceaux qu'on devait exécuter. Son ravissement fut inexprimable; mais ce qui lui causa une surprise mêlée d'indignation, ce fut de voir certains grands seigneurs s'endormir sur leurs siéges, d'entendre d'autres causer entre eux, pendant que les artistes les plus célèbres exécutaient les principales productions de nos grands maîtres, et se surpassaient pour en faire sentir toutes les beautés. Ce murmure de conversations particulières; ce costume de deuil qui couvrait les assistants; cet assommant fardeau de l'étiquette qu'observaient avec une ridicule austérité tous ces personnages d'un haut rang, tous ces favoris du monarque; ce concours en un mot d'exigences, d'ambitions, de préséances, tout semblait contribuer à répandre la tristesse qu'on voyait empreinte sur chaque visage; et la jeune ouvrière ne tarda pas à se convaincre que les grands, blasés, rêvent le bonheur sans jamais en jouir; et que l'ennui est la calamité des heureux de la terre.

Peu de jours après, l'honnête famille Dumont reçut à son tour ses parents, ses amis, ses af-

fidés. Il n'y eut à cette réunion ni le luxe éblouissant de la finance, ni la morgue imposante des gens de cour: c'était le rassemblement joyeux des bons bourgeois du quartier. On n'y remarquait ni colliers de diamants, ni turbans en étoffe d'or surmontés d'un oiseau de paradis, ni grands cordons, ni chapeaux à plumet blanc; mais en revanche on n'apercevait partout que figures riantes: on ne rencontrait que des cœurs épanouis de joie et de franche amitié. On s'accostait sans cérémonie; on se prenait le bras avec confiance: on se dégantait pour se serrer la main: c'était, en un mot, comme le dit Marmontel, *la fête des bonnes gens*. Aussi l'honnête M. Dumont se promenait-il avec ivresse dans son salon proprement décoré; et ne cessait-il de répéter au milieu des danses qui se formaient, et des jolis groupes dont il était entouré, que le moyen le plus sûr d'être heureux, c'est de l'être du bonheur des autres.

Estelle avait été invitée à cette joyeuse réunion par le commissaire-priseur. Il lui dit, avec cet accent d'un homme de bien qui sait distinguer et apprécier le vrai mérite: « Qui peut mieux « embellir notre petite fête, que celle dont le « travail soutient ses parents, adoucit les souf- « frances de son père infirme, et s'est acquis l'es- « time et la vénération de tout le voisinage? — Il

« nous tardait, chère Estelle, » ajoute madame Dumont, « de vous donner cette preuve publique « de notre attachement et de notre considéra- « tion. »

Oh que ces paroles pénétrèrent avant dans le cœur de la jeune ouvrière! Qu'il est flatteur, le premier hommage que l'on reçoit, et dont on s'avoue être digne! Estelle fut si vivement saisie de joie, qu'elle ne put proférer une parole. Un serrement de main qu'elle reçut en ce moment d'Emma, lui prouva qu'elle s'unissait à l'invitation de ses parents; et le regard de Léon lui fit deviner sans peine quel serait au bal son premier cavalier. Elle y fut accueillie avec tous les égards dus à la fille de bien, traitée par toutes les jeunes personnes comme une égale, comme une amie : chacun lui adressait les éloges les plus flatteurs; mais aucun d'eux ne valait le silence de Léon dont les regards attachés sur elle semblaient partager son initiation dans l'honnête bourgeoisie, et se livrer au pressentiment qu'elle y occuperait un jour une place distinguée. Estelle, bien loin d'avoir une semblable pensée, se tenait sur une réserve modeste qui la rendait plus intéressante encore. Elle évitait autant qu'il était possible les yeux flamboyants du fils de la maison, et portait les siens sur tous les autres jeunes gens, espérant se distraire du trouble

qu'elle éprouvait; mais nous cherchons vainement à nous fuir: malgré nous, tout nous y ramène.

Deux ans s'écoulèrent : mademoiselle Aubert devenue chef d'un atelier considérable, avait fait des gains légitimes fort au-delà de ses espérances. Elle avait augmenté peu à peu son petit mobilier, orné son intérieur. Sa mère, d'une faible santé, ne faisait plus le gros du ménage : il était confié à la veuve d'un soldat invalide. Le vieux fauteuil en bois du père Aubert était remplacé par une dormeuse en velours d'Utrecht : il ne paraissait plus à la croisée de sa chambre qu'en redingote d'espagnolette grise et en casquette de drap bleu. Estelle enfin, sans rien changer à son habillement ordinaire, porta des étoffes un peu plus recherchées, couvrit ses jolies épaules d'un ample schall de mérinos, hasarda même la petite montre en or, pour être à l'heure chez ses pratiques; mais elle la cachait avec soin sous sa collerette. Elle ne craignait rien tant que de se faire remarquer, et se serait imposé les plus grandes privations, plutôt que d'exciter l'envie et les propos des habitants du quartier. La critique vraie, quoique sévère, est la sentinelle des mœurs.

La première moitié de l'année 1830 venait de s'écouler : Estelle, toujours bonne, simple et la-

borieuse, voyait chaque jour son destin s'embellir. Chérie, honorée de ses ouvrières et de ses apprenties, récompensée de ses tendres soins pour ses parents par le bonheur dont ils jouissaient auprès d'elle, notre jeune ouvrière comparait souvent sa position sociale avec celle de ses trois voisines qu'elle étudiait sans cesse, et se trouvait tout aussi heureusement placée dans le monde, puisqu'elle y était utile, estimée. Elle s'amusait de l'étourderie et des inconséquences de la fille du financier, supportait avec résignation la hauteur et les tracasseries de celle du vicomte, et s'en consolait par la tendre amitié que lui portait Emma; lorsque tout à coup l'orage le plus terrible s'éleva dans la capitale et s'étendit sur toute la France. Le monarque, égaré par de perfides conseils, brisa le pacte social, et forcé d'abdiquer la couronne, il s'enfuit pour la troisième fois. Paris fut en proie au choc des partis, que bientôt calmèrent les vieux amis de la liberté sans licence, en s'appuyant sur la représentation nationale qui crut devoir fonder une nouvelle dynastie. Dans ce bouleversement général on vit les plus hauts rangs anéantis, les plus belles positions sociales détruites. Le vicomte de Saluces fut dépouillé de ses pensions, de ses prérogatives : il suivit dans leur exil ses anciens maîtres, laissant sa femme et sa fille dans une

gêne qui les contraignit de vendre leurs bijoux, leur mobilier; et bientôt, ne pouvant plus subvenir à leurs besoins, elles se retirèrent chez une vieille parente égoïste, superstitieuse, qui habitait le faubourg Saint-Germain.

La grande secousse politique se fit sentir dans le cours des effets publics : elle causa la ruine d'un grand nombre de gens de finance, et principalement de ceux qui avaient spéculé sur les terrains et les établissements publics. Saint-Omer fut de ce nombre ; après avoir vainement épuisé toutes ses ressources, tous les moyens d'échapper au désastre, il céda malheureusement aux funestes inspirations de l'amour-propre déçu, à l'humiliation de passer de l'opulence à la misère, et se fit sauter la cervelle au bois de Boulogne. Cette affreuse et cruelle détermination ne fut connue de sa femme et de sa fille qu'au moment où le juge de paix vint au nom des nombreux créanciers du défunt, apposer les scellés dans son riche et vaste appartement. La malheureuse madame Saint-Omer fut obligée de s'en éloigner, sans pouvoir même se munir des objets qui lui étaient le plus nécessaires, pour se réfugier dans un hôtel garni, et pour y attendre l'issue de cet épouvantable événement. Elle eut la douleur d'apprendre que tout ce qui composait le mobilier serait vendu, sans qu'elle pût

faire la moindre réclamation, parce qu'elle avait été en communauté de biens avec son mari. Elle ne sut, ainsi que sa fille, quelle ressource employer pour subvenir aux premiers besoins de la vie. Elles essayèrent en vain de recourir à la commisération de plusieurs grands capitalistes qui avaient eu de fréquentes communications avec le malheureux Saint-Omer; elles en furent accueillies avec indifférence, éconduites avec adresse : elles éprouvèrent alors que la plus grande souffrance des infortunés, c'est d'implorer les opulents.

Toutes les deux abattues par la douleur, en proie au dénûment le plus absolu, se voyaient réduites à implorer l'assistance d'un bureau de charité, lorsque Léonie, se rappelant avec quel zèle et quelle ivresse la jeune ouvrière en dentelle soutenait par son travail ses honnêtes parents, sentit se ranimer son courage, et résolut d'aller un matin, rue de Chabannais, confier à Estelle Aubert le désir qu'elle éprouvait et l'espoir qu'elle avait conçu de procurer à sa mère, sinon l'aisance, du moins le pain de la journée, un abri contre la misère. Elle reçut de son ancienne voisine l'accueil le plus touchant. «Venez,» lui dit Estelle, en la pressant dans ses bras; « venez avec madame votre mère! je vous occu« perai toutes les deux dans mon atelier; et,

« s'il vous répugne de vous mêler parmi mes
« ouvrières, je vous fournirai de l'ouvrage dans
« votre appartement. Les deux chambres en
« mansarde que j'habitais sont à louer dans ce
« moment; venez vous y établir. Je vous avan-
« cerai les trois mois de loyer, vous prêterai une
« partie de mes meubles; ma bonne veuve fera
« votre ménage; enfin, nous partagerons tout ce
« que je possède. Venez, mademoiselle Léonie,
« vous qui me reçûtes toujours avec tant de
« bonté, lorsque vous étiez dans l'opulence;
« vous qui jamais ne m'avez fait éprouver la
« moindre humiliation. Vous ne dédaignâtes point
« votre pauvre blanchisseuse; il est bien juste
« qu'elle ait son tour; et je vous remercie d'avoir
« compté sur Estelle Aubert. — Ah! dites donc
« sur mon amie, s'écrie mademoiselle Saint-Omer:
« hélas! vous êtes la seule que je trouve dans
« notre désastre; et je vous avais bien jugée. »

Dès le lendemain, la mère et la fille, leur petit bagage sous le bras, vinrent s'établir à deux étages au-dessus de celui qu'occupait Estelle, qui d'avance avait garni les deux mansardes des objets les plus nécessaires. Madame Saint-Omer occupa celle donnant sur la cour, afin de n'avoir pas sans cesse devant les yeux les croisées du somptueux appartement qu'elle occupait en

face, et dont justement on faisait la vente du mobilier. Léonie ne pouvait s'empêcher de laisser tomber, de sa lucarne, des regards attendris sur cette belle habitation où elle avait passé des jours si heureux; où bercée par les prestiges de l'opulence, elle était loin de croire qu'elle irait se réfugier dans l'humble réduit de la pauvre ouvière... Oh que de réflexions elle faisait sur les caprices du sort, et combien elle s'applaudissait de n'avoir jamais humilié ses inférieurs!

Léonie ne rougit point de s'établir dans l'atelier de mademoiselle Aubert, où elle ne tarda pas à prendre rang parmi les plus habiles apprenties. Sa mère, atteinte de quelques infirmités causées par le chagrin, travaillait dans sa chambre, et secondait sa fille à se procurer les objets nécessaires à leur existence. Ce qu'elles avaient le plus à cœur, c'était de pouvoir remettre à l'obligeante Estelle les différents meubles dont elle s'était privée, se réduisant elle-même à coucher sur un lit de sangle, pour offrir à madame Saint-Omer une retraite qui lui fût plus commode et l'humiliât moins dans son malheur. Déjà la mère et la fille, par leurs travaux et leurs veilles, se disposaient à traiter avec un tapissier du voisinage, pour avoir l'ameublement le plus modique, mais indispensable à leurs besoins,

lorsqu'un événement assez étrange vint tirer madame et mademoiselle Saint-Omer de la position pénible où elles se trouvaient. Un jour qu'elles étaient allées à l'office divin, et que, selon leur usage, elles avaient remis la clef de leurs deux chambres au portier de la maison, elles éprouvèrent, en rentrant, une surprise mêlée d'une émotion bien naturelle, en voyant une partie des meubles qui garnissaient leurs appartements respectifs dans l'hôtel qu'elles avaient habité. Madame Saint-Omer reconnut son lit d'acajou orné d'une draperie de pékin bleu-ciel, avec son somno, sa longue bergère en maroquin vert et son grand chiffonnier : elle s'empresse de l'ouvrir, et le trouve rempli d'une partie de son linge de corps et de ses vêtements. Léonie s'élance dans sa mansarde, et reconnaît son lit de demoiselle, surmonté d'une flèche dorée portant des rideaux de mousseline, plusieurs petits meubles à son usage, sa causeuse en drap bleu-lapis, son piano, tous ses recueils de musique, et au-dessus un grand cadre couvert d'une toile verte. Elle l'enlève avec empressement, et retrouve le portrait de son père au bas duquel on avait écrit ces mots : « Courage, ma fille ! celle « qui nourrit sa mère du travail de ses mains, « tient toujours un rang honorable dans la so-

« ciété. » Le cri perçant que jette Léonie, à l'aspect de cette image si chère, de cette touchante inscription, attire madame Saint-Omer, qui, saisie elle-même de surprise, et pressant sa fille sur son sein, avoue qu'on n'a pas tout perdu lorsqu'on est encore mère, et que les trésors les plus vrais, les seuls impérissables, ce sont ceux de l'âme.

Léonie se rend aussitôt chez Estelle Aubert, et lui raconte cette aventure, dont celle-ci la félicite avec cet élan de la véritable amitié. Leurs soupçons alors se portent sur telle ou telle personne capable d'un aussi beau trait de générosité. Pour mieux parvenir à la connaître, elles descendent toutes les deux chez le portier, lui font mille questions sur les porteurs de ces différents meubles; il leur répond que c'est M. Jamart, le tapissier de ces dames, qui lui-même a mis tout en place. « Il est venu de là remonter chez moi « le lit que j'avais eu le bonheur de prêter à « madame votre mère, » ajoute Estelle : « Allons « l'interroger! » Elles se rendent sur-le-champ auprès de ce digne homme, qui demeurait au bout de la rue, et le sollicitent de faire connaître la main bienfaisante habituée sans doute à consoler, à secourir l'honorable indigence. Celui-ci avoue qu'en effet il a été chargé d'acheter à la

vente les divers objets qu'il a remis chez ces dames; mais qu'il ne peut nommer la personne qui l'a chargé de cette commission, parce qu'elle a exigé sa parole d'honneur de ne jamais prononcer son nom. « Eh bien, » reprend vivement Estelle, « c'est le commissaire-priseur, M. Dumont, « qui a fait cette vente, il doit avoir reçu le nom « de l'acheteur; courons le lui demander : je « suis sûre d'avance qu'il ne pourra me le re- « fuser. — Vous feriez une démarche inutile, » répond l'honnête tapissier : « j'ai tout acheté sous « mon nom et payé comptant; je suis à ce moyen « le seul dépositaire d'un secret qu'il ne m'est « pas permis de divulguer. »

Plusieurs mois s'écoulèrent : Léonie avait fait de rapides progrès dans l'état de raccommodeuse de dentelles; et devenue, par son travail et son zèle, la première ouvrière de l'atelier de mademoiselle Aubert, elle gagnait amplement de quoi subvenir à la dépense de son humble ménage. Mais si elle reçut d'Estelle des preuves d'une franche cordialité, l'occasion se présenta de lui prouver toute sa gratitude. Le vieux père Aubert, accablé d'infirmités, fut enlevé presque subitement à sa fille chérie; et peu de jours après sa femme le suivit au tombeau. Cette double perte frappa si vivement le cœur d'Estelle,

qu'il fallut tous les soins, toutes les consolations dont Léonie était capable, pour empêcher son intime amie de succomber à sa douleur. Estelle ne reçut pas moins de condoléances de la famille du commissaire-priseur: monsieur et madame Dumont vinrent la visiter souvent; Emma passa plusieurs journées de suite auprès de sa chère voisine; et plus d'une fois Léon vint unir ses consolations à celles de sa sœur. Ces consolations-là ne furent peut-être pas celles qui portèrent le moins de douceur dans l'âme de notre charmante ouvrière.

Celle-ci, toutefois, se trouvant tout à coup orpheline, à peine âgée de vingt-trois ans, d'une figure ravissante, et d'une grâce parfaite, voulut se donner une égide qui mît à l'abri ses mœurs et sa réputation. Elle pria madame Saint-Omer de lui servir de mère, et lui proposa de venir avec sa fille habiter auprès d'elle, et de confondre ensemble leur travail et leurs profits. Cette proposition fut acceptée avec transport: Léonie éprouvait une secrète jouissance à faire descendre sa mère de sa mansarde, à l'établir au troisième étage, où elle pourrait, avec les meubles qu'elle tenait d'une main généreuse et toujours inconnue, retrouver quelques illusions de son ancienne position dans le monde. L'orgueil res-

semble à l'espérance : il naît en nous ; il y meurt le dernier.

Cette association fut approuvée de tout le voisinage : on reconnut là toute la pureté des mœurs qu'avait toujours observée mademoiselle Aubert. Elle initia tout-à-fait Léonie dans les détails de sa profession, et la présenta chez ses pratiques comme sa compagne chérie, comme sa sœur adoptive. Mademoiselle Saint-Omer, abandonnée de tous les anciens affidés de feu son père, lorsque ceux-ci craignaient qu'elle n'eût besoin d'eux, leur parut alors estimable, intéressante : les plus riches familles du quartier s'empressèrent de seconder ses nobles efforts, louèrent tout haut son dévouement filial, et lui procurèrent les moyens de contribuer à la prospérité de l'atelier commun, qui devint un des plus renommés et des mieux achalandés de la capitale.

Un jour que les deux associées s'entretenaient de leurs succès, de leur bonheur mutuel, entre chez elles une personne mesquinement vêtue, portant un vieux chapeau de paille noire, couvert d'un voile épais. C'était Clorinde de Saluces, qui n'avait pas voulu se faire reconnaître dans le quartier, et dont les traits, tout en exprimant encore la fierté, semblaient être altérés par les larmes. Elle avait su que sa voisine, la fille du

financier, était parvenue à se faire une existence indépendante par son travail et sa persévérance; elle avait appris tout ce que l'ouvrière en dentelle avait fait pour l'aider à consoler sa mère, à lui rendre une vie douce et paisible : certaine de leur inspirer quelque intérêt par le récit de ses malheurs, elle venait les supplier de la seconder dans le projet qu'elle avait conçu.

Elle leur apprend alors que le vicomte de Saluces est mort en Écosse, et n'a laissé que des dettes; que sa veuve et sa fille s'étant réfugiées chez une vieille parente, au faubourg Saint-Germain, s'y trouvaient en butte à des humiliations qu'il ne leur était plus possible de supporter; qu'enfin, privées des secours des gens de qualité, qui presque tous avaient quitté Paris, elles se décidaient à vivre aussi du travail de leurs mains, dussent-elles se réduire à la plus dure existence; et qu'elle venait supplier ses deux anciennes voisines de leur procurer de l'ouvrage. « Soyez la « bien venue, mademoiselle! » lui répond Estelle Aubert, « ma compagne et moi nous vous met- « trons bientôt en état de nous seconder; et puis- « que vous daignez descendre jusqu'à nous, vous « y trouverez une honnête existence, que vous « ne devrez qu'à vous seule. — Et cela vaut bien « le rang et l'opulence, ajoute Léonie avec joie:

« je ne fus jamais plus heureuse. » Dès le jour même, Clorinde loua les deux chambres en mansarde qu'avaient occupées tour à tour les deux jeunes associées; et le lendemain elle vint s'y établir avec sa mère, qui prit le simple nom de madame Dupré, veuve d'un militaire mort au champ d'honneur. Estelle fit faire par sa bonne gouvernante toutes les provisions dont ces dames avaient besoin, afin qu'elles ne fussent pas reconnues dans le quartier; et bientôt, sans toutefois jamais paraître à l'atelier, la mère et la fille, par le travail de la journée, qui se prolongeait souvent dans la nuit, parvinrent à gagner de quoi subvenir à tous les besoins, et à s'éviter le supplice de fatiguer la pitié des personnes dont, peut-être, elles avaient le droit d'attendre une honorable hospitalité.

L'honnête commissaire-priseur venait de marier sa fille Emma au jeune successeur d'un avoué très-renommé. Estelle Aubert avait été invitée à la noce, ainsi que sa jolie associée, dont la gaieté naturelle et l'heureux caractère lui conciliaient tous les cœurs. Une seule chose manquait au bonheur de Léonie; c'était de connaître l'anonyme qui leur avait fait retrouver si généreusement une partie des meubles à leur usage; et surtout à elle, le portrait de son père, avec cette inscription qui ne sortait pas de sa pensée. Léonie

et sa mère étaient parvenues, à force de privations, à réunir les quinze cents francs environ qu'avait dépensés l'inconnu pour ce trait de bienfaisance; et chaque fois qu'elles rencontraient M. Jamart, elles le suppliaient de leur accorder du moins la jouissance de s'acquitter de cette somme. Jamart, l'un des plus habiles tapissiers de Paris, jouissant d'une honnête fortune et de l'estime générale, avait été invité avec sa famille au bal qui eut lieu chez M. Dumont. Il y fut de nouveau sollicité par Léonie de lui nommer son cher bienfaiteur, son ange tutélaire. Ses instances furent si vives et si généralement approuvées par tous les assistants, que cet excellent homme, ému lui-même, porte involontairement ses regards sur Estelle Aubert, qui rougit, baisse les yeux : Léonie s'en aperçoit, presse de questions le tapissier, qui nomme le généreux anonyme qu'on était bien loin de croire rencontrer dans une simple ouvrière. Léonie presse dans ses bras son associée et la couvre des larmes de la reconnaissance. «C'étaient mes premières épargnes,» dit Estelle, « pouvais-je en faire un meilleur « usage? » Puis, s'adressant au tapissier elle ajoute : « Je ne vous en veux pas; mais vous avez détruit « la moitié de mon bonheur. Faire du bien en « secrèt, c'est en prendre acte pour l'autre vie. »

Chacun redoubla de louanges, de félicitations:

la famille Dumont éprouvait une jouissance mêlée d'admiration; et Léon, qui, depuis plus de deux ans, brûlait pour sa voisine d'une flamme pure et chaste comme elle, Léon se promit tout bas de n'avoir jamais d'autre épouse. Tout favorisa ses vœux; M. Dumont devenait vieux; il crut devoir proposer à son fils de lui succéder dans son honorable profession. Le jeune homme accepte avec ivresse; mais sous la condition qu'il épousera... « Qui donc? lui demande son père.— « Estelle Aubert.—J'allais te la proposer; je ne « connais point de jeune fille qui puisse mieux « assurer ton bonheur et le nôtre. » Dès le jour même, monsieur et madame Dumont se rendirent à l'atelier d'Estelle, qu'ils trouvèrent au milieu de ses apprenties, et lui annoncèrent qu'ils venaient lui demander sa main pour leur fils. Un tressaillement subit qu'elle ne put réprimer, indiqua clairement que cette union était le vœu secret de son cœur; et, huit jours après, ce mariage eut lieu, à l'approbation générale de tous les habitants du quartier.

Toutefois, le nouveau commissaire-priseur ayant encore besoin des conseils et de l'appui de son père, on convint de demeurer ensemble; et comme l'appartement du second était vacant, les deux ménages s'y établirent. Oh! quelles furent alors les réflexions d'Estelle Dumont, lors-

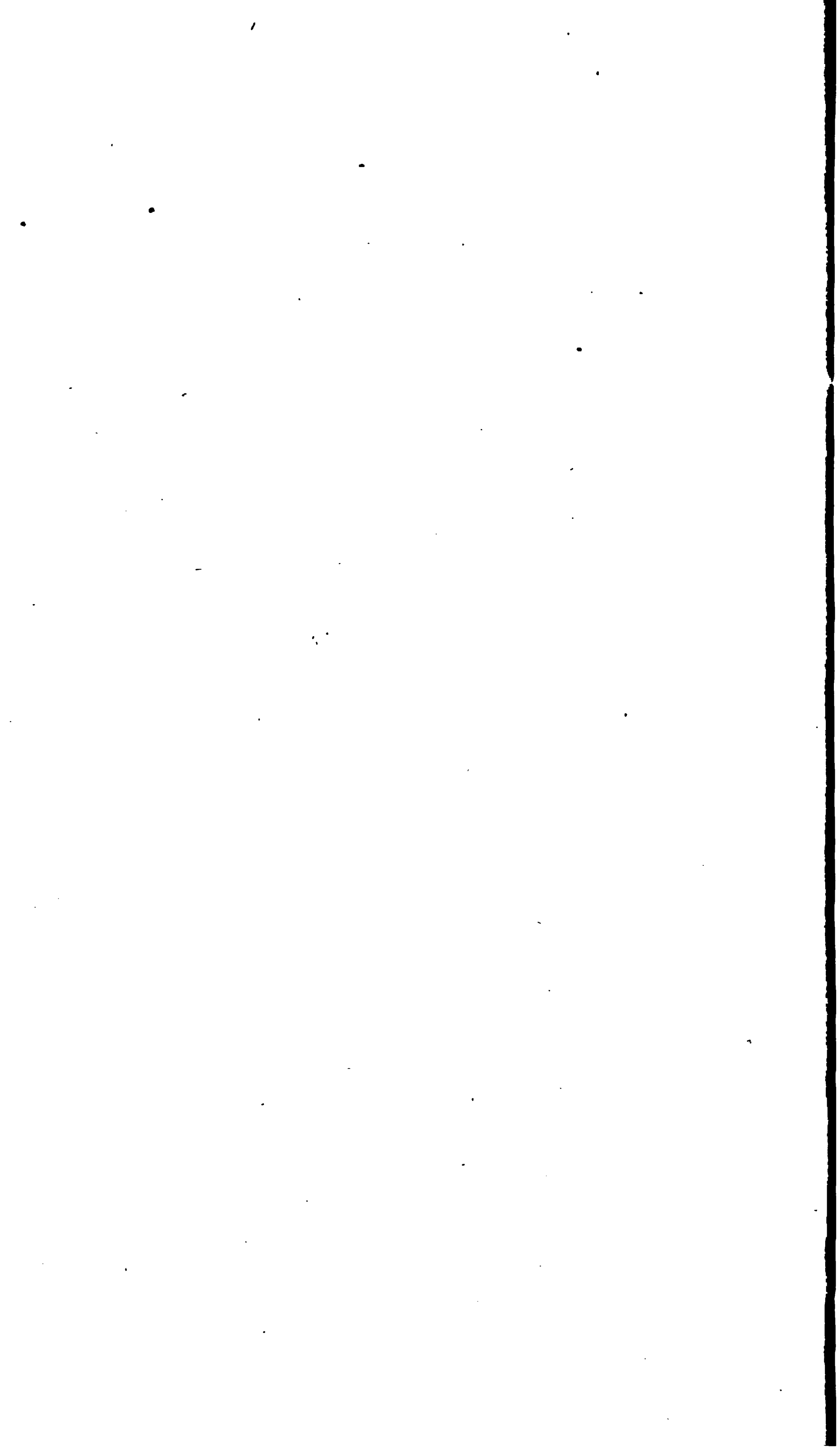
qu'elle se vit dame du salon où elle avait reçu tant de dédains, supporté tant de caprices! Chaque fois que, de son balcon, elle portait ses regards sur la maison qui lui faisait face, elle se disait : « Me voilà dans l'appartement du vicomte « de Saluces ; tandis que sa femme et sa fille sont « reléguées dans les deux mansardes que j'habi-« tais. Je touche à la somptueuse demeure du « financier Saint-Omer; et sa femme et sa fille, « devenues mes associées, occupent mon troi-« sième étage. Ainsi donc, à mesure que je m'a-« cheminais tout doucement vers la demeure du « rang et de l'opulence, ils se réfugiaient dans « les greniers de la misère. Étrange bascule! sin-« gulier caprice de la fortune ! oh, bien fou qui « s'y fie ! »

Estelle et son mari ne changèrent jamais de système, ni de plan de conduite. Ils connurent les charmes d'une honnête médiocrité : ils y restèrent fidèles... Et vous, jeunes filles de Paris, qui daignerez parcourir ce récit historique, conservez-en le souvenir ! Vous, demoiselles d'une haute naissance, n'abaissez point des regards dédaigneux sur les bonnes gens qui vous entourent! Fleurs du jardin public, ne vous élevez pas au-dessus des autres avec trop de fierté ! il ne faut, hélas ! qu'un seul coup de vent pour renverser votre superbe tige et la faire ramper

sur la terre... Vous, joyeuses Sybarites, fastueuses héritières des opulents du jour, qui vous croyez si bien cramponnées au char de la fortune, écoutez Léonie Saint-Omer; elle vous dira qu'un seul cahot suffit pour en descendre... Vous, jeunes bourgeoises, imitez Emma Dumont; restez comme elle, à mi-côte! vous n'y craindrez ni les coups de soleil, ni les inondations... Vous enfin, jeunes ouvrières, jolies grisettes, pauvres filles qui composez la plus grande partie de la population, visitez Estelle Aubert dans son heureux et modeste ménage: apprenez d'elle ce que produisent presque toujours le courage, la gaieté, la patience, l'amour du travail, et les mœurs.

BOUILLY.







# LES BÉOTIENS DE PARIS.

## ESQUISSE MORALE.



On peut classer les hommes sous ces deux étiquettes : — Gens qui pensent ; — Gens qui ne pensent pas.

Attique et Béotie.

Cette double nature se retrouve en tous lieux ; mais on conviendra que l'esprit hottentot doit différer, quant à la forme, de notre esprit européen ; et qu'aussi le crétin des Alpes a son cachet

particulier au milieu de toutes les imbécillités du globe.

Même diversité sur une moindre échelle. La province, sans doute, a ses niais et ses beaux-esprits; mais Paris a les siens : collection d'indigènes ou de naturalisés.

Paris, d'abord, est le cerveau du corps social; cerveau composé d'un million de fibres, et d'où la pensée, dont la province même a pu fournir les éléments, rejaillit à celle-ci, remoulée, transfigurée, comme un métal sort du creuset, statue, colonne, candélabre, de lingot qu'il était.

Et, d'autre part, il est concevable que l'entassement de si nombreuses inepties doit enfanter des prodiges de stupidité.

Tels sont les résultats moraux que notre but est d'esquisser. Nous nous bornerons, cette fois, à la catégorie des non-penseurs.

Je ne sais qui a dit que la bonté est la qualité de ceux qui n'en ont aucune. Le mot est dur, mais il est vrai souvent. Et c'est dommage. De là vient l'épithète de *bon enfant*, dont on se sert pour qualifier certains obtus.

J'ai connu, véritablement, une foule de ces braves gens pour qui le premier venu est un ami, un intime, un maître, un propriétaire. Espèces d'hommes à roulettes qui vont dès qu'on les pousse, où on les pousse, comme on les

pousse. Ont-ils quelque fortune : voyez comme elle fond ! Le matin, par exemple, ils prêteront cent louis à l'inconnu qu'ils rencontrèrent la veille ; le soir, ils solderont la carte du dîner auquel on les convia le matin.

De plus, ce sont les *grooms*, ce sont les nègres de tout le monde. Dites un mot : ils porteront vos lettres, allumeront votre feu, brosseront vos habits.

Que si, au milieu de la rue, il vous arrive, en gesticulant, de leur donner du poing dans le visage ; que si, dans quelque foule, vous leur fourrez le coude bien avant dans les côtes, ou que, dans un salon, vous posiez lourdement votre pied sur le leur ; oh ! alors, vous ne sauriez croire à tout leur embarras ! Ils prendront au plus tôt l'initiative des regrets, et vous demanderont un *million* de pardons. *O altitudo !*

Voilà, pour l'ordinaire, l'origine de leurs liaisons. C'est par quelque bonne taloche que commencent leurs affections les plus tendres.

Eh bien ! ces excellentes, ces délicieuses gens, qui pousseraient la philantropie jusqu'à cirer vos bottes, sont tous d'une effrayante absurdité. Sciences, beaux-arts, littérature, industrie, politique, tout leur demeure indifférent. Ils ont l'étrangeté d'habitants de la lune, qu'une commotion volcanique nous aurait expédiés de la veille.

Avec cela, pour peu qu'ils sachent votre nom, ils vous accrochent au passage, comme une borne un fiacre. Le seul moyen d'éviter le choc, c'est de faire un détour ; et fouette, cocher ! vous en serez quitte pour un coup de chapeau. Mais si vous souffrez qu'ils vous abordent, je vous plains. Ces gens-là sont gluants à force de bonté : ils se collent à vous pour toute la journée.

Tel est l'épitome de l'excessive bonhomie, de la bêtise succulente; plante indigeste et sans parfum qui végète, il est vrai, sur toute la surface de notre civilisation, mais qu'à Paris seulement vous trouverez aussi saillante et pullulante. C'est que là, mêmement, le chevalier d'industrie, ce dernier précepteur de l'humanité, est plus savant, plus abondant qu'ailleurs.

Au surplus, le total de l'ineptie parisienne se forme encore de bien autres zéros.

Je ne vous parlerai pas de l'épicier. Sa bêtise déjà est devenue proverbe. Et d'ailleurs, il se venge bien cruellement des sarcasmes de l'intelligence, ce grand fossoyeur de beaux-esprits, celui-là qui peut dire à tant de persifleurs, en jetant leurs dépouilles dans ses balances sépulcrales : « Que la cannelle, que la réglisse, que « la cassonade te soit légère ! »

Je ne vous parlerai pas davantage de la sottise prétendue des hommes de finances. Les banquiers de nos jours ressemblent à tout le monde,

à cette différence près, qu'ils ont beaucoup plus d'argent que tout le monde.

Mais, avez-vous remarqué sur la partie fainéante de nos boulevarts, dans la belle allée des Tuileries, sur le pavé des Champs-Élysées, parmi la poussière du bois de Boulogne, aux premières places des théâtres, partout enfin où il y a du temps à se montrer; avez-vous remarqué une population d'hommes, tout élégante, toute pimpante, tout odorante? Voilà nos crétins; non pas tous, mais beaucoup; non pas avec de hideux goîtres, des vêtements grossiers, et un public qui les vénère; mais en beau linge, en fin louviers. On s'arrête à les voir, tout ébaubi qu'on est de leur façon d'aller, du phénoménal de leurs habits, de l'imprévu de leur coiffure. Leurs modes, vous le savez, ne sont pas celles d'aujourd'hui; bien moins encore celles d'hier : ce sont toujours celles de demain.

Du reste, on peut les comparer à de belles bourses d'étalage. Qu'y a-t-il au fond? Du vide. Pas une idée, pas un centime intellectuel.

Et c'est ici le lieu de définir ce que nous entendons par une idée; et conséquemment, par penseur et par non-penseur.

Je n'appelle point du nom d'idées, ces conversations toutes faites, ce parlage au premier occupant, espèce de badigeon qui ne sert qu'à

chemiser un sot, et à boucher les crevasses d'une journée oisive.

J'entends par idée, une perception de l'âme, non point grêle, indécise, tronquée, fugitive; mais vive, nette, entière, et durante; mais assez copieuse pour maintenir le cerveau dans un état de gonflement, et l'empêcher de s'affaisser sur lui-même comme une vessie qu'on prive d'air; mais assez large et forte pour que la méditation puisse reposer dessus; non pas enfin une lueur, un crépuscule; mais un beau jour, un jour tout-à-fait; une pensée-mère, une pensée qui elle-même en contienne mille autres; qui soit le pivot autour duquel gravite, logiquement, un monde d'imaginations secondaires; le centre, le soleil d'un système intellectuel tout entier.

Eh bien! de ces soleils, combien pensez-vous qu'il en brille sous le crâne pommadé de ceux-là? Pas un seul. Je n'en demande qu'un, et leurs yeux de verre, leurs yeux d'animaux empaillés luiraient au moins de quelque feu. Leur figure en deviendrait moins cire, leur allure moins flasque, leurs paroles moins fades; et leur cravate aussi serait plus tortillée. Au bal peut-être, au spectacle, au concert, où qu'on s'émeut, ils s'émouvraient. Vous ne les verriez plus, au balcon d'un théâtre, nettoyer leur binocle ou mordiller leur canne, alors que l'on pouffe au

parterre; vous ne les verriez plus mettre et mettre leurs gants, ou s'ajuster les favoris, alors qu'on sanglote au parterre; froids à tout, impassibles, inaltérables, comme si, au milieu de cette électricité de rires ou de pleurs, leur bêtise était un trépied qui les isolât des commotions de la foule! Je vous le dis, ils sont crétins, archi-crétins. Et c'est un point bien convenu : tout homme qui attend venir l'éternité, à se faire gentil, non point par coquetterie fortuite, ainsi qu'il a pu arriver à Voltaire lui-même, mais par fatuitisme et par désœuvrerie; tout homme qui se narcisse et se sangle comme un cheval, cet homme-là n'est pas né pour penser ; pas plus que le paon, pas plus que le coq-d'Inde. Son rôle aussi, c'est de faire la roue aux yeux des autres hommes.

Mais, place encore! Voici l'espèce des balourds; bêtes doublement circonflexes qui s'en tiennent à la grosse naïveté, à cette fille bâtarde de la sottise et du bon sens. Ce sont des hannetons : dès qu'ils volent, ils se heurtent la tête contre une vérité. Ils ne procèdent, en effet, que par vérités vraiment vraies, par vérités pataudes : — « C'est aujourd'hui le 16 décembre, dans quinze jours ce sera le 1er janvier ; — Voilà un potage qui est brûlant ; — Napoléon est un homme célèbre. »

Eh bien, à la bonne heure !

Parfois encore, ils se permettent la fine réflexion morale : « — Moi, j'aime ce qui est bon ; — On serait plus tranquille s'il n'y avait pas d'émeutes ; — Les hommes ne sont pas comme les femmes ; — La santé est le meilleur des biens. »

Parfois aussi, la légère incartade dans les champs de l'imagination : — « Croyez-vous qu'il fasse beau demain ? — Savez-vous s'il gèlera cette nuit ? »

Parfois enfin, la nouvelle piquante. Ils se précipiteront, le nez rouge de bise, dans un salon bien chaud ; et faisant le gros dos, claquant des mains, frappant du pied, décapiteront tout net une conversation intéressante, pour dire : « Je viens de dehors ; il fait clair de lune. »

En résumé, les gens de cette sorte paraissent n'avoir été créés que comme intermédiaires entre l'homme et la brute. Ce n'est pas tout-à-fait l'homme, mais c'est un peu mieux que le bœuf ; c'est l'orang-outang qui a reçu le baptême, qui est né non-velu, et a fait ses études.

Et à propos d'études, il est bon de vous dire que la plupart de ces infortunés ont *mérité et obtenu* tous les prix du collége.

Nous possédons ensuite la grande famille des plagiaires ; idiots qui ne pensent point par eux, mais par autrui ; qui se servent de votre cerveau comme de votre chapeau, pour s'en coiffer, le leur manquant.

Première espèce : l'homme-jocko, qui parle quand vous parlez, qui se tait quand vous vous taisez; qui, j'imagine, se couperait le cou, vous voyant attenter au vôtre. C'est un écho.

Dites : « La paix est une excellente chose, quand elle ne coûte pas plus cher que la guerre. »

— « Oh! oui, redira-t-il, pas plus cher que la guerre. »

Dites : « La Régie nous vend du tabac qui ne vaut pas le diable! »

— « Oh! non, redira-t-il, qui ne vaut pas le diable! »

Deuxième espèce : l'homme-perroquet, celui qui, chaque matin, ramasse çà ou là, dans quelque nouveau livre ou de la bouche même de quelque homme d'esprit, une tirade de pensées; et s'en va, tant que dure le jour, la colportant dans vingt salons; la disant presque à chaque borne, comme les orgues, les mélodies d'Auber.

Troisième espèce: l'homme-vautour, imbécile de proie qui s'engraisse de vous. Il n'est pas nécessaire, avec celui-là, que vous soyez un nouveau livre ou une bouche célèbre. N'importe quel, avisez-vous d'émettre en sa présence quelque chose de bien: oh! mon Dieu! c'en est fait; c'est comme si vous aviez tiré votre montre devant quelque filou. Vous êtes volé de votre idée; et, soyez-en bien sûr, avant qu'il soit demain, tout

Paris la saura par cœur. Que si alors, soit occasion, soit amour-propre, il vous arrive d'en faire quelque part une seconde édition, on vous regarde en souriant; et vous passez pour le voleur. C'est agréable!

Mais il y a mieux. C'est devant vous qu'il vous braconnera, et vous ne direz mot. Je vous suppose dans un cercle, assis tout contre lui; on y parle opéra; chacun donne la sienne, et vous, la vôtre. Vous dites même, non sans arrière-prétention, qu'avec « les jambes de Taglioni et les « bras de Noblet, on ferait un talent accompli. » Ensuite de quoi, vous attendez modestement l'effet de ces paroles. Malheureusement, vous êtes enroué, et vos paroles se sont perdues; perdues pour vous, mais non pour lui, qui dominant toutes les voix : « On ferait un talent ac« compli, dit-il, avec les jambes de Taglioni et « les bras de Noblet. » Oh! vraiment, vous ne vous flattiez pas : un murmure flatteur accueille ces paroles; et comme vous êtes seul à ne pas applaudir, on vous regarde comme un obtus, comme un homme incapable de saisir la finesse des choses. Qui sait? peut-être même il aura l'obligeance de vous répéter votre idée, pour vous en faciliter le sens.

Parmi les parasites de l'intelligence, il en est de fort sobres, qui ne vivent que de miettes. Une

locution nouvelle, un tour original, un mot, un rien suffit à leur consommation. C'est ainsi que : les *jeunes hommes*, les *homme de style* et *de pensée*, les *homme complet* ou *incomplet*, les *livre puissant*, les *drame achevé*, les *pitié!* les *merci!* les *oh! que non pas!* et mille autres formules, qui sont fort bonnes en leur place, ont servi de pâture à la tourbe affamée. C'était de la pomme de terre à l'usage de tous les pauvres d'esprit. Avec cela on vivote, on pensotte.

Enfin, il en est quelques-uns qui se sont fait, des banalités de la presse, un petit vocabulaire applicable à toutes les phases de la politique. Avec eux c'est toujours : « L'horizon s'obscurcit; le « ciel se couvre de nuages; l'avenir est gros « d'événements; nous sommes sur un volcan, etc. »

Tous, pauvres hommes! qui s'imaginent que la pensée est dans les mots, dans les locutions, dans Boiste ou dans Noël! Oui sans doute, elle est là : comme il y a des Panthéon, dans les carrières de Montrouge.

Or, il n'est pas d'artiste ou d'homme de lettres, tant soit peu famé, qui n'ait son muséum de pique-assiettes moraux. C'est un singulier peuple, un étrange amalgame, que ce tas de circuleurs, qui obstruent, l'encensoir à la main, tous les temples de la renommée! Amis, ennemis, admirateurs, dépréciateurs, toute la my-

riade des curieux, toute la nuée des écornifleurs, tout s'y trouve, et mille autres. C'est ce qu'on appelle le public intime. Ce sont les planètes du génie. Cela gravite, et voilà tout.

Eh bien! dans cette foule, vous distinguerez une millième espèce de non-penseurs; espèce malheureuse, qui n'a d'esprit que juste assez pour sentir bien qu'elle n'en a pas. C'est l'homme-autruche, l'homme qui a l'instinct de sa nullité, qui en rougit, et vient la cacher là, parmi les beaux-esprits, espérant qu'on ne l'y verra point.

Ces prolétaires intellectuels ne demanderaient pas mieux que d'avoir des idées. Hélas! ils font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'en procurer. C'est afin qu'on les en aumône, qu'ils recherchent particulièrement les aristocrates de la pensée, les grands propriétaires de réputations. Ils se flattent, en choquant leur petite âme contre la leur grande, d'en faire jaillir quelque étincelle. Sitôt qu'un nouveau nom se met à flamboyer, vite, ils s'empressent à l'entour, comme des papillons nocturnes autour de ce qui luit. Ils ont vu de la sorte toutes nos célébrités en pantoufles, toutes nos fortes têtes sur l'oreiller.

Et pourtant, ils sont là, dès le matin, dans ce conflit d'étourdissantes idées, comme un eunuque au milieu d'un sérail : impuissants à penser, silencieux et tristes; tristes d'eux-mêmes.

Nous voici arrivés à l'homme facétieux, au Voltaire des faiseuses de modes. Nous l'appellerons l'homme porc-épic, animal tellement hérissé de pointes, qu'on ne peut l'aborder sans se piquer au vif. Il en est de deux sortes. Les uns n'ont pas même l'esprit d'être bêtes par eux-mêmes. C'est dans la lecture des *Ana*, qu'ils se font une stupidité d'emprunt; et au parterre des petits théâtres, qu'ils se forment au coq-à-l'âne sous les grands professeurs de l'art.

Élèves reconnaissants, ils citeront toujours leurs maîtres : « C'est comme Odry dans *l'Ours et le Pacha*. Avez-vous vu Odry dans *l'Ours et le Pacha?* » Et là-dessus, ils vous narrent la pièce, parodiant l'acteur, chargeant ses charges même, et recommençant dix fois tel quolibet, pour mieux en attraper l'originelle finesse.

Un autre jour, vous surprenant au lit: « — Eh bien ! eh bien!... encore dans les bras de l'orfévre!... Est-ce que vous êtes indisposé? Ce n'est pas contre moi, j'espère!.... En tout cas, prenez mon ours. — Et quel est votre ours? — Oh! c'est une plaisanterie... c'est comme Odry... Mon ours, c'est le chiendent. — Je ne suis pas malade. — Eh bien! alors, allons promener... Il fait le plus beau ciel que la terre ait porté. »

Et, tandis que vous vous habillez: — « Que faites-vous maintenant? — Un article pour le livre

des *Cent-et-Un.* — Sur quoi ? — Sur la bêtise. — Ah! ah! mais vous êtes plein de votre sujet! »

Et en promenant : « — Une supposition que nous aurions *dîné;* mais nous n'avons pas *dîné.* Allons dîner. »

Et en dînant : « — Ah ! bah ! votre politique ! laissez donc là votre politique ! Savez-vous seulement quel est le roi qui a la plus grosse couronne? C'est celui qui a la plus grosse tête. »

Et en partant : « — Garçon, la carte! et ne la perdez point. »

Parlons des autres. Leur sottise est moins routinière; leurs formes, plus dévergondées. Outre cette ineptie acquise, ils ont celui d'improviser le quolibet. Ils divaguent, sachant bien qu'ils divaguent, et divaguent pour divaguer. Leur langue est un argot; c'est quelque chose d'intraduisible en sens commun.

Ce ne sera plus, je suppose, monsieur Gaillard que vous vous appellerez ; ce sera monsieur Cagnard, ou bien monsieur Geulard. Tout au moins, serez-vous un fameux Gaillard!

Vous n'aurez plus une fille et un garçon; mais deux garçons dont une fille.

Si vous venez, ils vous souhaitent bonjour sur un air connu; si vous restez, ils vous font des grimaces par derrière; si vous partez, ils se disent entre eux : « Oh! ce monsieur!... As-tu vu ce mon-

sieur? » Leur annoncez-vous quelque importante nouvelle, ils vous répondent : « Cela va-t-il sur l'eau? » Leur parlez-vous de Louis-Philippe, ils vous demandent lequel. Enfin, pour peu que vous soyez familier avec eux, ils pousseront la facétie jusqu'à vous appeler Papavoine.

Et pourtant, sauf de légères nuances de diction, qui tiennent à l'état, à l'âge, à l'éducation, telle est la langue habituelle d'un certain nombre d'hommes; jeunes gens pour la plupart, commis de magasins, commis de bureaux, enfants de la basoche, piliers d'estaminet, lesquels (pour me servir d'une de leurs tournures favorites) manient le calembour et le carambolage avec un égal succès.

Voici, comme échantillon, un fragment d'entretien, recueilli mot à mot, dans une étude d'agent d'affaires. Mais on ne peut rendre sur le papier tout cet accompagnement d'arlequinades qui font qu'un homme est bête des pieds jusqu'à la tête; bête, même au physique!

**La scène se passe entre Adolphe, bambin de dix-huit ans; Auguste, plus jeune clerc, qui ne s'ingénie qu'à allonger les platitudes de l'autre; et le père Morel, vieil expéditionnaire, leur victime à tous deux.**

Adolphe. Tiens! tiens! tiens! tiens!... Comme il fait sombre!... Excusez!...

AUGUSTE. Il va pleuvoir des-z-hallebardes.

ADOLPHE. Des-z-hallebaquoi?... Connais pas.

AUGUSTE. Je n'ai pas la moindre connaissance.

ADOLPHE. Dis donc, petit, je viens de faire un pâ-â-âté. Où donc est mon grattoir, mon grattouére, mon grettouare?

AUGUSTE. Ton grattouir?

ADOLPHE. On me l'a chippé, c'est sûr. (Avec l'accent anglais.) Qui avé vu lé grettoare à môa? (Avec l'accent allemand.) Gui avre rangontré mon crâtoâre?

AUGUSTE. Zon crâtoâre gui ze bromené le ganne à le main?

ADOLPHE. Prête-moi le tien, Guguste.

AUGUSTE. Faudrait que j'en aurais. Je suis à la tête que d'un manche.

ADOLPHE. Prêtez-moi le vôtre, père Morel. Vous ne répondez pas? Avez-vous peur que je le mange?.... Eh bien! gardez-le, vieux loup, vieux chouan! vieux autocrate!

LE PÈRE MOREL. Messieurs, messieurs, le patron va vous entendre.

ADOLPHE. Au contraire. Il est sorti, le patron. *Decampaverunt gentes.* Vous voyez bien que le premier clerc n'est plus là..... Il est allé le remplacer.... auprès de la beauté qui sommeille.... parce que, quand le patron sort... Oh! Dieu! le patron! est-il dernier roman de Paul de Kock! Pauvre homme, va, tu me fais de la peine!

AUGUSTE. Tu me nâvres de douleur!

ADOLPHE. As-tu lu, petit, le dernier roman? C'est un ouvrage bachique.

AUGUSTE. Vélocipède.

ADOLPHE. Et maritime. (Trouvant son grattoir.) Dieu! suis-je bête! mais non, le suis-je! (D'un ton concentré.) Je me fais horreur à moi-même! — Il était là, mon grattoir; il me tirait les yeux; comme un polisson qu'il est! — Bisquez, père Morel! (Sur trois tons différents, à partir de l'aigu jusqu'au médium.) Voilà! voilà! voilà!

AUGUSTE, en voix de basse. Voilà! (Son inarticulé, faute de pouvoir descendre plus bas:) Ha-ha!

ADOLPHE. Réparation d'honneur à l'honorable et pudibonde société. (Sur un ton emphatique.) Ici le criminel avoue ses torts, et la vertu triomphe de toutes ses entraves. (Sur le ton de M. Prudhomme.) Messieurs et mesdames, je dépose à vos pieds. (Sur un ton affairé.) Bien des choses à madame votre épouse et à vos charmants enfants; n'y manquez pas.

AUGUSTE, idem. S'il vous plaît.

(Ici Adolphe se renverse sur sa chaise, lève les pieds en l'air, pousse des cris sauvages, et jette des boulettes de papier au père Morel. Après quoi :)

C'est égal, je suis joliment content!

AIR : *De la Marseillaise.*

Qui est-ce qui veut que j'le régale...

Le père Morel. Chut! chut!...

Adolphe, *d'un ton galant.* Plaît-il, mademoiselle?

Le père Morel. Voilà le patron qui rentre.

Adolphe, *sur un ton de charlatan.* Ceci, Messieurs, vous représente le patron. C'est un animal vivant.

Auguste. Et qui a des dents.

Adolphe. On ne paie qu'en....

Le père Morel. Chut, donc!

(*Le patron entre.*)

Adolphe, *tout bas.* Enfoncé!

Auguste, *idem.* Kouik!

Qui ne se fût cru dans une maison de fous! Heureusement, notre *jeunesse studieuse et éclairée* se compose d'éléments plus sains.

Le *farceur* n'est qu'une variété de la famille des porcs-épics. Même déréglement au fond. La forme seule est différente.

Le *farceur* possède une foule de petits talents de société. Il escamote fort agréablement, devine la carte que vous pensez, et commence à faire le ventriloque. Il sait par cœur tout son Mayeux; porte une chaise avec ses dents, tient un fardeau à bras tendu, et marche sur ses mains, tête en bas, pieds en l'air. C'est un virtuose en fait de grimaces: il contrefait, à vous y tromper, *milord Pouf* qu'on n'a jamais vu. Il connaît douze sortes d'accents; il jappe, il miaule, il glousse, et reproduit avec succès le son de la

scie. Il conserve de plus les bonnes traditions de la *Bourbonnaise;* il déclame son Orosmane, chante le *Point du jour*, avale la fumée de cigare, et joue du flageolet avec l'une de ses narines. Il ne lui manque plus que d'avaler des couleuvres. — Personne encore n'attache avec plus d'art un sabot à la queue d'un chien.

Et pourtant, ce n'est là que son moindre mérite.

Vous savez que la baleine, le crocodile, tout animal, a son ennemi-né, autre animal qui par instinct, le suit, poursuit, attaque, et tue. Eh bien! votre animal persécuteur, à vous, homme paisible, c'est le *farceur.*

Le *farceur!*.... Sa vie se passe entière à chagriner la vôtre.

Il vous meurtrit les doigts en vous donnant la main; il vous entrave quand vous passez; il a caché l'objet dont vous avez besoin; il retire la chaise où vous allez vous seoir; il saupoudre de crins les draps de votre lit, et vous ferme à la clef quand vous êtes pressé.

Le *farceur!*.... Il vous croque en charge avec des oreilles d'âne, une trompe d'éléphant, et des cornes de cerf; il y met votre nom, et vous affiche ainsi.

Il double de papier le verre de vos lunettes; il verse du poudron dans votre tabatière, vous

décore le dos d'une queue de papier, et garnit d'une épingle votre siége ordinaire.

Au spectacle, il se mouche dans le plus beau moment. Dans la foule, il vous pousse, et s'écrie indigné : « Mais ne poussez donc pas! » Dans la rue, vous tenant par le bras, il vous fait regarder en l'air, et vous conduit alors contre un tas de gravois, vous dirige sous la gouttière, ou vous force à marcher au milieu du ruisseau.

Le *farceur!*.... S'il rencontre une femme, qui soit jolie et seule, il marmotte, en l'époussetant devant lui : « Dieu! la jolie taille! la charmante petite taille! Et ce pied! oh! le joli pied! « Et ce mollet! oh! le beau mollet! on parle de « mollets! en voilà un, de mollet! » Quelquefois même, en l'abordant, il osera quelque mot à la faire rougir, quelque geste à l'épouvanter.

Et tout cela, sans but galant peut-être, mais simplement, *histoire de rire!*

Même enjouement, même finesse dans ses plaisanteries d'homme à homme:

— « Ah! çà, vous criera-t-il, que faites-vous « donc ici? Mais, monsieur un tel vous attend! » — « Merci! » — Vous arrivez.... Il y a huit jours que monsieur un tel est parti pour le Canada.

Êtes-vous marié: il vous dit, d'un ton goguenard : « Eh! mon Dieu, mon Dieu! vous *l'êtes* « comme tous les autres. Et puis, d'ailleurs... on « sait ce qu'on sait!... »

Enfin, son silence même, le silence du *farceur*, est une chose abominable. Sait-il quelque secret, à quoi tienne votre fortune, votre honneur, peut-être : ne comptez pas qu'il vous le dise. Vous aurez beau le conjurer. — « Bah! bah! je suis bien « aise de vous intriguer un peu... Nous verrons « demain, après-demain, l'autre semaine. »

Oh! le *farceur!!!* C'est la bête des bêtes : c'est la bête malfaisante. C'est un homme à jeter par la fenêtre.

Après les gens qui ne pensent pas, viennent conséquemment les gens qui ne pensent plus : ceux en qui les idées se sont faites brouillard; les invalides de l'intelligence.

Le feu sacré, chez les uns, ne fut qu'un feu follet; ce fut un incendie dans le cerveau des autres; un incendie qui les a dévorés.

Les premiers n'ont pensé qu'une fois; une fois ou deux; — mettons-en trois.

On vous a dit : « Je vous engage à voir mon-« sieur un tel. C'est un homme d'infiniment « d'esprit! »

Et, à l'appui de cette opinion, l'on a cité de lui un mot fort remarquable.

Sur ce, en vrai Diogène, vous vous mettez en cherche de votre homme. Vous le trouvez, c'est bien; et chaque fois qu'il ouvre la bouche, vous pensez en vous-même : « Attention! c'est à ce

coup qu'il va bien dire. » Vous êtes devant lui comme un flâneur d'estaminet, qui regarde jouer deux mazettes dont il avait d'abord présumé bien; ou mieux encore, comme les juifs, sitôt qu'ils entendent tonner : « Le Messie va venir! Le « Messie va venir! » — Du tout! Le Messie ne vient pas; le carambolage ne vient pas; le mot spirituel ne vient pas. Et vous alors, qui prétendez qu'il vienne, vous frappez de mille façons à la porte de son entendement. — Inutile! La porte est close. L'esprit a délogé. Plus une seule idée qui vous réponde holà! — Comment cela?

Vous connaissez sans doute cette bizarre plante qui, selon les préjugés populaires, ne fleurit qu'une fois par siècle, mais qui fleurit tout haut, quand elle s'y met, comme un coup de canon, comme un éclat de foudre. Eh bien! votre homme aussi n'a fleuri qu'une fois, n'a pensé qu'une fois; et ce jour-là, soit fortune, soit inspiration, il lui est arrivé d'émettre un mot fort spirituel, un mot qui a retenti loin. Ce fut un beau quart d'heure dans une sotte vie.

Les invalides de la seconde espèce ont pensé, eux, bien plus souvent; trop souvent même. Ce n'est point la nature qui fit ceux-là ineptes; c'est la société. Il n'est pas rare, dans ce Paris étrange, que les organisations les plus incandescentes se refroidissent bientôt comme la lave d'un volcan qui cesse.

C'est épuisement. L'homme s'use à penser trop, tout ainsi qu'à courir. La marche, en toute chose, est son pas naturel. La pensée, voyez-vous, est un léger fluide qui s'exhale du vase à chaque fois qu'on l'ouvre. C'est un gaz qui réside en nous, comme le champagne en sa prison de verre. N'y touchez pas, il s'endort; agitez-le, il fermente, il bouillonne, il pétille, et brise quelquefois sa fragile demeure. Tout au moins arrivera-t-il que plus de rasades vous en aurez versées, moins il en restera.

Eh bien! nos invalides ont trop versé de leur champagne. Leur cervelle est à sec.

C'était pourtant une belle race d'hommes; race à part, race pétrie de soufre et d'alcohol; chaude au bien, si au mal. Tout ce qui est grand et beau, tout ce qui plaît et enivre l'âme, ils l'ont rêvé, voulu, cherché : les uns ceci, les uns cela. Mais à tous, dès qu'ils la saisissaient, la bulle de savon crevait entre les doigts.

Et alors, quand ils n'eurent plus foi à rien; quand la débauche même eut perdu à leurs yeux sa hâve poésie, j'imagine qu'il se passa en eux quelque indicible et désolant mystère : un refoulement de l'âme en elle-même, une contraction affreuse de toutes leurs facultés, un mal, un déchirement. Cela les hébéta.

Et maintenant, les voilà, ces êtres de premier

choix, qui ont dégringolé la vie, court et vite, comme en montagnes russes : guerriers, artistes, poètes, cœurs de feu, spéculateurs, grands projeteurs, creux rêvasseurs; tous, ambitions déçues, illusions froissées, dégoûts amers, et frénésies et désespoirs. Peuple autrefois d'académie, de bourse, et de boudoir; peuple aujourd'hui de carrefours et de tripots, et de plus mauvais lieux peut-être. Les voilà, « ces anges tombés du ciel », tout meurtris de leur chute, tout étourdis, tout abrutis; vivants cadavres qui ne peuvent éviter la Morgue, qu'en passant par l'hôpital!

Oh! en voici qui n'ont à craindre rien de tel. Ce sont les machines à haute pression : gros parleurs, gros flatteurs, gros ergoteurs; tous imbéciles de gros calibre. C'est par leur portraiture que nous terminerons la galerie des non-penseurs. A ce point, en effet, s'il fait nuit noire encore, on commence du moins à voir briller à l'horizon une lueur déjà, une aube de pensée.

Oui, ceux-là pensent presque; ce sont de vrais centaures, moitié hommes, moitié bêtes. Mais s'ils n'ont encore que des velléités d'idées, pour peu que le roulis du monde leur ait donné d'aplomb, ils n'en posent pas moins un pied ferme et oseur, sur les questions les plus glissantes.

Chacune de leurs paroles est une massue d'air. Ils vous diront à bout portant : — « Monsieur,

vous n'êtes point une bête! Tant s'en faut! »

— « Madame, vous avez un corps superbe! »

— « Mademoiselle, vous avez une taille extrêmement voluptueuse! »

Et puis, pour la moindre des choses, ils prennent leur bourdon, et leur physionomie de *Te Deum.* — « Adieu! monsieur, adieu! » Et ils vous secouent le bras à le désemboîter.

Et puis, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils vous tendent la main, vous appellent à grande volée, vous font faire cent pas vers eux, et pourquoi? pour vous dire, en vous frappant l'épaule, ou le ventre, ou la nuque: — « Eh bien! comment va cette petite santé? Cette petite santé va-t-elle toujours comme nous voulons? »

Ou bien encore: — « Ah! pardon..... je me suis trompé..... je vous prenais pour un autre. »

C'était ma foi bien la peine!

Et puis, quand vous leur parlez, ils se gonflent les joues; ou bien se mouchent avec fracas.

Et puis, il faut les voir, dans un salon, accaparant le feu, debout, les coudes sur la cheminée; jeter dans la conversation des avalanches de sottises, avec cet air auguste d'un tragédien de province!

Parle-t-on de l'auteur de *l'Ane mort*: — « Oh! oh! s'écrient-ils, c'est un homme, certainement, qui ne manque pas de moyens. »

Est-il question de Rossini : — « Ah ! oui, oui, Rossini ! le grand maestro ! le cygne de Pezaro ! »

S'entretient-on d'Horace Vernet : — « Encore un qui n'est point maladroit, et qui fait de bien jolies choses !... Je ne suis pas embarrassé de lui. »

Ces gens-là, croyez-moi, sont de vrais accidents. Je connais une maîtresse de maison, qui vérifie soigneusement la liste des personnes qu'on demande à lui présenter, et dit toujours, en biffant certains noms : « Oh ! de grâce, pas celui-ci ! Ne nous *occasionnez* pas ce monsieur-là ! »

Mais ici, un grand poteau, avec ces deux légendes :

IMBÉCILLITÉ. — INTELLIGENCE.

Nous sommes en effet sur les confins des deux empires. Derrière nous, les idiots ; devant nous, les penseurs.

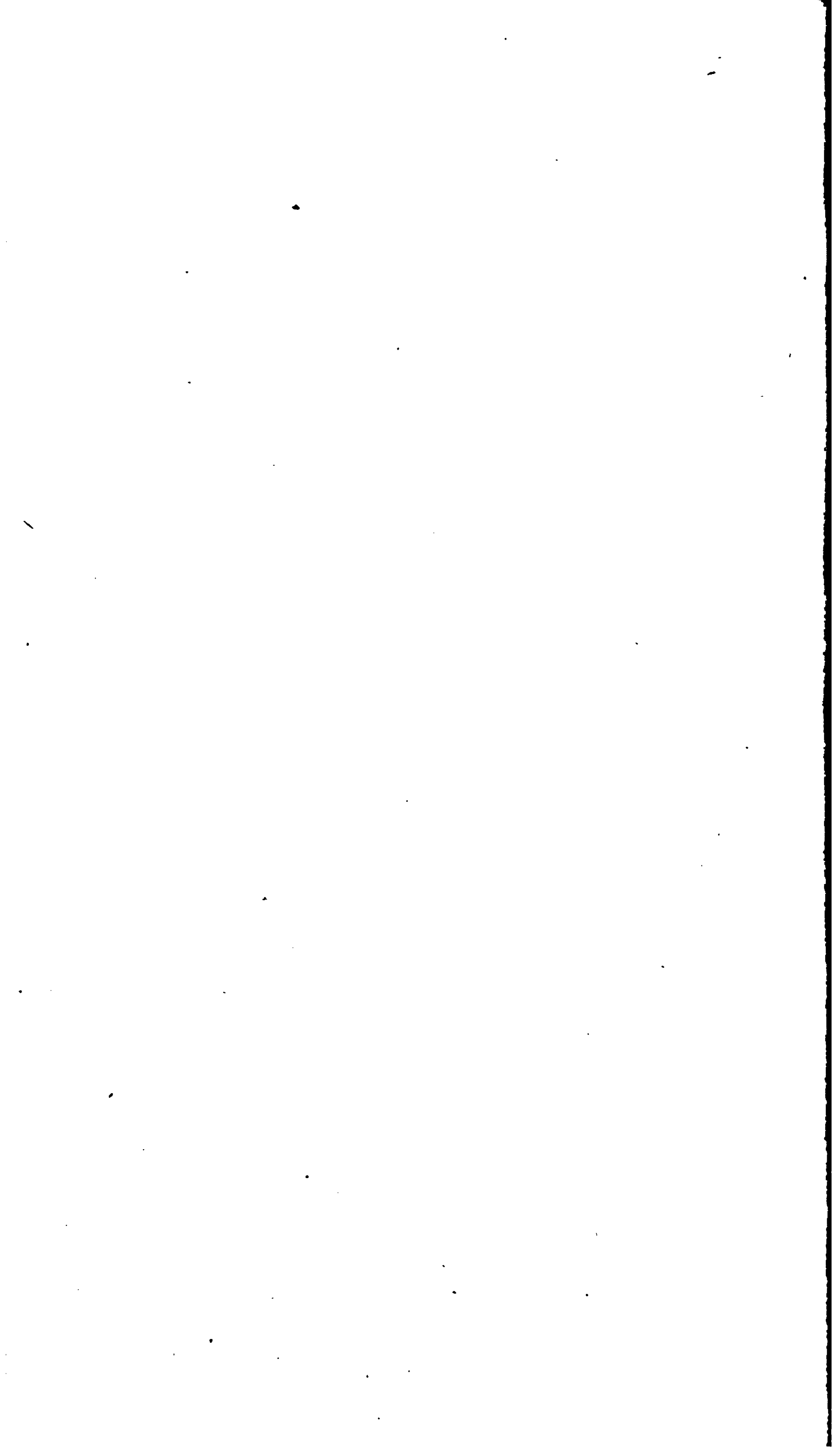
Et sur cette terre de la pensée, que de climats divers ! — Atmosphères trop vives, où l'on pense trop tôt ; — atmosphères trop lourdes, où l'on pense trop tard ; — froides régions, où végètent les demi-penseurs, les tiers, les quarts, les quarterons de penseur ; et les penseurs à idée toute entière, mais seule ; — brûlantes zones, où s'agitent les imaginations folles, les gens qui pensent trop ; — et enfin, loin de tous, les rares

habitants d'un autre Eldorado : les penseurs cumulant l'esprit et le bon sens; les hommes qui pensent juste à point. Petit peuple, celui-là, qui vit sur un petit espace, où l'air est toujours pur; le soleil, toujours tiède; et la nature, incessamment féconde.

Tel est, sommairement, l'autre hémisphère qui me reste à géographer. Ce sera, si vous le voulez bien, le but d'un second voyage autour du monde intellectuel.

LOUIS DESNOYERS.







# LES PRIX MONTYON.



..............Οὐ θέμις ἔστι....
Ξεῖνον ἀτιμῆσαι· πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
Ξεῖνοί τε πτωχοί τε· δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε.
Ὀδυσσ. Ξ. νζ'.

Le pauvre, l'inconnu qui la nuit se fourvoie,
Il le faut secourir; c'est Dieu qui nous l'envoie.
Qu'il n'éprouve de nous ni refus ni mépris;
Souvent un faible don est pour lui d'un grand prix.

Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget de Montyon, était né à Paris, le 23 décembre 1733; il y est mort le 29 décembre 1820.

C'est bien de lui qu'on peut dire: Il a passé

sur la terre, en y répandant les bienfaits; *transivit benè faciendo.*

Tantôt ce sont des villes, ce sont des provinces qui se sont ressenties de sa bienfaisance dirigée par de grandes lumières, car il fut un sage et habile administrateur; tantôt il répandit ses libéralités sur des particuliers, et presque toujours en se couvrant du voile de l'anonyme, prenant plus de peine pour cacher ses actions louables, que d'autres n'en prennent pour dérober à la publicité des actes répréhensibles.

En 1768, il fut appelé à l'intendance d'Auvergne; il y obtint la reconnaissance, le respect et l'amour de tous les habitants de la province, particulièrement des pauvres; il sauva l'Auvergne des malheurs d'une disette affreuse; il procura de l'ouvrage et des subsistances à la classe laborieuse; pour lui fournir du travail, il embellit les deux villes d'Aurillac et de Mauriac, de promenades auxquelles on donna son nom; dans ces deux villes, le corps municipal lui fit ériger un monument; il aimait son intendance, parce qu'il y faisait du bien; mais il plut à un ministre de mettre une de ses créatures à la place de M. de Montyon; celui-ci fut révoqué au grand regret et malgré les réclamations de la province entière; le ministre fit semblant de croire que l'intendance d'Auvergne était au-dessous des talents et de la

capacité d'un si bon administrateur, et qu'il convenait de l'employer sur un plus grand théâtre; l'intendant répondit qu'il connaissait la province où il était placé, qu'il y était utile; qu'il craignait de ne pas l'être autant dans quelque autre; on ne l'écouta pas; c'était sa place qu'on voulait; on la lui ôta, et on le promena ensuite d'intendance en intendance, d'abord à Marseille, ensuite à la Rochelle; fatigué de ces mauvais et injustes procédés, il fit parvenir, en 1774, au roi, par M. de Malesherbes, un mémoire dont voici quelques phrases :

« Depuis que j'ai l'honneur d'être revêtu de « ce titre (celui d'intendant de province), j'ai « été dépouillé trois fois de mon état; sort inouï « jusqu'à moi. Il faut que je sois ou le plus mé-« chant des hommes, ou le plus malheureux.......»

Il expose en abrégé sa conduite dans les provinces confiées à sa gestion, et il termine en ces mots :

« Je ne crois devoir ajouter à cet exposé au-« cune réflexion, *aucune demande*, aucune « plainte. Du reste, si dans les trois départements « où j'ai servi, il est *une seule personne* qui puisse « articuler la moindre injustice qui procède de « moi; si, dans ce mémoire, il est *un seul fait* « qui soit contraire à la vérité, je consens à « perdre *la vie*, *mes biens*, *et l'honneur*. »

*Signé:* A. DE MONTYON.

Le roi fut très-frappé de ce mémoire ; il donna ordre qu'on écrivît à M. de Montyon une lettre remplie de témoignages de satisfaction ; la lettre fut écrite ; mais le magistrat ne fut point replacé de nouveau dans une intendance ; sans doute parce qu'il avait prouvé que personne n'était plus propre que lui à ce difficile emploi.

Dès avant la révolution de 1789, il avait fondé, sans se faire connaître, un prix de vertu, et un prix pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, en chargeant l'Académie française de les décerner.

Les suites de la révolution entraînèrent la suppression de l'Académie et celle des fondations.

M. de Montyon émigra ; sa grande fortune, les places qu'il avait occupées l'auraient exposé à une mort presque certaine dans les jours désastreux de 1793.

Il se réfugia d'abord à Genève, puis à Londres ; et dans cette capitale de la Grande-Bretagne, il ne cessa de partager sa fortune avec ses compatriotes émigrés ou prisonniers en Angleterre ; car la différence des opinions ne lui faisait mettre aucune distinction dans l'exercice de la bienfaisance.

Lorsqu'il fut de retour en France, il s'occupa de renouveler les fondations de prix qu'il avait faites autrefois ; il y en ajouta de nouvelles.

Dirigeant toujours ses pensées vers les pauvres et les malheureux, il employait, dans les dernières années de sa vie, quinze mille francs par an à retirer du Mont-de-Piété les effets sur lesquels il avait été fait des prêts au-dessous de cinq francs; des effets d'une si mince valeur ne pouvant avoir été mis en gage que par des personnes réduites au plus extrême besoin.

Il s'adressa à l'un des maires de Paris, pour faire proposer (toujours sans se nommer ni se faire connaître au public) une prime de cinq mille francs à une association charitable qui se formerait pour prêter, *sans aucun intérêt*, à des artisans ou à des laboureurs. Malheureusement on n'a point répondu à cet appel de M. de Montyon, et l'association ne s'est point formée.

Les faits que je viens d'exposer sont extraits d'une *Vie de M. de Montyon*, laquelle a été publiée en 1829; mais il faut la lire tout entière, si l'on veut bien connaître cet homme respectable; en vérité, on ne peut s'empêcher de penser que, si tous les riches faisaient un aussi bon usage que lui de leur fortune, à peine resterait-il des pauvres; ou du moins il n'en resterait point qui ne fussent soulagés et consolés.

Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas, riches et pauvres, pour le bien qu'il a fait, pour

celui qu'il a voulu faire, pour celui qu'il fera encore bien long-temps !

Son testament est venu clore dignement cette suite non interrompue de bonnes actions qui ont duré plus de soixante années.

La première phrase de cet acte solennel, est remarquable et touchante :

« Je demande pardon à Dieu de n'avoir pas « rempli exactement mes devoirs religieux; *je « demande pardon aux hommes de ne leur avoir « pas fait tout le bien que je pouvais, et que, « par conséquent, je devais leur faire.* »

De quoi s'accuse-t-il? de quoi demande-t-il pardon? Ce n'est pas d'avoir fait du mal; il n'en a jamais fait à personne; c'est de n'avoir pas fait assez de bien. Entendez cela, riches et puissants de la terre; et souvenez-vous que vous êtes coupables, si vous ne faites pas aux hommes tout le bien *que vous pouvez*, et que *par conséquent vous devez* leur faire. Examinez votre conscience; jugez vos actions et vos pensées d'après cette règle; vous occupez-vous souvent de remplir cette noble et sainte obligation? Vos divertissements, vos jouissances de luxe et de vanité, vos projets d'ambition, de fortune, de plaisirs, vous laissent-ils un moment pour songer aux hommes, vos semblables, qui souffrent, qui pleurent et qui meurent d'inanition?

M. de Montyon songeait à eux; il a cherché les moyens de secourir, d'améliorer cette classe pauvre et laborieuse qui est toujours à la veille de tomber dans un dénûment absolu; il s'est aussi proposé de soulager les indigents; les prix qu'il a fondés sont autant de preuves de sa disposition constante à faire du bien aux hommes [1].

Les deux Académies ont reçu de M. de Montyon une mission bien honorable.

Encourager et récompenser des travaux utiles à l'humanité; rechercher et honorer la vertu dans la classe la plus humble et la plus obscure de la société; contribuer ainsi à servir les hommes et à les améliorer; qu'y a-t-il de plus satisfaisant

[1] Un prix à celui qui découvrira *des moyens de rendre un art mécanique moins malsain*. Un prix à celui qui aura trouvé, dans l'année, *un moyen de perfectionnement de la science médicale ou de l'art chirurgical*. Il avait fait particulièrement les fonds d'*un prix annuel de statistique;* il n'en est pas question dans son testament; mais le prix subsiste. Un prix en faveur d'*un Français pauvre qui aura fait, dans l'année, l'action la plus vertueuse*. Un prix en faveur du *Français qui aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs*. Ces prix sont annuels; les trois premiers sont décernés, d'après la volonté du fondateur, par l'Académie des Sciences; les deux derniers, par l'Académie française. De plus il a laissé à chacun des hospices des douze arrondissements de Paris, un revenu annuel, pour être distribué *en gratification ou secours à donner aux pauvres qui sortiront de ces hospices, et qui auront le plus besoin de secours*.

pour des cœurs honnêtes, pour des âmes élevées?

Mais ce n'est pas seulement un honneur que M. de Montyon a légué aux Académies; ce sont aussi des fonctions, et des fonctions souvent difficiles et pénibles; l'Académie française ne néglige rien pour s'en acquitter dignement, et pour accomplir les intentions bienfaisantes du vertueux testateur.

Chaque année, elle reçoit de tous les points de la France des récits de différents actes de vertu qui lui sont présentés comme dignes de participer aux distinctions et aux récompenses promises; ils sont attestés par les autorités locales, et par des citoyens notables qui en ont été les témoins; mais les libéralités de M. de Montyon, bien qu'elles soient abondantes, ont des bornes; il faut choisir entre cent concurrents présentés; il faut peser avec scrupule et les actions et leurs motifs; il faut, pour ainsi dire, descendre dans les consciences; quelle tâche! Dieu seul est le véritable et infaillible juge de la vertu; car lui seul lit dans les cœurs; aussi lui seul donne-t-il à la vertu sa meilleure récompense.

Dans la séance publique annuelle de l'Académie, le directeur proclame les noms de ceux qui ont mérité des prix ou des médailles; il célèbre dans son discours les actions vertueuses

qui ont été placées au premier rang; et chaque année l'Académie publie un livret contenant le récit de tous les traits de vertu qui ont été distingués et récompensés. Ce livret est envoyé à tous les préfets, avec prière de le répandre dans leurs départements. Les bons exemples doivent à leur tour produire les bonnes actions.

Il y a, quoi qu'en disent et en pensent certaines personnes, bien de la vertu dans cette classe que les sots et les orgueilleux méprisent faute de la connaître; les pauvres sont peut-être plus disposés que les riches à la bienfaisance; pour soulager ceux qui souffrent comme eux, ils retranchent plus volontiers de leur nécessaire que les gens opulents ne se priveraient de la moindre partie de leur superflu.

Depuis douze ans, ces distributions de récompenses ont eu lieu régulièrement; et il est permis de croire qu'elles ont produit quelque bien, et contribué au perfectionnement moral de la société.

Qui ne serait en effet touché de traits tels que ceux dont je vais rappeler le souvenir!

Voici un récit qui fut envoyé à l'Académie en 1823, par M. le curé de Saint-Jean-Saint-François, à Paris [1].

[1] Feu M. l'abbé Charpentier, mort curé de Saint-Étienne du Mont.

Je ne fais que transcrire.

La femme du nommé Jacquemin, porteur d'eau, père de trois enfants, dont un muet et impotent, ne gagnant que trente-cinq à quarante sous par jour, vint, il y a quelques jours, solliciter des secours pour une femme indigente, infirme, privée de deux doigts, et hors d'état de gagner sa vie.

— Où demeure cette femme? lui dis-je.

— Chez nous.

— Depuis quand?

— Depuis dix mois; le onzième commence.

— Que vous paie-t-elle par mois ou par jour?

— Rien.

— Comment, rien?

— Pas de quoi mettre dans l'œil.

— Elle est au comité[1]?

— Oui; et moi, j'y suis aussi, et j'ai le pain de mes enfants. Depuis qu'elle est avec nous, j'allonge la soupe, et elle la mange avec nous.

— Vous n'avez pas le moyen de faire ce sacrifice; au moins elle vous a promis qu'un jour ou l'autre elle vous dédommagerait?

— Elle ne m'a promis, et ne me promet que ses prières.

[1] C'est-à-dire, inscrite au comité ou bureau de charité de l'arrondissement, où l'on délivre aux indigents, qui sont enregistrés, un secours mensuel, lequel malheureusement est bien faible.

— Votre mari ne murmure-t-il pas?

— Mon mari parle peu; il ne dit rien; il est si bon!

— Ne va-t-il pas au cabaret?

— Jamais. Il travaille, et se tue pour ses enfants.

— Il est porteur d'eau au tonneau?

— Non, monsieur; à la brasse.

— Depuis dix mois! c'est bien long.

— Elle était dans la rue, m'avait demandé asyle pour deux ou trois jours; et Jacquemin et moi, nous n'aurions pas le cœur de la mettre à la porte. Il dit d'ailleurs qu'il faut faire aux autres comme à nous.

— Mais, ma bonne femme, de quoi est composé votre logement?

— De deux chambres.

— Combien les payez-vous?

— Je les payais cent vingt francs; on m'a augmentée de vingt francs; ce qui fait huit sous par jour.

— Mais il me semble que c'est pour vous que vous devriez demander des secours?

— Je vous ai déjà dit, monsieur le curé, que j'ai le pain de mes enfants; je ne demande rien, grâce à Dieu; aussi long-temps que mon mari et moi pourrons travailler, je rougirais d'importuner personne pour nous.

— Eh bien! ma bonne femme, voici dix francs pour...

— Que la pauvre madame Pétrel va être heureuse!

Des larmes de joie coulent des yeux de cette femme charitable; c'est à elle que je voulais donner ces dix francs; je la laissai dans l'erreur; elle lui était si honorable [1].

---

Antoine-Roch Martin s'était engagé, fort jeune, pour remplacer un conscrit. Après avoir porté les armes, et avoir été libéré du service militaire, il se maria en 1815; la famille de la femme à laquelle il s'unit était dans l'indigence. On n'en accusera que le malheur, quand on saura qu'elle se composait d'une mère infirme, et de trois enfants aveugles.

Le jeune soldat, devenu le fils adoptif de l'une, et le frère des autres, se regarda comme chargé, désormais et pour toujours, de pourvoir à tous leurs besoins. Il était riche, et se trouvait heureux de leur consacrer une somme de six mille francs, prix du service fait pour le conscrit remplacé. Une partie de ce petit pé-

[1] Extrait du discours prononcé par M. l'évêque d'Hermopolis, directeur, dans la séance publique annuelle de 1823.

cule fut employée à leur acheter une chaumière; mais la naissance de trois enfants, et surtout la disette des années 1817 et 1818, eurent bientôt absorbé le reste. Les soins qu'exigeaient une mère infirme, trois enfants en bas âge, et trois frères aveugles, ne laissaient pas à la femme Martin le temps de se livrer à des occupations dont elle pût tirer un salaire, de sorte que le travail manuel du mari devint l'unique moyen de subsistance pour neuf personnes.

Il ne gagnait que vingt sous par jour; mais, par délicatesse, par noblesse d'âme, peut-être par un reste de la fierté de son ancien état, il ne voulut jamais permettre que ses beaux-frères aveugles allassent implorer la pitié publique. Dans cette extrême disette, il aurait cru mériter des reproches, si sa famille eût reçu des secours étrangers. Il aimait mieux lui distribuer tout le pain qu'il gagnait si péniblement, et s'exposer à tomber d'inanition, comme cela lui est arrivé plusieurs fois, au milieu de son travail.

Jamais on ne l'a entendu se plaindre, encore moins se vanter; et après une si énergique persévérance, on ignorerait peut-être encore son devouement, hors de l'étroite enceinte de son village, si l'amour de l'humanité n'eût amené dans cette chaumière un chirurgien recommandable, qui entreprit de rendre la vue aux trois

aveugles. Malheureusement ses efforts n'ont pas été récompensés par le succès; mais, témoin de ceux que fait, depuis dix ans, l'infatigable père de cette nombreuse famille, il en a révélé les besoins, le malheur, les nobles dettes, et cette heureuse indiscrétion a fait parvenir jusqu'à l'Académie la connaissance non pas d'un trait de vertu, mais d'une vie entière qu'elle s'est félicitée d'avoir à publier et à récompenser.

L'Académie a décerné à Roch Martin un prix de dix mille francs[1].

---

Catherine-Félicité Gurgy avait, dans sa jeunesse, donné des soins à une petite orpheline; celle-ci en fut reconnaissante; elle était honnête; mais elle eut le malheur de rencontrer un homme sans principes, un de ces égoïstes qui, pour satisfaire un caprice, une fantaisie, ne se font pas scrupule de condamner un être faible au repentir, à la honte, à la misère.

La pauvre victime avait, depuis quelque temps, perdu de vue son amie, la demoiselle Gurgy, devenue femme Laverdin, dont peut-être les conseils l'auraient sauvée; celle-ci apprit indi-

[1] Extrait du discours prononcé par M. Daru, directeur, dans la séance publique annuelle de 1825.

rectement ce qui était arrivé à la jeune Marie-Louise Raymond; elle courut la chercher, et lui offrit les secours et les consolations de l'amitié.

Il était trop tard; elle la trouva malade, souffrante, abattue; son séducteur était un homme marié, ce qu'il s'était bien gardé de lui dire; elle ne l'avait su que depuis qu'elle avait fait ses couches, et après qu'il l'avait abandonnée, elle et son enfant; elle ne put survivre à son infortune; après avoir langui deux ou trois mois, elle mourut de douleur dans les bras de la dame Laverdin, en recommandant à son amitié l'innocente créature qu'elle laissait au monde, sans protecteur, sans appui.

La dame Laverdin promit à la mourante de servir de mère à son fils; on va voir comment elle a tenu parole.

Elle alla d'abord au bureau des nourrices payer trois mois qui étaient dus, et déclarer qu'elle se chargeait des paiements à venir.

Lorsque l'enfant eut atteint son onzième mois, elle le fit venir à Paris avec sa nourrice; lorsqu'il eut dix-sept mois, elle le retira tout-à-fait de nourrice et le prit chez elle.

Son mari consentit volontiers à être de moitié dans cette bonne action, malgré la dépense dont elle devait les charger tous deux; ils n'étaient que de simples portiers. Laverdin travail-

lait de son état de tailleur; sa femme faisait de la broderie; ils avaient de l'ordre, une bonne conduite; et tous les propriétaires chez lesquels ils ont demeuré ont rendu, des mœurs et de la probité de ces deux époux, les meilleurs témoignages.

Ils ont élevé l'orphelin comme leur fils; et, dans son enfance, il a toujours cru l'être; ils l'ont envoyé à l'école à leurs frais, l'ont fait instruire, ont voulu enfin lui donner une éducation qui le mît en état de se passer d'eux et de se faire un sort indépendant.

Il répondit aux soins qu'on prenait de lui; il entra d'abord au Conservatoire de Musique où il apprit à jouer du violon et de la flûte; mais ses maîtres ne trouvant pas en lui des dispositions décidées pour ce genre de talent, conseillèrent à la dame Laverdin de lui donner un autre état; ses père et mère firent alors un grand sacrifice; car ils payèrent cinq cents francs à un graveur qui, moyennant cette somme, et quatre ans de travail dans son atelier, s'obligea de le former dans son art; ce qu'il a fait.

Sorti d'apprentissage, il est entré chez un autre graveur; il a gagné de quoi vivre, a cessé d'être à charge aux sieur et dame Laverdin, mais n'a pas cessé de les respecter et de les chérir.

Il y a eu, dans la vie de ce jeune homme, une

époque bien douloureuse; lorsqu'il fut arrivé à sa douzième année, et qu'il fit sa première communion, les sieur et dame Laverdin crurent devoir lui apprendre qu'il n'était que leur fils d'adoption; cette révélation inattendue fit sur ce bon jeune homme une impression si profonde, qu'il en tomba malade, et fut assez long-temps à se rétablir.

Malheureusement le père Laverdin, à l'âge de soixante-deux ans, a été frappé d'une attaque qui l'a beaucoup affaibli; le mal a depuis augmenté au point de l'empêcher de vaquer à ses occupations; sa femme, obligée de le remplacer et de lui donner des soins, tire moins de ressources de ses ouvrages de broderie, en même temps que son mari ne gagne plus rien dans son métier de tailleur.

Le tour de Raymond est venu d'être utile à ses bienfaiteurs, à ceux qui se sont imposé pendant vingt-cinq ans toutes sortes de privations pour lui donner un bon état.

Pour être plus en droit de leur témoigner sa reconnaissance, il a eu la délicatesse de vouloir y être autorisé d'une manière légale; il a conjuré les sieur et dame Laverdin de permettre qu'il pût prendre et porter leur nom; il a voulu être adopté par eux dans les formes, et devenir ainsi tout-à-fait leur fils; ils s'y sont refusés d'abord,

lui ont remontré que cela n'ajouterait rien à leur tendresse réciproque, que les formalités de l'adoption pourraient être fort coûteuses, et que cette dépense serait sans utilité pour lui, puisqu'ils n'ont aucune fortune, aucun héritage à lui laisser; le fils a insisté, et cette adoption, d'un genre bien rare (car elle est entièrement désintéressée), a été prononcée par un arrêt de la cour royale de Paris, du 24 juillet 1827.

On assure que la procédure faite pour parvenir à cet arrêt, n'a pas coûté à Raymond moins de cinq cents francs; il n'a pu subvenir qu'avec peine à cette dépense; car il n'est pas riche, et ne peut faire encore par son travail que des gains très-bornés; on se demande pourquoi un acte que la loi autorise, un acte qui peut être inspiré, comme dans le cas présent, par les motifs les plus purs et les plus respectables, pourquoi cet acte entraîne avec lui de si grands frais? A-t-on voulu l'interdire aux pauvres? Eh! c'est à eux qu'il fallait le rendre facile; car il n'est pas ordinairement chez eux, comme chez les riches, une affaire de calcul et d'argent, où le cœur n'entre pour rien [1].

---

Ces exemples non choisis, mais pris entre

[1] Extrait du *Livret Montyon* pour 1829.

beaucoup d'autres, suffiront pour donner une idée de la manière dont l'Académie exécute le testament de M. de Montyon; en général, elle croit devoir récompenser une conduite constamment vertueuse, plutôt qu'un seul acte de vertu, surtout s'il se trouvait être le fait d'une personne dont les mœurs et les habitudes seraient d'ailleurs peu honorables.

Après les grandes journées de juillet 1830, l'Académie se trouvant avoir des fonds disponibles, demanda et obtint du ministre l'autorisation nécessaire pour consacrer au soulagement des veuves, des orphelins, et des blessés, une somme de 15,000 francs.

M. Alexandre de La Borde, alors préfet de Paris, écrivit à l'Académie une lettre de remercîment, aussi spirituelle qu'obligeante. « On « aime à reconnaître, disait-il, dans cette réso- « lution spontanée des membres de l'Académie « française, les sentiments patriotiques qui se « sont toujours si bien alliés, dans les nobles « âmes, avec l'amour des lettres et les lumières « de la philosophie. »

Le respectable testateur a confié à l'Académie française une autre mission plus difficile encore peut-être que celle de récompenser les actions vertueuses; il a voulu qu'elle décernât, chaque année, un prix au Français qui aurait composé

et fait paraître l'*ouvrage le plus utile aux mœurs*.

Cette expression a beaucoup d'étendue; il est assez difficile d'en bien déterminer le sens précis; on comprend bien ce que c'est qu'un livre *utile;* tout livre dans lequel nous trouvons une instruction, une leçon profitable présentée de manière à se fixer dans notre mémoire, à faire sur nous une impression vive et durable, a certainement de l'utilité; et l'on ne devrait jamais faire un livre que lorsqu'on a quelque chose d'utile et de neuf à publier; mais qu'est-ce qu'un ouvrage *utile... aux mœurs?* ce serait celui qui améliorerait toute une génération, ou du moins un grand nombre de particuliers; celui dont la publication aurait pour suite infaillible de répandre le goût du beau, du bon, de l'honnête, d'inspirer la probité, la franchise, la bonté, toutes les vertus! mais comment s'assurer qu'un livre aura produit de si excellents effets? comment les produirait-il dans notre pays où les deux tiers au moins de la population ne savent pas lire?

Ce qui ajoute à la difficulté du jugement, c'est que le prix est *annuel;* peut-on espérer que, chaque année, on aura un ouvrage *utile aux mœurs* à récompenser! N'y a-t-il pas lieu de s'attendre, au contraire, que plusieurs années s'écouleront sans qu'il paraisse un livre digne de cette dénomination et du prix qui devrait s'y attacher?

Horace dit que les poètes veulent ou servir, ou plaire, ou réunissant ces deux mérites ensemble, dire des choses agréables qui présentent en même temps des règles de morale et de conduite.

La plupart de nos poètes modernes n'ont guère songé qu'à plaire aux lecteurs, à les amuser, à les toucher, à obtenir ainsi leurs suffrages, à exciter leur admiration...

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'en général, la philosophie morale était plus en honneur chez les écrivains anciens que de notre temps. Les *Œuvres morales* de Plutarque, la *Cyropédie*, les *Économiques* de Xénophon, le traité des *Devoirs* de Cicéron, divers *traités* de Sénèque et ses lettres, etc., sont assurément des ouvrages *utiles aux mœurs*; mais aussi ce sont là des ouvrages rares et qui ne paraissent que de loin à loin; à des époques plus rapprochées de nous, on pourrait citer les *Essais moraux* de Bacon, ceux de Montaigne, dans lesquels, par malheur, il y a tel chapitre où la décence et la pudeur ne sont pas assez respectées; le *Traité de l'Éducation* de Locke, l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau, les dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*, quelques opuscules de B. Franklin, etc.; mais il faut encore remarquer ici que ce n'est pas tous les ans, à beau-

coup près, qu'on peut espérer des publications d'un si grand mérite.

Quelle a donc été l'intention de M. de Montyon? On peut en juger par l'ensemble des dispositions de son testament et des fondations qu'il a faites. Il a d'abord songé à la classe pauvre et laborieuse; il a voulu des livres à sa portée, qui l'éclairassent, qui la détournassent de ses mauvaises habitudes, qui lui fissent comprendre l'avantage qu'il y aurait pour elle à mettre, dans sa conduite, plus d'ordre, plus d'économie, plus de prévoyance; il est évident, en même temps, que le testateur n'a pas entendu borner à cette seule classe l'utilité des ouvrages qu'il s'est proposé de récompenser; on ne peut douter qu'il n'ait entendu que le prix pourrait et devrait être donné à l'ouvrage *le plus utile aux mœurs*, c'est-à-dire à celui qui serait le plus propre à exercer *sur les mœurs publiques et privées* une utile et salutaire influence; et par le mot *mœurs*, il semble qu'on doive comprendre les opinions, les actions, les habitudes.

Au milieu des incertitudes, des difficultés qui se présentaient pour décider, l'Académie a dû non pas se prescrire une règle unique, étroite, et qui n'admettrait jamais d'exception, mais chercher à se fixer sur quelques points qui servissent à diriger ses jugements.

Ainsi elle a pensé qu'il y avait lieu de décerner des récompenses à deux espèces d'ouvrages *utiles aux mœurs :* les uns d'un ordre élevé, propres à répandre des lumières, qui, partant d'en haut, descendent et se propagent dans tous les rangs, de manière à produire des améliorations profitables à la société entière, soit en détruisant ou en changeant des opinions fausses ou funestes, depuis long-temps accréditées; soit en donnant aux gouvernants et aux hommes d'état des connaissances théoriques ou pratiques; de ce genre sont le *Traité d'Économie politique pratique*, de M. Jean-Baptiste Say, ouvrage traduit dans plusieurs langues, et qui a peut-être plus de réputation encore chez les étrangers qu'il n'en a en France; le *Traité de législation*, ou *Exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent, ou restent stationnaires*, de M. Charles Comte; *Du Système pénitentiaire en Europe et aux États-Unis*, par M. Charles Lucas; etc...

Et les autres, destinés à traiter des sujets particuliers, à offrir des vues neuves et utiles sur quelque matière importante, comme *les Lettres de famille, sur l'Éducation*, par madame Guizot; *De l'Éducation, et Conseils aux jeunes filles*, par madame Campan; *Essai sur l'éducation des femmes*, par madame de Rémusat.

L'Académie ne peut pas avoir la prétention d'être infaillible dans ses jugements; tout ce qu'on a droit d'exiger d'elle, et ce dont elle se fait un devoir religieux, c'est l'impartialité, c'est l'accomplissement aussi fidèle qu'il est possible des intentions de l'illustre testateur.

Il se trouva, en 1827, qu'il restait des fonds qui n'avaient pu être employés en récompense à des ouvrages utiles aux mœurs. Une ordonnance royale prescrit, en pareil cas, à l'Académie de proposer au ministre des moyens de faire de ces fonds un emploi conforme aux dernières volontés de M. de Montyon.

L'Académie, avec l'autorisation du ministre, annonça donc qu'elle décernerait: 1° en 1828, un prix de 6000 francs à un *ouvrage de morale,* en laissant aux auteurs toute liberté pour le choix du sujet et pour la manière de le traiter;

2° En 1829, un prix de 8000 francs, au meilleur ouvrage sur ce sujet : *De la charité considérée dans son principe, dans ses applications, et dans son influence sur les mœurs et sur l'économie sociale ;*

3° En 1830, un prix de 10,000 francs, mis à un concours dont le sujet serait: *De l'influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois.*

Le prix du premier de ces trois concours

n'ayant pas été remporté en 1828, ce même concours fut continué à l'année suivante.

En 1829, ce prix a été adjugé à un ouvrage qui était une suite donnée à un livre publié dix ou douze années auparavant, sous le titre de *Simon de Nantua*, ou *le Marchand forain*.

Ce Simon de Nantua était un honnête porteballe, qui, avec un peu d'instruction et beaucoup de bon sens, parlant un langage populaire et semé de proverbes, à la manière de Sancho Pança, de naïve mémoire, parcourait les villes et les campagnes, vendant sa marchandise, et donnant pour rien d'excellents conseils.

Ce livre obtint un succès qui s'est soutenu, et qui se soutient encore.

Au risque d'affliger les nombreux amis de ce bon Simon de Nantua, l'auteur apprend au public que ce brave homme est mort, laissant quelques manuscrits.

Ce sont les *OEuvres posthumes de Simon de Nantua*, que son historien a recueillies et publiées. Elles forment un petit traité de morale pratique, sous divers chapitres, intitulés : *La Sagesse, la Jurisprudence, la Médecine, la Politique, la Religion de Simon de Nantua;* on y trouve des pensées raisonnables, des sentiments droits, honnêtes, élevés, exprimés dans un style

simple et naturel, à la portée des intelligences les plus vulgaires.

L'ouvrage n'est pas long, et c'est un mérite de plus; car les gros livres ne sont pas ce qu'il faut aux personnes qui n'ont pas beaucoup le temps de lire.

Mais un grand obstacle s'oppose à ce que ces ouvrages faits pour l'instruction du peuple puissent atteindre leur but; et cet obstacle, c'est qu'il y a encore en France plus des deux tiers de la population qui ne savent pas lire.

Un vieux Romain répétait toujours : Il faut détruire Carthage. Formons un vœu plus humain; répétons sans cesse : Il faut détruire l'ignorance ennemie; il faut donner à tous les Français l'instruction première, qui est une dette publique.

Ce vœu était celui de M. de Montyon; il est celui des hommes éclairés et amis de leur pays; de toutes parts des efforts généreux tendent à le réaliser : espérons que nous pourrons un jour le voir accompli.

Le prix sur le sujet : *De la Charité,* devait être adjugé en 1829.

De vingt-sept ouvrages envoyés au concours, aucun ne parut à l'Académie avoir atteint le but et remporté le prix.

Elle en distingua trois, qu'elle mentionna honorablement.

L'un de ces trois ouvrages, lequel avait été enregistré sous le n° 17, a été imprimé et publié par son auteur, M. Duchatel; et l'Académie, qui avait regretté de ne pouvoir le couronner, a pu se féliciter du moins d'avoir donné lieu à la composition d'un bon livre.

Le concours fut continué jusqu'en 1831.

En considération du temps, des travaux et même des voyages que les recherches à faire pourraient exiger, l'Académie éleva la valeur du prix à la somme de 10,000 fr.

L'Académie s'occupe de l'examen des ouvrages qui ont été envoyés à ce concours; son jugement sera proclamé à sa plus prochaine séance publique.

Un autre sujet de concours, celui *De l'influence respective des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*, demanderait à être traité par un Platon, par un Tacite, ou par un Montesquieu.

Sully dit dans ses Mémoires : *Si j'avais un principe à établir, ce serait que les bonnes mœurs et les bonnes lois se forment réciproquement.*

On sait que les peuples sont ce que les font les institutions auxquelles ils sont soumis, les lois qui les régissent, les actes de leurs gouver-

nements, et leur éducation; mais l'éducation elle-même est jusqu'à présent réglée par la législation, et par le pouvoir qui gouverne.

On sait aussi qu'il se fait des changements lents et graduels dans les mœurs des peuples, c'est-à-dire, dans leurs opinions, dans leurs goûts, dans leurs passions, dans leurs habitudes; et que ces changements font tomber à la longue d'anciennes lois en désuétude, et en amènent de nouvelles.

La grande science du législateur, le grand art des gouvernants, consistent à se conformer aux temps, à ne pas s'obstiner en faveur du passé; à juger et à faire ce qui convient au présent; enfin, à préparer l'avenir.

Le désaccord entre les lois et les mœurs est une cause continuelle de malaise, de tiraillements, d'inconsistance pour la chose publique. On sent à tout moment qu'elle n'est pas bien assise; on craint qu'elle ne penche et qu'elle ne verse d'un côté ou de l'autre.

Le prix de 10,000 francs mis au concours sur ce grand et beau sujet, devait être décerné en 1830.

De douze ouvrages qui ont concouru, un seul a été jugé digne d'une mention honorable.

Le concours a été continué; il est encore ouvert jusqu'au 1er mars 1832, terme de rigueur

pour l'envoi des ouvrages qui seront destinés à concourir.

Je puis répéter ici ce que l'Académie a dit dans son programme, en proposant ce sujet; c'est que l'ouvrage demandé, s'il était bien conçu et bien exécuté, honorerait l'auteur et la nation; qu'il serait étudié partout; et qu'il produirait à la longue, d'une manière indirecte, mais sûre, d'immenses améliorations dans les lois et dans les mœurs du monde civilisé.

Enfin l'Académie française, ayant toujours pour but d'employer les fonds provenant des libéralités de M. de Montyon, d'une manière qui profite à la société, et qui soit conforme aux intentions du testateur, a obtenu cette année, du ministre, l'autorisation de disposer d'une somme de 10,000 francs à prendre dans les fonds restés disponibles, de ceux qui étaient destinés à récompenser les ouvrages utiles aux mœurs, et de la consacrer à décerner un prix à la meilleure comédie ou tragédie en cinq actes et en vers, composée par un Français, représentée, imprimée et publiée en France dans les trois années spécifiées ci-après, et qui réunira au mérite littéraire le mérite non moins grand d'être *utile aux mœurs et aux progrès de la raison.*

Ce concours est ouvert à partir du 9 août

1831 ; il sera fermé à pareil jour de l'année 1834.

L'Académie ne s'occupera du jugement d'après lequel le prix sera décerné, qu'un an au plus tôt après la clôture du concours, dont les membres de l'Académie française sont *seuls* exclus.

Revenons à M. de Montyon. Quelles ont été ses intentions, quelle a été sa pensée la plus chère, celle qui l'a guidé pendant toute sa vie? Ç'a été *de faire du bien* aux hommes.

Ses libéralités sont d'excellentes leçons pour les pauvres, pour les riches, et pour les gouvernants de tous les temps et de tous les pays.

Outre ce qu'il a fait en faveur des pauvres qui, au sortir des hôpitaux, sont incapables de travailler, et ont besoin de secours au moins temporaires, n'a-t-il pas, en fondant un prix annuel de vertu, pour la classe pauvre de la société, enseigné à cette classe à se respecter elle-même, à comprendre qu'elle acquiert, par ses bonnes mœurs, de justes droits à l'estime et à la considération publique? qu'il n'y a rien de plus honorable qu'un bon laboureur, qu'un bon ouvrier qui vit de son travail, soutient et élève une famille, et rend à la société au moins autant qu'il en reçoit?

Combien il est important pour l'ordre public comme pour le bonheur des individus, que cette

classe pauvre et laborieuse ne tombe pas dans l'indigence absolue, et par l'indigence dans le désespoir, quelquefois dans le crime!

M. de Montyon voyait avec douleur que le défaut d'éducation et d'instruction livre des hommes ignorants et faibles aux séductions du vice, à l'entraînement des passions, des goûts grossiers, des plaisirs brutaux, aux mauvais conseils de la faim et du besoin; que la classe ouvrière et pauvre s'abandonne à l'imprévoyance, au découragement, qu'elle vit au jour le jour, et compte trop souvent, pour le temps où elle sera assaillie par la vieillesse et les infirmités, sur la charité publique; il a voulu la relever à ses propres yeux, afin de l'améliorer. Hélas! cette classe si nombreuse n'a pour se soutenir contre les peines et les tentations qui l'assiégent, ni le secours de la réflexion éclairée, ni le désir de l'estime publique, ni l'espérance d'un meilleur sort et de cette aisance que, dans les autres conditions, on acquiert par le travail et par la bonne conduite.

Le prix de vertu qui lui est proposé l'avertit que son bonheur est à sa portée; qu'il ne tient qu'à elle de l'atteindre et d'en jouir; cette institution doit agir sur elle par la plus persuasive de toutes les leçons, par celle de l'exemple.

D'un autre côté, M. de Montyon enseigne aux riches à ne pas mépriser le pauvre; il leur fait

voir des vertus sous la bure, et la bienfaisance exercée par ceux qui auraient besoin d'en être eux-mêmes les objets; quoi de plus propre à exciter l'émulation de ceux qui jouissent d'une heureuse aisance! à leur inspirer le désir de se rapprocher du pauvre, de le connaître mieux, de l'aider, de le secourir! Et ce ne sera pas seulement par des dons, par des aumônes, par de l'argent distribué dans la classe humble et obscure de la société, qu'on voudra lui être utile. On comprendra que le plus grand service à lui rendre, est de la mettre en état de se passer d'aumônes; et pour cela, qu'il faut lui donner une instruction convenable, une éducation morale qui la tire de son état de dépression, et développe en elle les germes de tous les bons sentiments humains.

C'est surtout aux hommes qui, par leur position, par les places qu'ils occupent, peuvent contribuer à cette amélioration nécessaire, que les leçons de M. de Montyon s'adressent; il a prêché, comme on dit, d'exemple; comme intendant de province, il a pris soin d'écarter la misère des contrées qu'il administrait, d'y assurer la subsistance de la classe pauvre et laborieuse, et de lui donner du travail; comme citoyen, il a fait à cette même classe tout le bien qu'il a pu, et il se reprochait, dans son testament, de ne lui

en avoir pas fait davantage; et il lui en demandait pardon.

Le temps est venu où cette classe nombreuse et intéressante doit devenir l'objet des soins particuliers des administrateurs, des gouvernants; grâce au ciel, il s'est fait, à cet égard, dans l'opinion publique, une immense révolution; autrefois on dédaignait une profession en raison de son utilité; on rougissait du travail, de l'industrie, du commerce; vivre à rien faire, c'était vivre honorablement, noblement; à peine daignait-on compter pour quelque chose les gens sans naissance, qu'on appelait gens de peu, gens de rien; on comprend aujourd'hui que la véritable dignité de chacun de nous est en lui-même, et non pas dans l'habit qui le couvre, ni dans les avantages qu'il tient du hasard; qu'il y a une égalité native, d'homme à homme, que les personnages les plus élevés dans l'ordre social doivent reconnaître et admettre avec plaisir.

Les gouvernements se convainquent de jour en jour que leur plus solide appui n'est point dans la force, mais dans l'estime et dans l'affection des peuples, et qu'ils obtiendront ces sentiments, en les méritant, en prenant sans cesse et franchement les mesures les plus propres à répandre le bien-être, l'instruction, les bonnes mœurs. C'est là le meilleur, c'est là l'unique

moyen d'assurer pour toujours la tranquillité publique.

S'il est vrai, comme le dit madame de Staël, que tout l'ordre social soit fondé sur la patience de la classe laborieuse, que deviendrait cet ordre, le jour où la patience lui manquerait? Cela vaut la peine d'y penser.

Si l'on cherchait quels sont les avantages que la sagesse des gouvernements doit tendre à faire naître et à conserver, quels sont les fléaux qu'elle doit écarter avec le plus de soin, il me semble que voici une double liste bonne à consulter, comme une règle générale et infaillible :

| Causes du bonheur des peuples. | Causes du malheur des peuples. |
| --- | --- |
| AISANCE. | MISÈRE. |
| PAIX. | GUERRE. |
| LIBERTÉ. | DESPOTISME. |
| INSTRUCTION. | IGNORANCE. |
| TOLÉRANCE. | FANATISME. |
| RELIGION. | SUPERSTITION. |
| VERTUS. | VICES. |

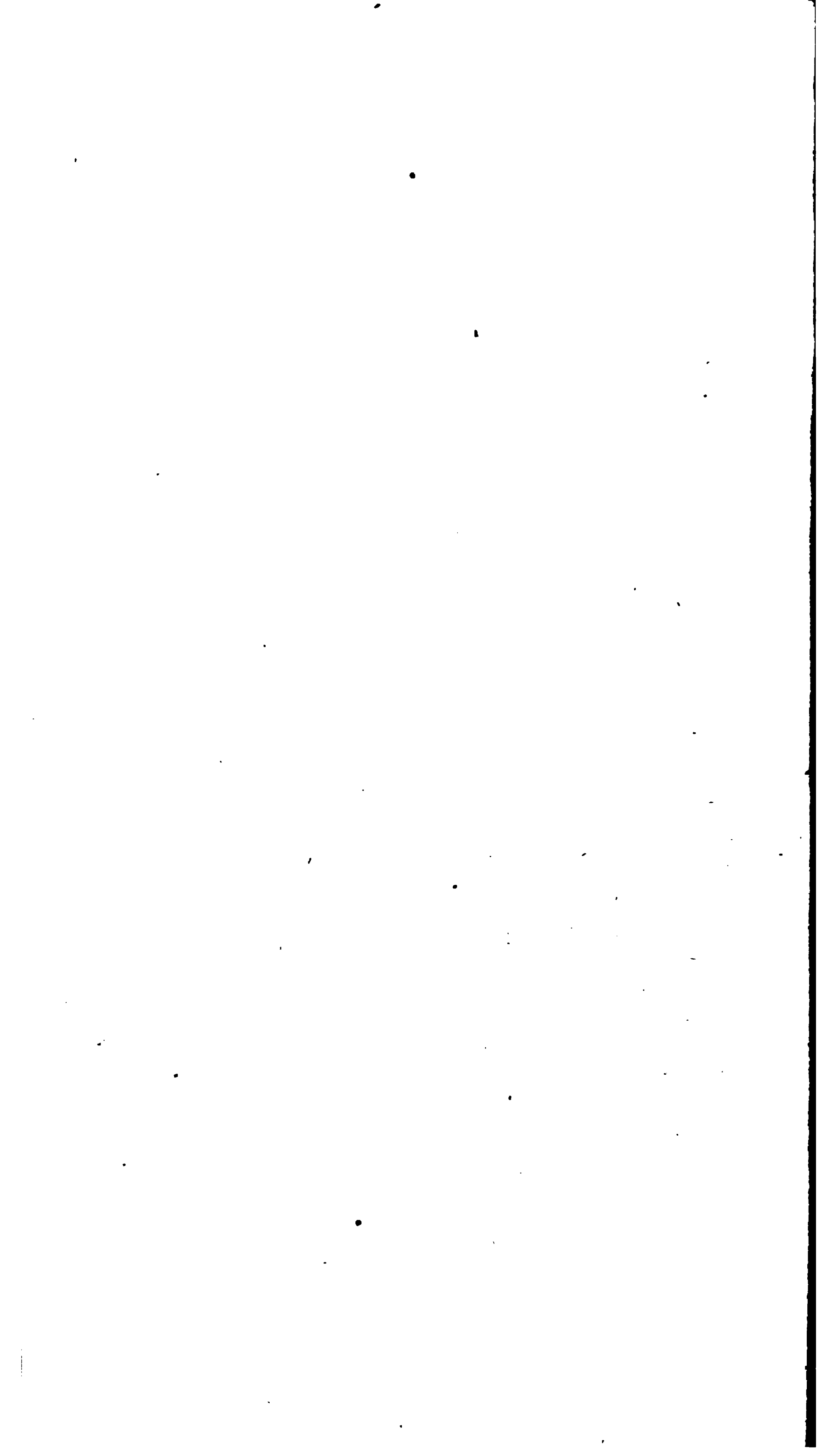
Ici, les biens comme les maux se tiennent, se produisent les uns les autres, sont à la fois causes et effets; il ne faut donc négliger la conservation d'aucun des biens, de peur de les perdre tous; il faut se défendre avec soin de cha-

cun des maux, sous peine de voir tous les autres s'ensuivre.

La plupart des gouvernements européens reconnaissent ces vérités ; ils tendent de tous leurs efforts vers un meilleur avenir. Voltaire disait: Les jeunes gens sont bien heureux ; ils verront *de belles choses*. Osons prédire à nos jeunes gens qu'ils verront *de bonnes choses*, et qu'eux-mêmes les feront. J'aime cette pensée consolante; elle adoucit pour moi les rigueurs de la vieillesse ; puissé-je, ô mon cher pays, conserver, jusqu'à mes derniers moments, cette précieuse espérance ! puissé-je l'emporter au tombeau !

ANDRIEUX.







# LA NUIT DE PARIS.



.... Darkness visible.
MILTON.

Les belles-lettres, dont il est écrit dans l'antiquité qu'elles demeurent avec nous ; qu'elles voyagent avec nous ; qu'elles nous suivent à la ville et à la campagne ; qu'elles se placent à nos côtés, la nuit, à table, au bain, à la promenade et au théâtre ; qu'elles se mêlent à nos affaires et à nos loisirs ; qu'elles augmentent nos plaisirs et nous consolent de nos peines : ces belles-lettres

n'existent plus aujourd'hui. Elles vivent dans notre pensée, comme un souvenir d'enfance, comme une réminiscence de collége, comme l'exergue d'une médaille ancienne et perdue.

Cependant quelques élus, peuple de prédilection, se sont efforcés, comme ils l'ont dit eux-mêmes, d'emmener *leur Muse au désert;* d'autres, au sein du tumulte de la cité, ont préparé d'élégantes et studieuses retraites; puis, formant entre eux une paisible colonie, ils ont voulu, pour quelques instants, échapper à la vie de secousses, d'agitations, d'incertitude, de fatigues et de dangers, qui presse de toutes parts la société actuelle.

Ils ont retrouvé les longues causeries, les loisirs laborieux, les rapides conceptions, le choix du sujet, la lenteur d'exécution, les études du passé, et les rêves d'avenir. A ceux-là sont échus les réunions d'artistes avec l'esprit désoccupé, la saillie éclairée, les tournois littéraires, la conversation avec tous ses charmes de coquetterie et d'abandon, les joies et les mécomptes de la vanité; à ceux-là aussi le temps de voir, de comparer ou de juger, en un mot, les patentes et les maîtrises de critique, d'appréciation, et de bon goût.

Pour nous, il n'en est pas ainsi. Emportés et impitoyablement tourmentés par le flot périodique, livrés à la plus violente et à la plus per-

pétuelle tempête, nous n'entrevoyons ni calme, ni lumière; pour nous, plus d'azur, plus de clarté; des ténèbres lourdes, remuantes, profondes nous entourent et nous accablent.

A chaque heure, à chaque minute, nous avons une pensée à développer, un enseignement à donner, une exhortation de paix ou de combat à faire entendre; et, pendant ce temps, il faut aussi, ouvriers infatigables, songer à la manœuvre, surveiller tous les mouvements, consulter un horizon qui n'apparaît qu'au feu des éclairs, et rejeter bien loin, comme de funestes tentations, les vœux d'inaction et de repos.

Les encouragements et les récompenses sont pour nous des choses inconnues; il n'y a plus pour notre peine que des salaires; et notre triste tâche s'accomplit au milieu des injures, de la haine, des rencontres sur le pré, des calomnieuses et envieuses attaques, des dégoûts, des condamnations, et de la plus funeste connaissance des choses et des hommes.

Ainsi, les progrès du grand enfantement européen, les produits des arts et de l'imagination, les joûtes d'éloquence parlementaire, les discussions des intérêts publics, les solennités du barreau, les fêtes nationales, l'éclat du théâtre, les peuples avec leurs inquiètes vicissitudes, la liberté et le trône, sont pour nous des cadavres

froids et inanimés; nous cherchons à découvrir quel est le mécanisme de l'existence sociale; le corps politique et le corps civilisé gisent sous nos scalpels; pour nous tout est recherche, tout est récit; il n'y a plus de sensation. Impassibles investigateurs, c'est pour nous un devoir que de nous isoler de toute peine et de tout plaisir. Épouvantable condition!

Heureux, quand une pensée d'utilité générale vient rafraîchir et ranimer nos forces!

Oh! que ceux que je ne sais quelle fatalité a condamnés comme moi aux travaux de la presse périodique, disent ce qu'il y a de pénible et d'invincible abattement pour toutes les facultés de l'esprit et tous les membres du corps, dans une journée commencée par la nouvelle de l'une de ces calamités publiques, maintenant si fréquentes, et terminée par l'audition complète et nécessaire d'un drame comme on les fait aujourd'hui, après avoir traversé, pendant les heures intermédiaires, les débats des deux Chambres, une séance de l'Académie, et la longue série des faits, des gestes et des paroles de nos populations modernes.

Dans de tels moments, l'affaissement et la souffrance éloignent toute possibilité de sommeil.

Alors les distractions énergiques, celles qui, par une prompte succession d'impressions fortes,

rappellent en nous avec vivacité les éléments d'organisation et de puissance, se montrent comme les seules voies pour sortir de cet état inerte qui est le plus insupportable des tourments. Alors on s'irrite contre ce bruit de Paris qui se tait, contre cette lumière qui s'éteint, contre ce sommeil qui, par une torpeur progressive, fait tout rentrer dans l'immobilité; on s'indigne contre les ténèbres et contre toute cette existence industrielle, qui se retire et semble déserter la ville. Alors on veut et l'on cherche à tout prix la vie et le mouvement.

Quand tout est calme, sombre, et fermé; lorsque de lointains roulements de voitures, quelques cris faibles et bizarres, et le pas mesuré des patrouilles se font seuls entendre encore; soudain, près d'un théâtre triste et noir, comme un édifice abandonné, en face de la Bourse, ce monument si étonné de se trouver sous notre ciel d'occident, une fenêtre s'éclaire et luit. Bientôt des paroles hautes, sans suite, mais gaies, folâtres, éclatantes et rapides surtout, viennent frapper l'oreille du factionnaire, qui s'ennuie à garder le péristyle corinthien du temple de l'agiotage; le bruit des verres se mêle à des chants presque fantastiques, d'harmonie incorrecte et inattendue, puis les cris se succèdent et se croisent, des détonations suivies de rires longs et

tumultueux sillonnent ces discordances. Écoutez : que de noms connus arrivent jusques à vous! voici toute la galerie contemporaine ; les jugements se formulent vite, les arrêts sont inexorables et laconiques : tableaux, livres, statues, vers, estampes, journaux, drames, musique, discours, lois, opinions, faits ; quel brillant défilé ! tout est de leur ressort, leur compétence est universelle. Les interlocuteurs semblent lire un catalogue. Écoutez encore : voici des promesses de courage, des protestations de conviction et d'intégrité ; voici l'épigramme et le sarcasme, l'éloge sincère ; vous entendrez ensuite les conseils, les plans, les idées. L'ivresse arrive. Quel tonnerre! quelle étourdissante confusion! et cependant il y a de toutes parts, de tous les coins de la salle, la plus étonnante débauche de reparties spirituelles, de sentences à retenir, d'expressions à conserver, et en même temps d'effrénés récits et d'effroyables anecdotes. Est-ce une fête de démons? Quelques passants s'arrêtent inquiets, les patrouilles ralentissent leur marche, et tous, après quelques minutes d'attention, se retirent en riant, de ce rire de désir et de convoitise, dont l'expression est indéfinissable.

Mais tout a cessé, on a soufflé les dernières bougies du café des Nouveautés. La nuit est parfaite.

Les convives se sont séparés, et la place a retenti de leurs adieux; il y a encore là de bonnes saillies à recueillir. Ces hommes de travail et de fatigues ne peuvent songer sans dédain aux reproches de dissipation, de désordre et d'orgie qui les poursuivent; peuvent-ils se quitter sans jeter un ironique défi à ce monde qui leur demande tant de qualités, et ne leur accorde pas un seul vice; à ce monde, pour qui l'imagination doit toujours enfanter, sans obtenir qu'il lui soit permis de se vivifier et de se retremper; non pas qu'elle soit soumise à la nécessité de semblables récréations; mais parce que le plaisir a toujours réclamé des conditions d'intensité égales à celles qui ont dirigé le travail?

La vie de nuit est morte à Paris. Sa destinée a quelque chose de monumental qui la place au-dessus de cette frivolité d'observation, qui, au premier abord, semble seule lui convenir. Avant 89, on vivait à Paris, pendant la nuit, avec les mêmes détails d'aisance et de luxe que ceux qu'offraient les heures les plus animées de la journée. En ce temps-là, la noblesse et la roture, la richesse, la médiocrité et la pauvreté, l'oisiveté et le travail, le vice et la vertu avaient pendant la nuit leurs mœurs, leurs habitudes, leurs quartiers, leurs allures même; tout cela était défini, réglé et régulier. On en connaît les récits.

Jusqu'en 1800, ces traditions furent complètement effacées. Pendant cette période d'années, la terrible existence dont on vivait le jour ne permettait guère les nocturnes réjouissances.

Le Directoire, et après lui l'Empire et le Consulat, virent renaître une partie de cette ténébreuse civilisation. Partout alors la débauche se réorganisa. On installa des maisons de jeu; elles étaient très-multipliées, et ne se fermaient que fort tard; le Palais-Royal brilla de tout son éclat d'impudence et de dévergondage; les bals, les caveaux, les jardins, les colisées, les vauxhalls, les redoutes, les théâtres licencieux ouvrirent mille asiles au libertinage; il se forma alors une population vouée à la plus crapuleuse turbulence; ce monde se levait à minuit.

1814 trouva les choses un peu moins ardentes; mais il y eut, en ce moment, comme une renaissance du vice. L'Empire appelait perpétuellement à Paris des officiers pressés de se gorger des plaisirs qu'ils payaient avec l'or de l'Europe vaincue; la restauration fut amenée dans nos murs par l'Europe affamée de nos délices parisiennes, si vantées dans toutes les autres capitales. Alors Paris ne s'éteignait plus; le Palais-Royal et les rues adjacentes ne connaissaient ni le silence, ni l'oisiveté.

Graduellement tout a disparu; plusieurs mai-

sons de jeu ont été fermées; toutes les autres ont vu réduire le nombre des heures de leur dévorante activité. Aujourd'hui les bals publics sont soumis à un régime sévère; les tribunaux veillent à la pudeur de la danse populaire; les lieux de vagues plaisirs subissent les plus rigoureuses prescriptions; les cafés, les cabarets, les plus obscurs réduits d'ivrognerie sont astreints à la plus minutieuse observance des réglements; le Palais-Royal, cette infecte Capoue d'autrefois, n'est plus qu'un bazar; enfin, par un ordre récent, tous les théâtres doivent avoir achevé leurs représentations à onze heures précises.

Ces faits suffisent pour démontrer que la vie de nuit, disons le mot, la licence, a toujours été, à Paris, en raison inverse de la liberté politique. Ce rapprochement n'est pas sans intérêt, car l'observation générale lui donne le plus haut degré de vérité.

En Angleterre, le calme de la nuit est une chose sacrée en quelque sorte; excepté dans le Strand, à Londres, nul n'oserait le troubler. En Italie, au contraire, la nuit a conservé ses priviléges de plaisir et de vie bruyante; et, chose digne de remarque, Turin, Milan, Venise, et Naples, villes soumises à des jougs absolus, ont gardé, dans toute leur plénitude, les traditions du tumulte nocturne.

Aux États-Unis, nord-Américains, il y aurait crime de lèse-nation à troubler le repos de la nuit : en Espagne et en Portugal, la nuit ouvre et commence une époque de véritable affranchissement.

Enfin, l'Allemagne, cette terre de servitude réelle et d'indépendance contemplative, charme ses nuits par des chants d'harmonie grave, mélancolique et prolongée, et par les monotones répétitions des crieurs publics, qui mêlent, à l'annonce des heures, l'agréable invitation de prier pour les trépassés.

Ces réflexions m'accompagnaient, en suivant la rue Vivienne, au sortir d'un de nos soupers habituels du café des Nouveautés, ce Procope de la presse périodique. C'est donc là seulement que s'est réfugiée, à Paris, la vie de nuit telle qu'on peut l'avouer. C'est nous, gens de labeur, qui lui avons ouvert et consacré ce dernier asile; Frascati perd chaque jour de son éclat; et si quelques files de fiacres annoncent de loin en loin quelques réunions, quelques soirées, quelques bals, on peut presque dire que rien ne transpire au dehors de ces fêtes sans gaieté et sans plaisirs.

Il y a de quoi frémir à songer que le besoin peut, aujourd'hui, assiéger un étranger à Paris, en pleine nuit, sans qu'il lui soit possible de

trouver, dans cette riche et vaste capitale, si attentive à tout prévoir et à tout exploiter, un seul endroit où il puisse obtenir, à quelque prix que ce soit, un repas, je ne dirai pas convenable, mais suffisant!

Les bureaux de loterie, seuls, par un privilége peu honorable pour l'administration qui le concède, restent ouverts après la fermeture de toutes les autres boutiques.

La liberté de 1830 a achevé l'œuvre de destruction. Maintenant des patrouilles nombreuses, armées de soupçons et d'un certain appétit de captures, parcourent la ville à toute heure et en tous sens.

Les troupes de ligne, la garde nationale, la garde municipale ne suffiront plus à ce rude service. Les patrouilles *grises* ont été inventées. Familiers de l'inquisition politique, recors de l'ordre public, les hommes qui forment ces bandes marchent muets et armés de bâtons, de poignards et de pistolets cachés. Une voiture arrêtée, le bruit d'un marteau de porte, un mot d'adieu, un refrain, un éclat de rire, tout est délit à leurs yeux. Ils entourent et cernent le coupable; ils font résonner à son oreille ce terrible mot de *papiers;* ils infestent la nuit de Paris, comme le médecin de l'île Barataria infestait le dîner de Sancho. Les patrouilles grises

peuvent être comparées aux sbires de l'État de Venise, qui, sans uniforme, vêtus d'habits de grande route, effraient le voyageur qu'ils doivent protéger. La soif de l'arrestation les dévore.

Les postes ont été doublés; les sentinelles veillent à chaque coin. La Bibliothéque royale seule avait été oubliée. Autour du Palais-Royal et des Tuileries, tout est soldat, tout est factionnaire, tout est *Qui vive?* Le trottoir du Carrousel, jusqu'ici respecté, a maintenant sa garde spéciale et ses soldats chargés d'éloigner des grilles le passant accoutumé à les chercher comme un appui. L'hôtel qui regarde le château, cet hôtel, ancienne demeure de Cambacérès dont Napoléon disait qu'il dînait comme un prince, cette maison livrée successivement aux grenadiers de l'île d'Elbe, aux Cent-Suisses de Louis XVIII et aux pages de Charles X, les petites écuries, les ailes du Louvre inachevé, l'hôtel des anciens fourriers de la maison du roi, sont devenus des casernes où s'agite, jour et nuit, une garnison d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Jamais vigilance ne fut plus complète ni plus active; je le répète, la Bibliothéque royale seule en avait été exceptée; aujourd'hui elle a perdu son précieux cabinet des médailles, mais elle a deux factionnaires de plus pour protéger ses médaillers vides et dépouillés.

Et je poursuivais ma route, épiant et recherchant avec avidité tout ce que Paris, mort ou endormi, pouvait encore recéler de parties vivantes et actives; il était trois heures après minuit.

Je traversai le Palais-Royal; quatre gardes municipaux s'y promenaient seuls; tout dénotait en eux l'ennui de cette faction sous de longues voûtes qui se creusent en compartiments carrés et réguliers, et présentent l'aspect d'un cloître. Est-ce pour compléter cette illusion que les gardes municipaux étaient encapuchonnés de capotes de bure, comme les enfants de saint François? Au moment où je passai près d'eux, ils me regardèrent, et leurs yeux étaient comme un interrogatoire, ou comme un procès-verbal.

Dans la rue Saint-Honoré, près de la place du Palais-Royal, il y avait quelque mouvement. Le poste de la troupe de ligne et celui de la garde nationale faisaient ensemble assaut de politesse, de consommation et de galanterie, auprès des cantinières qui, là comme aux Tuileries, arrivent en foule, munies de petits pains, d'eau-de-vie, de cigares et de cervelas; délicieuses provisions qui, avec le bouillon et le café au lait des fourneaux ambulants qui viennent au point du jour, embellissent et abrégent la nuit du soldat-citoyen.

Je jetai un coup d'œil sur l'ancien emplacement de l'hôtel d'Angleterre; je l'avais visité une fois ; je n'essaierai pas de dépeindre ce vieux Pandémonium de turpitude et de misère.

Au-delà de la place du Palais-Royal, je fus frappé de l'éclat de quelques petites rues. Des lanternes lumineuses brillaient à presque toutes les fenêtres, à la hauteur du premier étage; c'était comme l'aspect d'une ville chinoise; il y avait quelque chose de la décoration de Panurge. Si vous pénétrez dans ces rues, vous lirez sur chacune de ces lanternes : « *Ici on loge à la nuit.* » C'est le quartier des asiles éventuels et incertains. Chodruc-Duclos en est le notable.

A l'heure où j'arrivai, la journée de nuit était là en pleine activité. J'y vis des soldats et des sous-officiers en retard, passant gaiement le temps avec des êtres dont on ne reconnaît le sexe qu'avec effroi. On parlait la langue argotique. Deux mois d'emprisonnement, pour quelques lignes de liberté, me l'ont apprise sous le dernier règne. La bière et l'eau-de-vie coulaient à profusion. Du bruit et d'épouvantables caresses, voilà tout ce que je vis; il n'y avait point de physionomie particulière. Au moment où je sortais de l'un de ces antres, des chansons et des éclats de rire m'engagèrent à frapper à une porte au-dessus de laquelle était écrit *Estaminet.* Six de ces

femmes hideuses qui feraient rougir d'avoir une mère, accoururent au bruit; je fus entouré; on allait me fêter, je tremblais de tout le corps. Le maître de la maison vit mon tourment; il fit un signe, j'échappai au danger. Voici la scène.

Dès les premiers mots je compris que j'avais sous les yeux de jeunes industriels qui, dans le jour, s'enrouent à vendre des chaînes, des cols, des crayons, et autres denrées de mauvais aloi. On comptait les gains et les bons tours de la journée. Ces messieurs étaient de la société de ces dames; plusieurs jeunes hommes, sans place, comme ils le disaient avec une haute affectation, couverts, non pas de vêtements d'ouvriers, mais d'ignobles lambeaux de drap fin et d'habits modernes, déclaraient qu'ils brûlaient leurs vaisseaux, c'est-à-dire qu'ils achevaient d'appeler à eux le courage du dénûment le plus complet. Les dames aidaient de leur mieux à cet étrange suicide. Tout ce monde masculin portait d'énormes favoris, des faces pâles, molles, et flétries, des cols noirs et usés, et d'amples moustaches; on ne voyait aucune apparence de linge. Je n'ose dire quelle décoration parait quelques boutonnières. L'un des assistants psalmodia lentement, et sans qu'on pût soupçonner de sa part la moindre variété, ni la moindre volonté d'inflexion, une chanson d'obscénités révoltantes

au-delà de toute prévision; c'était le sublime du genre; on répétait le chœur comme s'il se fût agi de *la Parisienne.* On parla beaucoup des absents, et des absentes; ils avaient eu du malheur, l'hôpital et la prison les accablaient de leurs rigueurs. Puis on disputa sur la réforme du code pénal, qui paraissait produire une vive sensation sur cette partie de la population; et, les coudes sur la table, on attendit le jour; ma présence ne surprit pas, on semblait accoutumé à ces visites de curiosité. Jamais le vice ne me parut plus hideux de laideur et d'ennui.

Je remontai la rue Saint-Honoré; les pesants chariots des jardiniers m'indiquaient assez le chemin de la Halle.

Me voiçi face à face avec l'approvisionnement de la ville de huit cent mille âmes.

Le premier signe de l'activité populaire, c'est l'ouverture de toutes les boutiques de marchands de liqueurs. Femmes et hommes de la campagne, femmes et hommes de Paris; enfants, vieillards, jeunes filles, tous se ruent aux mille comptoirs et se font verser *la consolation.* Ainsi commence pour le peuple de Paris toute action importante.

Les cabarets et les cafés qui bordent la halle, sont toujours en pleine existence de vente et d'achalandage. Ici, il y a moins de vice. Vous

distinguez bien encore le malheureux sans abri, l'homme qui, sous une triple couche de saleté, de boue et de fatigue, tombe affaissé dessus ou dessous une table; vous retrouvez aussi le vagabond qui n'ose pas même subir l'épreuve du registre des logements à la nuit; mais la nature des denrées, les conversations de la foule, annoncent qu'il y a du travail et quelques ressources au milieu même des habitués de la *Souricière*; c'est le nom que porte le plus célèbre de ces refuges. Il faut être de constitution robuste, pour braver l'épaisse et infernale vapeur qui en défend l'entrée et en tapisse l'enceinte.

Tous ces endroits sont ouverts par une autorisation spéciale de la police.

A la Halle, les mœurs sont matinales et laborieuses; dès qu'une charrette arrive, les propriétaires, cultivateurs des environs, la déchargent avec précaution et promptitude; les légumes sont séparés, triés, étiquetés en quelque sorte, suivant leurs diverses qualités. Les légumes plus délicats ou plus fins, les beaux fruits sont enveloppés avec soin dans des sacs, dans des linges, dans des herbes, dans de la paille fine, dans des paniers; tous sont lavés avec propreté; rien n'égale l'ordre de ce premier marché, jamais on ne mit plus de délicatesse à bien présenter et

à faire valoir la marchandise ; les jardiniers sont là-dessus de la plus grande habileté.

Les grosses capitalistes de l'endroit descendent alors ; elles logent toutes dans les maisons voisines ; l'extérieur de ces marchandes indique le bien-être. En été elles sont légèrement vêtues de fraîches indiennes ; en hiver, elles sont couvertes de robes d'étoffes de laine, bien doublées ; elles sont chaudement coiffées de madras, leurs sabots sont élégants, leur linge est éclatant de blancheur, toutes sont gantées, elles aiment à se parer de gros et lourds bijoux. Leur signe distinctif est une lanterne : quand elles se rencontrent, elles s'appellent *madame*, et disent aux autres femmes *la mère*. Elles parcourent d'abord le marché, inspectent et examinent tout ; puis elles reviennent, causent entre elles, estiment, cotent les denrées et font ensuite leurs propositions. Elles n'achètent ordinairement que par bloc de cent, de cinquante, ou de vingt-cinq pièces. Elles payent toujours comptant. C'est le *parquet* de la Halle ; les légumes ont un premier et un dernier cours comme les effets publics ; les ruses et le langage de ces contrats ne peuvent être décrits.

Cette opération préliminaire est terminée à cinq heures du matin. Les acheteuses font por-

ter, chacune à sa place de marché, les légumes achetés, puis elles vont se remettre au lit. Alors les jardiniers s'appellent entre eux à haute voix; ils se reconnaissent par des cris particuliers, ils se donnent les rendez-vous d'auberge ou de départ. Les porteurs chargent les légumes et les distribuent aux places indiquées. Le jour va commencer, les secondes revendeuses, dont les ressources sont plus bornées, attendent le second lever des premières acquéreuses, qui forment ainsi l'aristocratie du marché. Pour parvenir à neuf heures au pot au feu d'un rentier, ou à la julienne de l'étudiant, un chou est vendu et acheté sept fois.

Au milieu de cette activité on voit errer quelques jeunes gens, interrogeant le ciel pour guetter le jour; la mauvaise humeur d'un portier, ou l'entraînement du plaisir, les envoient coucher sous les piliers de la Halle; ils sont toujours en butte aux quolibets des habitués de ce quartier.

J'ai beaucoup entendu parler des dangers des nuits dans Paris. Il n'est pas d'heure de la nuit, qui, à des époques différentes, et dans toutes les saisons de l'année, ne m'ait vu parcourir les rues dans tous les quartiers; non-seulement il ne m'est jamais arrivé de faire de fâcheuses rencontres, mais je n'ai jamais rien aperçu qui pût

m'inspirer la moindre inquiétude. Je n'éprouve qu'une seule crainte, c'est celle d'être écrasé sous les roues des fiacres, qui, pour se rendre aux endroits où ils espèrent être loués, ou bien pour rentrer chez eux, vont, la nuit, avec la plus désolante vitesse et sans daigner jeter un avertissement; ils sont d'autant plus dangereux, qu'alors ils longent les maisons de très-près, sans pitié aucune pour le piéton, qu'ils paraissent même n'apercevoir qu'à peine.

Il existe à Paris une femme mystérieuse; elle ne sort que la nuit; elle se promène ordinairement dans les environs de la place Vendôme. A la vue d'un passant dont l'aspect lui donne quelque espoir de succès, elle se jette à son bras, feint d'être poursuivie, et réclame protection. Qui voudrait la refuser à une femme? Elle indique alors, comme sa demeure, une maison de la place Vendôme; conduite à cet endroit, elle demande un négociant fort connu du commerce parisien par ses richesses; le portier répond toujours invariablement que M..... n'y est pas. Alors la sirène nocturne s'excuse, s'inquiète, et implore un asile; elle parle également bien le français, l'anglais, l'allemand et l'italien; il est peu de personnes considérables à Paris dont elle ne cite les noms avec des preuves d'intimité. Malheur à celui qu'elle séduit et retient, il se trouve possesseur d'une femme, réduite par sa laideur

à ne faire un aussi ignoble trafic que la nuit, au sein de la plus complète obscurité.

Les chiffonniers sont indigènes des ténèbres; rien ne peut être comparé à la mansuétude et à la loyauté de leurs mœurs ; il faut surtout louer leur sollicitude pour les malheureux que l'ivresse jette au coin des bornes; les chiffonniers les traitent en véritables frères; ce peuple débonnaire ne fait la guerre qu'aux chiens, dont à cette heure, le nombre est toujours grand dans les rues.

La nuit mouvante de Paris est toute concentrée dans l'espace que je viens de parcourir entre la Bourse et les Tuileries, entre les Tuileries et la Halle. Elle s'arrête à la place du Châtelet, aux salons de Martin, où, de temps à autre, s'allument des flambeaux de noces et de festins. Les saturnales du carnaval changent seules cet aspect habituel.

Mais il est à Paris une autre nuit, toute de contemplation et de souvenirs.

Elle n'offre pas, comme celle que je me suis efforcé de dépeindre, les traits de mœurs qui sont les taches du visage du peuple parisien ; mais elle est plus féconde en émotions.

Le poète soldat qui chantait la liberté de l'Allemagne en combattant nos armées, présente dans l'une de ses odes une sublime conception.

A minuit, dans la plaine de Waterloo, le tambour et les trompettes battent sourdement, les tertres s'agitent, les phalanges sortent de terre, les soldats-squelettes reprennent leurs armes, reconnaissent leurs drapeaux, leurs chefs et leurs régiments; alors le spectre au petit chapeau et à la redingote grise paraît; il se montre dans tous les rangs, il parcourt les lignes, adresse à ses compagnons des paroles d'affection et d'adieu, puis le sombre signal est donné de nouveau, et la terre recouvre les ossements.

De même, aux clartés de la lune, le spectre des trois journées erre la nuit dans Paris, et vient visiter sa ville bien-aimée. Ici, il indique sur les devantures des boutiques fermées, les affiches des journaux de juillet, et l'on y lit les récits des premières violations, des premières attaques, du premier courage, et de la première victoire. Ces vestiges existent surtout sur la place de la Bourse, dans les rues Vivienne, Richelieu, Montmartre; sur les boulevarts, dans le faubourg Montmartre et dans tout le quartier qui fut le théâtre de la résistance des écrivains contre les ordonnances du 25 juillet. Vainement on a voulu gratter, enlever, effacer, anéantir ces faibles monuments, ils subsistent; chaque nuit, je les contemple. Là, je lis le nom de Lafayette écrit par la main inhabile d'un ouvrier ou d'un enfant. Je retrouve le premier appel à la garde nationale;

plus loin, la menteuse nouvelle de la mort du duc de Raguse; ailleurs on indique les ambulances et les arsenaux improvisés; j'ai relu entière l'invitation de conserver nos excellentes barricades; alors on les appelait ainsi. O juillet! juillet! La nuit, dans ce Paris silencieux, tu te remontres; mais c'est comme un remords, comme un regret sur une tombe; car c'est aussi à ces heures que l'on voit mieux les sépultures des martyrs; le bruit et les occupations du jour semblent les souiller et les importuner.

Alors aussi, les grandes faces des édifices s'éclairent de pâles lueurs. L'Institut criblé de balles et de mitraille étalait encore, il y a quelques jours, son cadran d'horloge mutilé le 29 juillet. Une balle partie du Louvre avait frappé le chiffre de la deuxième heure; à deux heures, le même jour, le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries. Le Louvre laisse voir toutes les blessures de ses riches frontons sculptés. L'Hôtel-de-Ville est paré des cicatrices du combat de la Grève; les jeunes arbres des boulevarts attestent la date des barricades; les ruines du quai d'Orsay disent l'Empire tombé au milieu d'œuvres grandes et incomplètes; le monument expiatoire de la mort de Louis XVI, consacré aujourd'hui à la Charte, sans qu'une seule pierre ait été ajoutée au piédestal, raconte sur la place de la Révolution l'ère conventionnelle et l'enthousiasme du

triomphe des trois jours. Les Tuileries portent à l'entrée principale du côté de la cour, les traces d'un boulet du 10 août 1792, et du côté du jardin, à l'une des colonnes de la chapelle, les traces d'un boulet du 29 juillet 1830... Mais les patrouilles bleues et grises m'arrachent à cet examen méditatif, et m'avertissent que 1792 et 1830 n'appartiennent plus maintenant qu'à l'histoire.

Voici la colonne : comme son bronze reluit à la lune ! puis les douze statues-fantômes du pont de la Concorde. Je me hâte : j'arrive aux hauteurs de Chaillot. Là fut tracé le plan du palais du fils de Napoléon; là fut parodié le ridicule Trocadéro; devant moi, est le Pont d'Iéna dont les arches d'abord enrichies de grands aigles, ont vu ces emblèmes devenir le chiffre de Louis XVIII, et transformés ensuite en sabliers ailés. Étrange leçon !

La diane bat à l'École militaire; le premier rayon de soleil brille sur la colline et sur les mausolées du cimetière de l'Est. Paris se réveille.

Eugène BRIFFAULT.

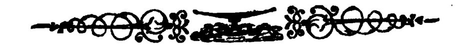




# LE JUSTE MILIEU

ET

# LA POPULARITÉ.



Pour aller au plus court, je prends tout d'abord la forme dialoguée. De la sorte, on généralise avec des individualités, et l'on indique une idée avec une situation.

Voici donc un candidat à la députation, qui cause avec sa femme.

MONSIEUR. Ainsi, tu me conseilles d'accepter?

MADAME. Sans doute, mon ami.

MONSIEUR. Cependant il faut des titres, des chances; en ai-je assez?

MADAME. Des titres? Eh! mais, tes essais agricoles, ton entreprise industrielle qui fait travailler les pauvres de notre commune; l'école d'enseignement mutuel que tu as fondée. Pour les chances, n'avons-nous pas nos amis, l'influence de notre famille? Et puis, mon cher Jules....

MONSIEUR. Oh! oh! voici des considérations particulières.

MADAME. Sans doute. Tâchons de sortir de notre végétation provinciale. Tu peux arriver à quelque chose. Nous avons deux enfants; il faut songer d'avance à placer mon petit Jules; il faudra songer plus tard à marier Ernestine. Avec une position plus élevée, comme tout cela irait bien! Ensuite, tu pourras attraper quelque petit bout de titre. Oh! mon cher, j'y tiens absolument. Quand tu ne me ferais que baronne!

MONSIEUR, souriant. Tu veux être baronne!

MADAME. Oui. Vois donc. J'entre dans un salon, et l'on annonce tout bonnement madame Bonfils. A quoi cela ressemble-t-il? Un titre et le nom de notre terre, cela a l'air tout de suite de quelque chose. La femme du receveur particulier ne ferait plus tant la fière. C'est un sot préjugé, je le sais; mais on y tient toujours. Cela nous ira bien en province; à Paris, c'est indis-

pensable. Qui est-ce qui sait là-bas que tu es fils d'un membre du conseil des Cinq-cents, et ex-préfet, et moi fille d'un président de cour, et que nous sommes considérés ici? On dit : monsieur et madame Bonfils, et voilà tout.

MONSIEUR. Quelle abondance! Mais, ma chère conseillère, si c'était seulement par ces considérations que je devrais me déterminer, assurément je resterais à végéter dans nos terres. Cependant je crois qu'il y a quelque bien à faire à mon pays, et je ne pense pas qu'un autre apportât à la Chambre plus de droiture et d'indépendance que moi.

MADAME. Eh bien! c'est cela; je ne veux pas dire autre chose. Songe à ta patrie, à tes concitoyens, à tes principes, et puis enfin (car cela n'est pas défendu, quand les intentions sont pures), songe à toi, à tes enfants, et même....

MONSIEUR. Oui, et même à ma femme, veux-tu dire. Allons, c'est bien.

(On annonce plusieurs électeurs. Madame s'esquive, et après les premiers compliments :)

1er ÉLECTEUR. Notre choix est fixé, M. Bonfils; c'est vous qui êtes notre candidat.

2e ÉLECTEUR. Nous sortons de la réunion préparatoire; vous avez eu presque toutes les voix.

LE CANDIDAT. Ah! messieurs, je suis trop flatté!....

3e Électeur. Nous voulons rendre justice au mérite.

Le Candidat. Je ne suis pas digne....

1er Électeur. Et aux opinions modérées.

Le Candidat. Pour cela, vous ne pouvez mieux choisir.

3e Électeur. Pourtant il faut de la vigueur dans les circonstances actuelles.

2e Électeur. Oui, peut-être sera-t-il nécessaire de déclarer la guerre à l'Europe.

3e Électeur. Et il faut ramener la confiance, la sécurité, faire aller le commerce, l'industrie, car nous voulons enfin vivre tranquilles.

1er Électeur. Avant tout, il faut défendre le trône de notre roi-citoyen, et comprimer la république, les partis, les émeutes.

3e Électeur. Certes, et diminuer les impôts, supprimer les séminaires, rogner les gros traitements, là, ferme.

Le Candidat. N'ayez pas peur. Je sabrerais hardiment tout cela.

Un 4e Électeur. Les arriérés de la Légion-d'honneur, et nos grades des cent jours, et les pensions....

Le Candidat. Oh! cela, c'est une autre affaire.

Un 5e Électeur. M. le Député, je veux dire M. le Candidat, vous n'oublierez pas les colons de Saint-Domingue.

Le Candidat. Oh! tout ce que le budget permettra de faire pour rendre justice....

3e Électeur. Il faut tenir cinq cent mille hommes sur pied.

1er Électeur. Et dégrever le foncier des trente centimes extraordinaires.

5e Électeur. Et surtout plus d'emprunts, plus d'impôts indirects.

4e Électeur. Quant au traitement du clergé, je vous l'abandonne.

3e Électeur. L'essentiel est de nous faire dégrever dans cet arrondissement, et d'obtenir de fortes allocations pour notre canal et nos établissements publics.

Le Candidat. Messieurs, vous pouvez compter que je songerais à tout cela. Je n'aurais pas d'autre intérêt que celui de mon pays.

2e Électeur. Vous n'êtes point un homme du mouvement, Dieu merci; mais vous ferez bien de culbuter le ministère.

4e Électeur. Pour ça, oui; le ministère ne va pas. On ne voit que des abus dans les journaux. C'est comme autrefois.

1er Électeur. Oh! nous savons bien que M. Bonfils ne serait ni ministériel, ni de l'opposition. Également ennemi de l'anarchie et de l'arbitraire, il combattrait pour l'ordre et la liberté.

Tous. Bravo! voilà une fameuse phrase! Elle rend bien notre idée.

Le Candidat. Je serais indépendant, et je voterais selon ma conscience.

Tous, lui tendant la main. C'est cela. Allons, comptez sur nous, notre futur député.

M. Bonfils leur serre les mains, et ils se séparent amicalement.

M. Bonfils est élu; cela va sans dire. Au bout de deux mois de session, il rencontre un de ses camarades de collége qui est devenu journaliste.

Le Journaliste. Eh! c'est toi, Bonfils! Ah! pardon, je devrais dire monsieur le Député, l'honorable....

Le Député. Allons, trève de mauvaise plaisanterie. Tu sais bien que je ne fais pas le personnage.

Le Journaliste. Enfin, que tu le fasses ou non, tu en es un; le représentant de deux cents individus qui paient deux cents francs de contributions!

Le Député. Tu ne veux pas me rendre fier de ma dignité. La peine est inutile, car je suis modeste. Je me crois tout au plus au niveau d'un journaliste, d'un distributeur de la réputation, d'un haut dispensateur de la popularité.

LE JOURNALISTE. Il y a du vrai dans l'épigramme; je l'accepte. Mais, vois-tu, chacun se sert de ses armes. Vous autres, messieurs, vous avez la tribune; nous, nous avons la presse, et, quand le combat est engagé entre nous, tu sais où est l'avantage.

LE DÉPUTÉ. Cela fait peu d'honneur à votre impartialité. Vous exploitez la publicité à votre manière, voilà tout. Mais cela fut toujours ainsi. Le lecteur se plaît à la critique. Comme en général il ne se trouve pas bien, il aime qu'on lui dise tous les jours que tout va mal. Plus on tonne contre l'état politique, contre l'état social, plus il geint; c'est comme un enfant qu'on plaint toujours et qui toujours pleure. Et, ce qui est singulier, c'est qu'un certain besoin d'opposition chagrine et tracassière s'allie souvent avec le desir du repos. J'ai vu beaucoup d'électeurs me recommander la modération, et trouver tel journal de l'opposition trop modéré.

LE JOURNALISTE. Courage! mon cher : te voilà déjà déblatérant contre la presse.

LE DÉPUTÉ. Pas plus que toi contre la tribune.

LE JOURNALISTE. Eh bien! oui, au fait; pourquoi ne suis-je pas député aussi, moi? Est-ce que je ne vaudrais pas bien un tas de gens qui sont là?

LE DÉPUTÉ. Sans aucun doute; mais cela peut venir. Il faut de la patience.

LE JOURNALISTE. Ah! pardieu, oui, de la patience, quand on voit faire tous les jours tant de sottises. Au surplus, j'en conviens, je voudrais être acteur tout comme un autre, et, ne l'étant pas, je me mets à la galerie pour siffler la pièce. Au moins, tu conviendras que je suis franc.

LE DÉPUTÉ. Mon cher, tu montres là une triste infirmité du cœur humain. Mais il en fut toujours ainsi, et cela sera probablement toujours encore; j'en prends mon parti.

LE JOURNALISTE. Ah çà, asseyons-nous un peu. Tiens, voici une chaise qui va te servir de sellette, car je vais te faire subir un interrogatoire.

LE DÉPUTÉ. Voyons, voyons.

LE JOURNALISTE. D'abord, dis-moi, là, franchement, mon cher Bonfils, toi, honnête garçon, comme je t'ai toujours connu, comment peux-tu soutenir le ministère? Est-ce qu'on peut jamais être ministériel?

LE DÉPUTÉ. Tu sais très-bien que je ne vote pas systématiquement, que tantôt j'appuie une opinion, tantôt une autre, suivant ma conviction; mais je ne veux que le possible, je ne défends que les améliorations immédiatement exécutables. Et puis, est-ce qu'il ne faut pas un gouvernement, et des hommes qui l'appuient?

Est-ce que si l'on devait changer tout ministère qui fait des fautes, on ne changerait pas de ministère tous les jours? Est-ce que tes amis ne feraient pas aussi des fautes à leur manière? Pour moi, tout en restant fidèle à mon éternel principe politique, *le plus grand bonheur du plus grand nombre*, j'ai pour règle de tolérer ce qui est passable, et de ne quitter le bien pour le mieux qu'après mûr examen.

LE JOURNALISTE. Bravo, voilà ce qui s'appelle un parfait optimiste.

LE DÉPUTÉ. Tu es encore dans l'erreur. Je suis loin de croire que tout va pour le mieux. Beaucoup de choses même me semblent aller fort mal; mais je l'attribue à notre pauvre nature, qui est très-imparfaite. C'est surtout quand on voit de près un gouvernement qu'on peut s'en convaincre. Il y a long-temps que les moralistes rabâchent tout cela, et en pure perte. Nos illusions dureront éternellement. On a toujours dit que le pouvoir gâte les hommes, et chacun persiste à croire que ses hommes de prédilection seraient des anges au pouvoir; que l'application de ses théories n'éprouverait point de difficulté, et serait à l'abri de toutes mauvaises chances.

LE JOURNALISTE. Ah çà, on dirait que tu es doctrinaire.

LE DÉPUTÉ. Je n'ai jamais bien su ce qu'on en-

tend par ce mot-là. Seulement j'ai remarqué, que lorsqu'un pouvoir tombe par ses excès, il ne manque pas de dire : c'est la faute des doctrinaires. D'où l'on pourrait conclure que ce sont des gens qui ont pris à tâche de régulariser le pouvoir. La chose est difficile; car ils doivent avoir contre eux, d'abord les amis exclusifs du pouvoir, ensuite ses ennemis. Pour moi, je regarde le pouvoir comme un mal sans doute, mais comme un mal nécessaire, ou plutôt comme un remède violent qu'il faut appliquer à la société. A mesure que les infirmités sociales diminuent, que l'humanité se fortifie, le remède doit naturellement s'adoucir, jusqu'à l'époque où l'on pourra presque s'en passer : ce que je vois dans un avenir fort lointain. Mais, à ne s'en tenir qu'au présent, qui nous touche un peu plus, il faut répéter que le pouvoir ne plaît qu'à ceux qui l'exercent; le reste est toujours contre lui. Eh mon Dieu! quel ministère, quelle chambre même n'ont été impopulaires au bout de trois mois! Depuis que je suis de ce monde, je ne me souviens pas d'avoir vu un gouvernement dont on fût content, si ce n'est dans ses commencements; de même que je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu dire que le commerce allât bien.

Le Journaliste. Allons, tu es un pessimiste décidé.

Le Député. Pas davantage. Je crois dans la bonté de la nature humaine, quoique je ne me cache pas ses mauvais penchants. Je crois aux vertus populaires, quoique je ne pense pas qu'on puisse fonder le gouvernement sur la classe la plus nombreuse. Je crois aux sentiments philanthropiques d'une partie de la classe éclairée, quoiqu'il me semble que l'égoïsme domine chez elle comme chez toutes les autres classes. Je crois dans l'avenir de l'humanité, quoique je voie avorter beaucoup de prétendus progrès, et beaucoup de tentatives prématurées d'avancement, aboutir à des reculades. Je pense donc, qu'un gouvernement qui a le sens commun, doit tenir compte de tous les faits bons ou mauvais qui composent l'état social. Je pense que le mouvement et la résistance sont aussi nécessaires l'un que l'autre, et sont nécessaires l'un à l'autre; car je défie de concevoir physiquement le mouvement sans la résistance, comme la résistance sans le mouvement. Mais je pense aussi que le gouvernement n'est autre chose que la transaction entre ces deux forces. Ainsi, ce juste milieu dont on a la sottise de se moquer, quoiqu'il ait été le souverain bien des sages de tous les temps, doit être le but du gouvernement. Celui-ci doit servir d'intermédiaire, de conciliateur, de modérateur entre le mouvement et la résistance; et

s'il fonctionne bien, s'il sait tenir ce milieu, si glissant, si difficile, il empêche la machine politique de se détraquer.

Le Journaliste. Voilà, je crois, de la physique, de la métaphysique, et même de la mécanique.

Le Député. Il faut donc, et il y aura donc toujours des hommes de mouvement qui expriment les plaintes et les vœux de la société, qui représentent la critique et la théorie. Il y aura toujours des hommes de la résistance, qui représentent les intérêts satisfaits de la société, et montrent les écueils d'une application intempestive de la théorie toujours trop impatiente, et destinée à précéder de loin la pratique. Enfin, il y aura des hommes du milieu qui représentent la nécessité d'agir pour satisfaire la société sans péril pour elle; ce sont les hommes d'application, obligés d'examiner à quel point le progrès est désiré par le plus grand nombre, et à quel point il peut s'accomplir. Ces hommes, entrant dans le positif et l'embarras des affaires, aperçoivent les difficultés de l'application qui échappent toujours aux hommes de critique et de théorie, et que s'exagèrent quelquefois les hommes de résistance. Ils se chargent d'un rôle impopulaire: demander de l'argent aux contribuables, et refuser toutes les dépenses impossibles. Ils

sont parfois honnis ; car, lorsque le peuple souffre, il s'en prend au gouvernement. Les autres ont les agréments de la popularité, parce qu'ils ont choisi un rôle plus commode : critiquer et plaindre.

LE JOURNALISTE. Ah! enfin nous y voilà. Tu es le panégyriste du juste milieu.

LE DÉPUTÉ. Moque-toi tant qu'il te plaira. J'en pourrais dire là-dessus bien davantage.

LE JOURNALISTE. C'est assez comme cela. Je vois du moins que tu es toujours un honnête homme. J'empêcherai, autant qu'il sera en mon pouvoir, qu'on ne te travaille dans un ou deux journaux.

LE DÉPUTÉ. C'est toujours quelque chose : car pour vos éloges, je n'y compte pas. Pourtant il me suffirait pour cela de demander toujours la suppression des impôts, sans jamais m'inquiéter des dépenses. Je me trompe : toutes les dépenses que réclament les pétitions, je devrais les voter en invoquant des économies. J'avoue que je n'ai pas le courage de faire quelque chose de si facile, et surtout de si raisonnable, pour être populaire.

LE JOURNALISTE. Adieu, mon cher ; je te garantis mon journal, mais non le *Figaro*.

A quelque temps de là, notre député est de-

venu tout soucieux, tout pensif. Sa femme cherche en vain à le distraire, à le rasséréner.

MADAME. Qu'as-tu donc, mon ami? Sont-ce toujours ces solliciteurs qui t'accablent de lettres, de pétitions? n'en prends qu'à ton aise; tu te dois avant tout aux intérêts publics ou à ceux de notre département; les intérêts privés vont après.

MONSIEUR. Ma foi, je fais ce que je peux; ce n'est pas ma faute si je n'obtiens rien. Au surplus, nous sommes ici pour faire des lois et non pour donner des places: je voudrais qu'il nous fût défendu d'en solliciter pour personne. Quand nous réussissons, il y a des mécontents, et pour nous autant d'ennemis.

MADAME. Oh! tu vas trop loin, mon cher. Un peu de crédit fait toujours bien.

MONSIEUR. Oui, du crédit. Nos commettants nous tourmentent pour faire de l'opposition, en même temps qu'ils nous mettent des pétitions plein nos poches!

MADAME. C'est vrai; demander toujours pour les autres et jamais pour soi.

MONSIEUR, avec humeur. Eh! il ne s'agit pas de cela.

MADAME, doucement. Je croyais. Mais, au surplus, quand tu demanderais à entrer au conseil d'état, quel mal y aurait-il? Tu en as bien le

droit comme les autres; et cela nous donnerait du relief.

MONSIEUR, vivement. Je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela; honorifiques ou salariées, les places ne me conviennent nullement. Ne suis-je pas plus heureux avec mon repos, mon indépendance? Il ne manquera jamais de gens plus capables que moi pour les fonctions publiques.

MADAME. Oh! mon ami, que tu es rigide. Tu ne seras donc jamais rien, ni moi non plus!

MONSIEUR. Mon Dieu que la vanité puérile des femmes nous fait faire de sottises quand nous l'écoutons!

MADAME. Eh bien! ne sois rien puisque tu le veux. Mais au moins fais-toi décorer de la Légion-d'honneur. Il est bien plus agréable de donner le bras à un homme décoré; et puis, en voyage, on est traité avec plus d'égards, on est...

MONSIEUR, l'interrompant. Allons, laissons cela; il s'agit d'autre chose. J'ai rompu avec le ministère.

MADAME, se levant tout à coup, avec la plus vive émotion. Oh mon Dieu! que dis-tu là? et pourquoi?

MONSIEUR. Je n'y pouvais plus tenir. Les quolibets, chaque jour répétés, des petits journaux contre moi; les attaques plus sérieuses des journaux politiques; le soulèvement de notre arrondissement contre l'impôt sur les boissons, et les instances menaçantes qu'on m'adresse pour que j'en demande l'abolition; tout cela m'a rendu

la vie insupportable. Près de perdre ma popularité, dans notre pays, et courant risque d'y être accueilli par des charivaris, au lieu de sérénades, de chansons et de banquets, il m'a fallu prendre un parti.

MADAME, *tremblante.* Dieux! et qu'as-tu fait?

MONSIEUR. J'ai rédigé une proposition pour la suppression de tous les impôts indirects.

MADAME. Est-il possible? mais il est encore temps d'y réfléchir avant de la déposer.

MONSIEUR. Elle est déposée et connue des journaux.

MADAME, *s'évanouissant à peu près.* Ciel! quelle bêtise!

MONSIEUR, *gravement.* C'est mieux que cela. Mais heureusement le bon sens de la majorité en fera justice.

MADAME. En attendant, nous voilà perdus; plus rien à espérer!

MONSIEUR. C'est ce qui m'inquiète le moins.

MADAME. Tu aurais bien pu prendre d'abord une place, et puis après faire de l'opposition tout à ton aise. Faut-il être fou!

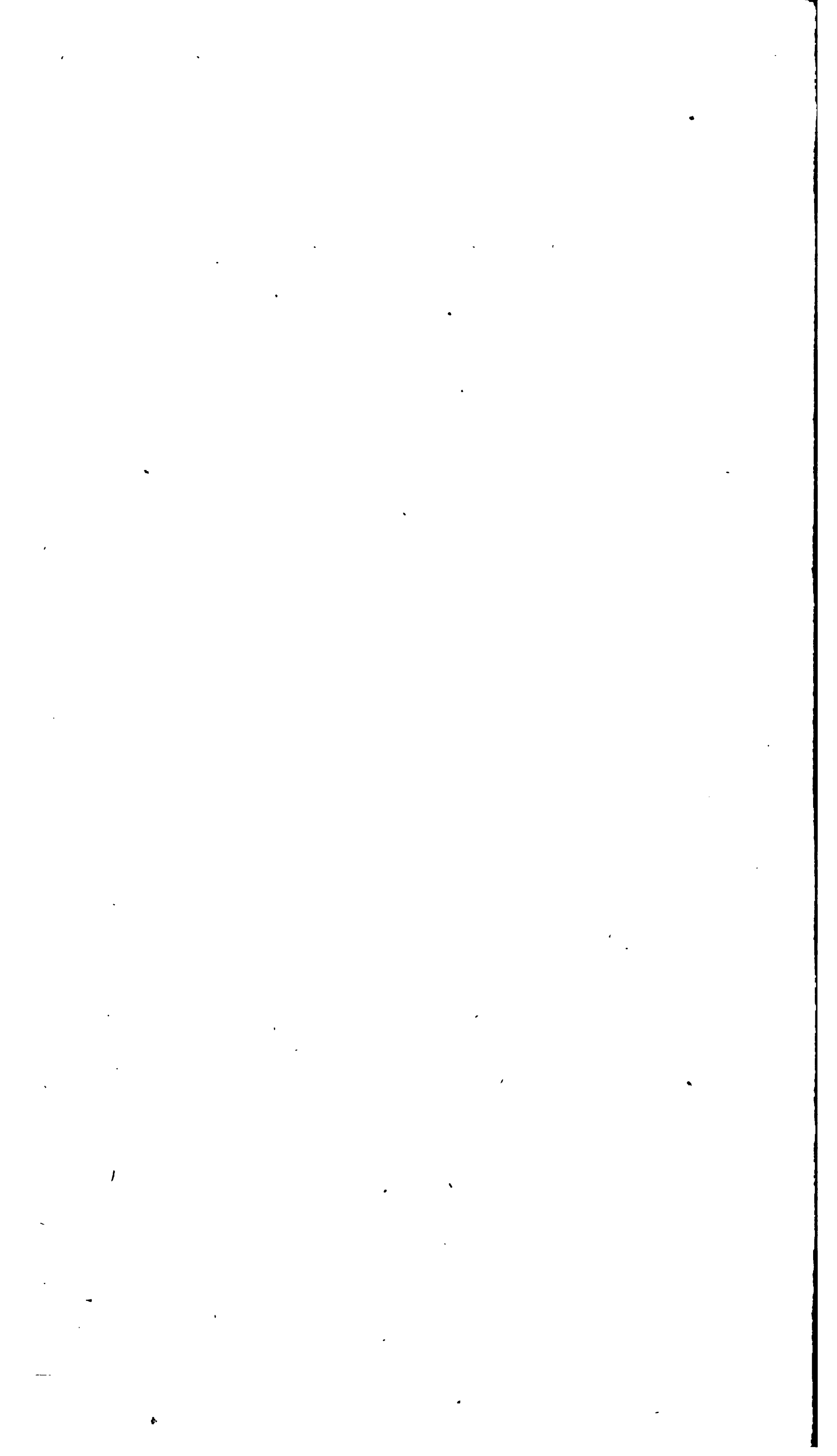
MONSIEUR. Je crois que tous les hommes le sont un peu, car ils ne veulent de moyen terme en rien. Il faut s'attacher à un parti ou à l'autre; il faut flatter une passion pour être porté aux nues par ceux-ci, en se résignant à être déchiré et foulé aux pieds par ceux-là. Tenez le milieu, vous soulevez tout le monde contre vous. Pauvre

milieu! plastron des fous, chimère des sages! Va donc, sotte humanité! de l'anarchie au despotisme; et puis, au rebours. Monte au galop, pour dégringoler après. Je sais bien que le progrès se fait toujours un peu au bout de ces saccades, où s'usent tant de forces, où se brisent tant d'existences : mais ne vaudrait-il pas mieux avancer tranquillement au pas?

Quoique tous les bureaux de la chambre aient rejeté la lecture de la proposition de l'honorable M. Bonfils, cet acte d'opposition, dont le succès eût arrêté la marche du gouvernement en rendant le budget impossible, a remis pendant quelque temps notre député en bonne odeur auprès des journaux du mouvement. Sans cela il était décidé que c'était un homme secrètement vendu au ministère, ou, tout au moins, un homme séduit, corrompu par trois dîners et autant de poignées de main.

FÉLIX BODIN.







# LA COUR D'ASSISES.



La Cour d'Assises! lieu de justice, de terreur et de deuil d'où sont sortis tant d'arrêts de mort, où tant de familles ont trouvé la flétrissure et l'infamie, plus cruelles encore...; temple de la vengeance publique où le glaive de la loi demeure constamment suspendu pour la sûreté de l'État, la garantie des citoyens, le respect dû aux propriétés. — Préparez-vous à la fermeté, vous qui portez un cœur facile aux émotions; ici tout est

grave, solennel, terrible; sensibilité, compassion, indulgence, vertus partout ailleurs, sont ici des lâchetés et des faiblesses coupables; il n'y a d'autre conscience, d'autre vertu que celle de la loi.—Nous voilà donc dans l'enceinte de ce tribunal redoutable que la corruption de la capitale alimente sans cesse, et dans lequel elle entraîne, comme dans un vaste réservoir, tout ce que l'humanité offre de plus abject, de plus funeste, de plus révoltant : incendies, meurtres, empoisonnements, parricides; et ce crime des mères sur le fruit innocent d'un amour incestueux ou adultère; et ces horribles attentats du mari contre l'épouse, de l'épouse contre le mari; et ce poignard que l'infernale jalousie met dans les mains d'un amant forcené... : telle est la sombre galerie des forfaits qui se déroulent dans cet étage supérieur du crime, et que retrace en lettres de sang l'histoire de la justice répressive... Terribles archives, où l'on ne trouve que le mal, et qui lèguent à la mémoire de l'avenir la honte des temps passés! — Jetez les yeux sur cet auditoire qui se presse et s'entasse au fond de la salle pour satisfaire une curiosité indécente et barbare; tourbe avide et empressée qui n'est qu'un composé de misérables, de paresseux, d'êtres corrompus qui viennent prendre des leçons d'audace, et dont les sentiments bravent la justice

jusque dans son sanctuaire; d'hommes *libérés*, qui viennent se faire un jeu du tourment de l'accusé, et insultent à sa faiblesse par un sourire ironique et brutal; et, enfin, de *gazetiers* de faubourg qui vont joyeusement colporter la nouvelle d'une condamnation capitale dans les tavernes et les bouchons. — Souvent un complice perdu dans ce flux de confusion suit avec anxiété le cours des débats, et tremble dans la crainte des révélations qu'ils peuvent amener; plus souvent encore un adroit filou, sans respect pour le lieu, sans être effrayé par l'exemple, enlève la bourse de son voisin, ou prive une jeune épouse de sa bague nuptiale. — Entendez ces bruyantes explosions, ces cris d'impatience qui s'élèvent, comme dans un parterre de théâtre, et que ne peuvent comprimer ces gardes placés de loin en loin pour le maintien de l'ordre et du silence. — Mais tout à coup la cour et le jury se montrent, le calme le plus profond succède à cette agitation tumultueuse; chacun écoute; l'attention commence; les débats vont s'ouvrir; l'accusé va paraître; le voilà... C'est un meurtrier.... Le barbare!!! il a violé la plus sainte des lois, il a détruit une existence, et plongé une famille entière dans la douleur et le désespoir... Voyez-le s'efforçant en vain de prendre un air humilié pour parler à la compassion des jurés, et dé-

guisant mal une effronterie contrainte; il figure pour la seconde fois sur ces bancs; c'est un abonné du crime, avec une âme qui use le remords et que ne peut plus émouvoir un arrêt de condamnation quel qu'il puisse être. — Quels sinistres regards il laisse tomber sur cette table où reluit le fer homicide teint du sang de la victime, et dont il semble encore menacer ses juges et les témoins de son forfait! Entendez ces réponses brusques et sèches qu'accompagne un sourire amer, et qu'une voix sombre et caverneuse vous transmet avec un accent qui inspire l'effroi. Est-ce que le crime défigure l'homme jusque dans son physique, et place, sur son front et dans tout son extérieur, l'empreinte de sa hideuse effigie? La nature elle-même serait-elle bouleversée par sa présence, ou bien se prêterait-elle à la métamorphose pour dévoiler l'attentat et aider à la conviction des jurés? Ah! qu'il est noble et généreux le dévouement de ce jeune défenseur qui, tout en gémissant sur la perversité de l'accusé, croit encore à son repentir, et ne désespère pas de l'humanité dans une cause et dans un cœur aussi désespérés; effrayé de la rigueur de la peine, de la sévérité de la loi, il fait un déchirant tableau du supplice; il entraîne, il subjugue, il oppresse à la fois et l'esprit et le cœur, il arrache des larmes à l'auditoire, et porte

l'épouvante dans la conscience des jurés et des magistrats; et, au milieu de tout cela, les sanglots d'une mère septuagénaire qui vient se placer entre un fils et le glaive qui va l'atteindre... Quelle éloquence pour l'âme sensible et compatissante! quels moyens d'émotion! que de motifs pour absoudre, si l'indulgence n'était pas elle-même un crime, et si l'impunité n'était pas un attentat à la sûreté sociale et à la loi!

Ces bancs ont été souvent purifiés par la présence de l'innocence injustement accusée, et par celle d'écrivains généreux qui n'apportaient d'autre crime que leur patriotisme et le courage d'un écrit noble et libre. C'est ici que l'on a interrogé, commenté, interprété la pensée, et que le talent n'a trouvé dans lui-même qu'un témoin à charge, ou n'a paru qu'un crime de plus. Les élans du génie, les méditations philosophiques, le sentiment du bien public, les accents de la vérité ont été cités et censurés à cette barre, condamnés avec amende, prison et dépens. N'évoquons pas les tristes et douloureux souvenirs de ces condamnations qui ont acquis une horrible célébrité aux hommes qui les ont provoquées, et qui ne prouvent que trop les funestes effets des dissensions politiques, et l'odieuse époque des proscriptions. — Levez les yeux au plafond, et lisez cette sentence menaçante dont

les magistrats iniques ne sauraient éluder les éternels effets : *Vous serez jugés, comme vous aurez jugé* [1].

Les débats sont terminés, une voix impartiale et sévère a résumé les moyens de l'accusation et ceux de la défense : les questions sont posées aux jurés ; la Cour s'est retirée ; les gendarmes ont emmené l'accusé hors de la salle. Les jurés sont en délibération. — L'auditoire attend dans un silence inquiet... Quel moment ! quelle est longue cette heure qui porte avec elle l'incertitude de l'acquittement ou de l'échafaud, de la vie ou de la mort ! et quelle mort !!! Je sens mon cœur battre avec violence, ma poitrine se resserrer ; l'oppression générale entraîne la mienne ; un attendrissement involontaire et pénible s'empare de moi, me domine et m'étourdit... Tout à coup une sonnette s'agite et annonce la rentrée du jury, sur lequel à l'instant même tous les regards se fixent, comme pour pressentir et deviner sa résolution... Mais pourquoi cette anxiété ? Comment la perversité peut-elle trouver la route de la compassion, et usurper ainsi le sentiment qui n'est dû qu'au malheur ? Est-ce que le scélérat, malgré l'horreur qu'il inspire, conserve encore le droit d'être

[1] « In quo judicio judicaveritis, judicabimini. »

plaint? — Qu'il est faible le cœur de l'homme! et qu'ils sont loin de nous ce mâle caractère, cette stoïque vertu dont l'antiquité nous laisse tant d'exemples!

Proculus, à la mort que l'on mène mon fils,

disait ce Romain, dont les patriotes entrailles portaient le sentiment de la république et du devoir au-dessus de l'affection paternelle; et Fulvius, tuant de sa propre main son fils qui allait joindre l'armée de Catilina: *Je t'ai nourri*, dit-il, *pour défendre ta patrie*, *et non pour l'opprimer*. Cela paraît presque barbare à notre philosophie langoureuse, à nos cœurs muscadins, je le conçois, il n'y a plus de Rome pour nous. — Mais voilà l'huissier qui annonce la Cour; elle paraît; le barreau se lève par respect, et immédiatement se rassied; un silence plus profond et plus solennel règne dans toutes les parties de la salle; le président du jury debout, la main droite sur le cœur, prononce ces paroles, qui parviennent jusqu'à nous, malgré l'émotion de sa voix: *Oui*, *l'accusé est coupable*. A ces mots chacun frémit, le poids de l'incertitude, long-temps soutenue, tombe cruellement au fond de l'âme, pour faire place au sentiment d'une douloureuse réalité. C'en est donc fait, homme du crime! reparais pour apprendre ton

sort et ton supplice; entends ton arrêt; écoute : LA MORT... Distillez votre venin, terribles Euménides, agitez vos serpents; voici votre pâture; la société, l'humanité, la loi vous l'abandonnent... Et toi, mère infortunée, maudis tes entrailles de leur funeste fécondité, va cacher dans la solitude tes déchirantes douleurs; puissent-elles ne pas être accompagnées de remords, à cause des lâches complaisances dont peut-être tu as usé envers celui qui accable aujourd'hui ta vieillesse, et devient l'opprobre de ta maison. Ah! sortons, déjà la foule s'écoule et se répand triste et silencieuse dans la galerie, n'emportant avec elle qu'une impression éphémère qu'elle ira reprendre plus tard auprès de l'instrument du supplice. — Mais remarquez sous ce long portique la différence des physionomies; tandis qu'au-dessus de leur tête, la vie d'un homme vient d'être livrée au glaive de la justice, ces boutiquiers indifférents traitent gaiement avec la pratique, et ne voient, dans l'affluence qu'appellent de graves débats, qu'une occasion de plus pour l'intérêt de leur commerce et l'écoulement de leurs marchandises. Comme cela dépare et ternit la majesté du lieu! qui ne serait tenté de blâmer ces arrêts du conseil de 1779 et 1783, qui, après le second incendie de 1776, ont ainsi transformé en bazar la galerie qui conduit au

temple, et qui rappelle le sacrilége des marchand juifs, et le fouet dont s'arma une sainte colère, que le pinceau de Thomas a reproduite avec tant de noblesse sur les traits *du fils de l'Homme* [1].

Après les pénibles émotions que vous venez d'éprouver, je sens que les souvenirs historiques qui se rattachent à cette partie du palais doivent peu vous toucher. Qu'Eudes y ait fait sa résidence à la fin du neuvième siècle, ainsi que Hugues-le-Grand et Hugues-Capet; que Louis-le-Gros y soit mort en 1137, et son fils en 1180; que Henri III, roi d'Angleterre, y ait été reçu en 1254, et qu'enfin le concours et les bruyantes disputes des plaideurs en aient chassé Charles V, tout cela n'est que d'un bien mince intérêt pour nous. L'incendie de 1618 a balayé toute cette poussière monarchique, et la Justice debout, sur cette antique terre des rois, étend son sceptre immuable, comme une reine suprême, éternelle et protectrice, qui résiste aux dynasties, au temps, et à ses vicissitudes.

A l'extrémité de ce long corridor qui se présente à votre gauche, se trouvent deux vastes salles qui furent le siége du tribunal révolution-

[1] La paroisse de Saint-Roch possède ce beau tableau, qui lui a été donné par la ville de Paris.

naire, terribles assises, qui, suivant la prédiction d'un Girondin, devinrent un second *fourneau de Phalaris qui dévora ses inventeurs*. Que de larmes ont coulé dans ces lieux où l'opinion jugeait l'opinion, où le malheureux accusé n'apportait que des sentiments et non des crimes, et où une politique barbare prenant la place de la justice, punissait le simple soupçon de l'échafaud! — Ces deux salles sont aujourd'hui réservées aux audiences de la cour suprême; c'est là que l'entêtement du plaideur, poussé à son dernier période, trouve son terme et souvent achève sa ruine; là aussi le condamné porte sa dernière espérance, et trouve encore, dans les délais du pourvoi et de l'arrêt, quelques jours de vie, quelques instants usurpés à la mort; comme cette femme célèbre, cette éhontée maîtresse de Louis XV, qui, portant à l'échafaud une beauté septuagénaire, et le souvenir d'une grandeur passée, qui fut son seul crime et son malheur, disait à l'exécuteur, avec l'accent d'un suppliant désespoir : *Encore un moment, mon ami, encore un peu de vie!* et la fatale charrette l'attendait sous la voûte de sa prison!!! — Ces deux statues colossales qui se trouvent à l'entrée de cette enceinte, où siégent alternativement la chambre civile et la chambre criminelle de la cour de cassation, représentent Michel de L'Hôpital et d'A-

guesseau, c'est-à-dire la vertu et la justice sous les traits de deux chanceliers. Ces noms disent tout; ils suffisent comme éloge et comme gloire; c'est à eux que le statuaire devra son immortalité, à l'inverse de tant de renommées factices achetées dans l'atelier d'un artiste célèbre, et qui ne doivent là leur qu'au mérite de l'ouvrage, ou au prix de la matière qui les reproduit et les lègue ainsi à la postérité. — Il y a ici du grandiose, de la majesté dans les dimensions, dans la simplicité même des ornements et des attributs symboliques; point d'emphase, pas d'autre inscription que celle que vous voyez au milieu de cette couronne de chêne : *La loi;* ce mot suffit; c'est la conscience du magistrat de la cour suprême. Au-dessous de nous sont les sombres cachots de la Conciergerie, dépôt du crime, de la terreur, et du remords; c'est de là que, dans quelques jours, sortira, sous l'escorte d'une populace avide d'émotions et de drames sanglants, cet homme à la condamnation duquel vous venez d'assister; c'est là que viendra s'atteler ce char funèbre, cette voiture de la mort sur laquelle la religion ne dédaigne pas de monter comme une compagne constante du souffle de la vie et de l'âme immortelle. Jadis, lorsqu'à des spectacles barbares, des malheureux allaient se faire déchirer dans les arènes par les lions de Numidie,

César, du haut de l'amphithéâtre, recevait leurs tristes adieux : *Morituri te salutant.* Aujourd'hui c'est un prêtre, ministre de paix, de pardon, d'espérance, dernier soutien de l'homme dans ce moment terrible et solennel. Quelle immense supériorité sur le paganisme! quelle touchante doctrine! quelle douce morale! Comme tout cela doit adoucir les horreurs de l'échafaud dans un cœur qui n'est pas entièrement fermé au repentir, et qui ne désespère pas de la clémence d'une Providence éternelle.

J. BOUSQUET.





# LES COMÉDIENS D'AUTREFOIS
## ET
## CEUX D'AUJOURD'HUI.



Tout le monde se rappelle, car tout le monde les a lues, les joyeuses pages où Scarron nous a peint si spirituellement les mésaventures d'une troupe ambulante de comédiens. Il n'est personne qui n'ait ri de l'aplomb divertissant de ces acteurs en haillons, de leur dignité dans une charrette, de leurs airs de grandeur aux prises avec le besoin.

Cette situation, si vraie quand parut le *Roman*

*comique*, l'était beaucoup moins, mais l'était encore avant la révolution de 1789. A cette époque, comme autrefois, comme depuis, les comédiens ont rarement connu l'aisance, et c'était là peut-être le moindre de leurs désagréments. L'excommunication, le préjugé, la fausse position sociale, les poursuivaient presque sans cesse, et les applaudissements ne les indemnisaient pas toujours. Comment se fait-il donc que, dans cette profession, les rangs n'aient jamais été vides? Comment se fait-il qu'elle se soit recrutée de jeunes gens riches, de gentilshommes, et même d'hommes titrés? C'est que la carrière théâtrale est une carrière vive, animée, enivrante; c'est qu'il n'en est pas où on sente plus la vie.

On pourrait, ce me semble, comparer les acteurs aux marins, qui trouvent, dans les agitations mêmes de leur existence, un dédommagement à leurs mille privations. Les acteurs, en effet, éprouvent ces émotions-là, et beaucoup d'autres encore. Sans sortir de son horizon de toile peinte, un comédien parcourt en quelques heures tous les siècles et tous les pays. Il revêt tous les costumes, il entre dans toutes les conditions; il est guerrier, il est magistrat, il est paysan, il est roi, il est vertueux, il est assassin, il pleure, il rit, il s'indigne, il s'apaise, il hait,

il adore; il est, en un mot, un abrégé de toutes les sensations, un résumé de toutes les situations de la vie. Faut-il s'étonner qu'on se précipite dans une carrière, qui vous met sous l'empire de pareilles excitations?

Ajoutons que pour eux l'absence de bien-être existait jadis en province seulement, et que cet inconvénient, qui est grave sans doute, se trouvait, chez des gens à imagination, tempéré et embelli par l'espérance. *Jeune première*, *amoureux*, *père noble*, *soubrette*, *financier*, *duègne* et *comique*, tous avaient les yeux fixés sur la capitale, tous se flattaient d'y arriver un jour, tous vivaient et mouraient dans cette douce pensée. La Comédie Française était le point de mire des ambitions de coulisses, c'était l'Eldorado, l'Élysée, la Terre-Promise ! Là, en effet, la situation était très-heureuse; et il valait mieux, nous ne craignons pas de le dire, être comédien français, que d'être grand seigneur ou roi.

Point de politique alors, point de tribune, point de ces séances qui tiennent l'Europe en suspens, et où l'on interroge les ministres sur la paix, sur la guerre, sur la question intérieure et extérieure. L'attention générale se portait uniquement sur le théâtre, le théâtre était le rendez-vous de la bonne compagnie, le sujet universel des conversations. Aussi un artiste aimé était-il

tout pour le public; c'était Mirabeau, Foy, Constant, Manuel, avec plus de jouissances et moins de désagréments. Jetons un coup d'œil sur sa carrière, et essayons de la parcourir avec lui.

Un acteur de talent, un acteur doué d'une tête ardente, s'identifie tellement avec son rôle, qu'il en fait une réalité. Il est l'homme qu'il représente, il en a les passions, il en a toute l'existence, et quand il rend bien son personnage, une grande assemblée le lui témoigne par ses acclamations. Il jouit alors de son succès, il en jouit en personne, face à face, il est payé comptant, il boit la coupe à longs traits. Une tragédienne d'autrefois, qui jouait les princesses et les reines, était effectivement reine et princesse. Belle, riche, adulée, sa vie était un enchaînement de voluptés. Au sortir du théâtre, où elle avait porté un diadême, elle ne rentrait chez elle que pour y trouver tous les raffinements du luxe et de l'opulence. Courtisée des grands, chantée par les gens de lettres, elle voyait à ses pieds tout ce qu'il y avait de plus célèbre; et quand on lui parlait de son trône et de ses mains royales, elle croyait, et il lui était permis de croire à ses mains royales et à son trône. Si ce sont là des illusions et des songes, nous en desirons de semblables à tous ceux qui habitent les palais.

La situation des acteurs était moins brillante que celle des actrices, mais elle l'était beaucoup encore. Comblés de biens et d'honneurs, ils fraternisaient avec la classe élevée, ils passaient leur vie avec les illustrations du temps. Ils empruntaient aux marquis les belles manières, et ils les leur rendaient perfectionnées. Les hommes de cette époque recherchaient la société des acteurs; et les femmes, leurs bonnes graces. Elles s'affichaient souvent pour les obtenir, et Baron n'était ridicule que jusqu'à un certain point, quand il demandait que *les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines et des impératrices.*

Le *foyer intérieur* de la Comédie Française (qu'il ne faut pas confondre avec celui du public), était autrefois le salon le plus brillant et le plus recherché de Paris. On n'y entrait que par privilége, et ce privilége ne s'accordait qu'à un grand nom ou à un grand talent. Il fallait voir, à cette époque, le vainqueur de Mahon, le maréchal de Richelieu, venir, en grande tenue, présider au répertoire! Il fallait voir les hommes à noms historiques, figurer circulairement, en habits chamarrés d'or et de pierreries, dans ces énormes fauteuils, qui sont encore aujourd'hui placés sous les portraits de Molière, de Corneille, de Racine et de nos gloires dramatiques! Il fallait

voir les comédiens, portant costume français et épée horizontale, s'avancer, la tête haute, au milieu des seigneurs, leurs égaux; et les comédiennes, en cheveux poudrés, en vertugadin, en robes à dentelles, se promener cérémonieusement dans cette brillante assemblée, et recevoir majestueusement les hommages et les cajoleries universels! Enivrés de tant d'encens, les acteurs et actrices portaient dans leur intérieur toutes ces grandes manières. Mademoiselle Clairon parlait en reine à sa femme de chambre, et Dufresne disait à son perruquier, d'un ton digne et solennel : *Quelle heure est-il?* A quoi le perruquier répondait avec une révérence profonde : *Je.... l'ignore, seigneur.*

Rien de tout cela n'existe à présent, et c'est, il faut le dire, au détriment de l'art dramatique. Ce qui séduisait les têtes vives, ce qui les entraînait dans la carrière, c'était surtout la tragédie; c'était le desir de vivre au milieu de tant de splendeur et de prestiges. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de tragédie! Elle est morte pour long-temps, pour toujours peut-être. La révolution a passé par là, et cette fantasmagorie s'est dissipée. Depuis que les rois ont perdu leurs trônes réels, les tragédiens ont perdu leurs trônes imaginaires.

Une reproduction de cet état de choses a cependant eu lieu un moment sous l'Empire; mais

c'était une reproduction bien affaiblie. A cette époque aussi, les actrices ont eu des adorateurs titrés et des équipages ; à cette époque, le foyer de la Comédie Française a été le rendez-vous de beaucoup de grands noms. Les Lauraguais, les Choiseul-Stainville, les Ségur, les Ximenez, venaient, mêlés aux gens de lettres, s'y livrer à d'aimables causeries. Ce temps heureux n'a duré que quelques années! Un mauvais vent a soufflé sur le théâtre; équipages et causeries, tout a disparu. A l'invasion de 1814, le comte de Langeron et une foule de généraux russes, qui, sans être venus parmi nous, savaient nos mœurs, et connaissaient nos rues, marchèrent droit, en entrant, vers la Comédie Française. Ils croyaient y trouver la bonne compagnie; ils se trompaient. Depuis que la constitution a lui sur la France, le foyer est silencieux, et ces dames vont à pied. Il est positif, qu'à partir de la restauration, pas une seule voiture n'a été conquise. Toutes celles que nous avons vues, datent du règne de Napoléon. De nos jours, pas même de demi-fortunes; voilà les résultats du régime représentatif!

Après avoir décrit les mille et une jouissances qui jadis étaient le partage de Nosseigneurs les comédiens, je dois montrer aussi l'autre côté de la médaille. Ce public si bienveillant avait parfois des caprices bien cruels; et ces grands si dé-

bonnaires tempéraient leur familiarité par beaucoup d'insolence. Le maréchal de Richelieu envoya Clairon au For-l'Évêque, et quand Baron se plaignit au duc de Lafeuillade, de ce que les gens de ce seigneur avaient battu les siens; *aussi, mon pauvre Baron,* lui dit le duc, *pourquoi as-tu des gens?* Réponse naturelle alors, mais qui paraîtrait impertinente dans un temps où l'on permet plutôt une *livrée* à un roturier qui la paie, qu'à un pair de France qui ne la paie pas.

Une autre particularité assez curieuse relativement aux comédiennes, c'est qu'autrefois, mariées ou non, on les appelait toutes *mademoiselle;* à présent, au contraire, on les nomme toutes *madame.* N'est-ce pas les placer toujours dans une catégorie particulière?

Je me souviens, à ce sujet, d'une jeune et jolie actrice, qui, l'année dernière, comparut comme témoin devant une Cour d'assises. Interrogée si elle était demoiselle ou mariée, elle répondit: *Monsieur le président, je suis comédienne.* Je me garderai bien de tirer de cette anecdote des inductions fort injustes pour les artistes de l'époque où nous vivons. C'est, comme on dit à présent, une *individualité.* Tout le monde sait qu'au théâtre il y a d'excellents ménages, et que beaucoup de comédiennes sont très-vertueuses. Mais reprenons nos réflexions au point où nous les avons laissées.

La diminution survenue dans les avantages de la profession dont nous parlons, devait naturellement entraîner une diminution dans la concurrence. Aussi, depuis long-temps, les rangs sont-ils beaucoup moins pressés, et par suite les talents beaucoup plus rares. De cet inconvénient il en est résulté un autre; la rareté des talents a amené celle des spectateurs; la rareté de spectateurs amène celle des talents. Voilà l'explication de la baisse du théâtre, voilà le cercle vicieux dans lequel il se trouve placé. L'indifférence du public est en effet bien grande aujourd'hui pour l'art dramatique, et surtout pour ce qui a rapport à l'intérieur des coulisses et à la personne des comédiens. Quand Molé, il y a cinquante ans, fut malade, Paris entier était en émoi, et les équipages se succédaient sans interruption à sa porte. A peine sut-on sa convalescence, et la permission que lui donnait le docteur de prendre quelques gouttes de vin de Bordeaux, qu'en moins de deux jours quatre mille bouteilles lui furent envoyées de toutes parts. On a vu, il est vrai, une partie de cet intérêt se reproduire, lorsque nous avons perdu Talma; mais ce temps est loin de nous, quoique à peine écoulé. De nos jours, quelle différence! Une grande actrice s'est retirée de la scène, et Paris n'en sait rien.

Qu'on ne s'étonne donc plus de la décadence! il faut aux comédiens les regards du public, ils ne sont estimables qu'autant qu'on les estime, et pour réussir, ils ont besoin de succès.

Plusieurs causes de baisse peuvent être signalées encore. Avant 1789, il n'existait presque pas de carrières pour les hommes à imagination, et la vie théâtrale en était une. Elle devait séduire une foule de têtes ardentes, qui prennent maintenant une tout autre direction. Oui, nous ne craignons pas de le dire, tel qui, de nos jours, figure dans une émeute ou brille à la tribune, si l'ancien régime existait encore, serait peut-être un admirable comédien.

Une des autres différences caractéristiques entre le vieil ordre de choses et le nouveau, c'est l'invention de la *claque*, que notre sujet nous amène naturellement à traiter.

On appelle ainsi au théâtre les *applaudisseurs* par état, qui, moyennant salaire, consacrent au service des acteurs, des mains exercées et sonores, et dont l'enthousiasme échelonné est en raison directe de la rétribution qu'ils ont reçue. Il est vraisemblable que cet usage, résultat bizarre des progrès de l'industrie moderne, n'a point existé chez les anciens. L'étendue de leurs amphithéâtres, où tout un peuple se réunissait, y mettait un invincible obstacle. La

faible troupe, qui distribue la gloire dans nos salles mesquines, eût été perdue dans cette immensité. Pour émouvoir une pareille masse, il aurait fallu des armées de claqueurs ; et malgré la bonne volonté des acteurs grecs, qui n'avaient pas sans doute moins d'amour-propre que les nôtres, nous doutons fort qu'ils aient pu y mettre le prix. La même cause devait produire les mêmes effets parmi les Romains; aussi, pendant longtemps, la *claque* y fut-elle ignorée.

C'est cependant chez eux qu'elle a, dit-on, pris naissance, et son origine y a été toute royale. L'empereur Néron, comme chacun sait, avait la prétention de rivaliser de talent et de grâce avec les mimes et chanteurs de son temps. Lassé un beau jour de la froideur des Romains pendant qu'il était en scène, l'histrion impérial envoya sa garde prétorienne dans l'amphithéâtre, pour lui donner des applaudissements, et pour en arracher au peuple. Ce prince est donc l'heureux inventeur d'un art qui a été bien perfectionné depuis ; une pareille institution, il faut en convenir, méritait bien un pareil fondateur.

A partir de cette époque, il règne une lacune immense dans l'histoire de l'art qui nous occupe. Les successeurs de Néron et les souverains du Bas-Empire figurèrent tour à tour dans de sanglantes tragédies, qui n'admettaient pas ce genre

d'agrément. L'art dramatique disparut plus tard, et la civilisation menaça de s'éteindre. Durant toute la période du moyen âge, pendant les premiers temps qui suivirent la renaissance, et même sous Louis XIV, on n'aperçoit nulle trace d'*applaudisseurs à gages*. Sans doute les courtisans de ce prince en remplissaient les fonctions quand il paraissait sur le théâtre; mais ils le faisaient sans rétribution. Ce fut de nos jours seulement qu'on vit renouveler le scandale donné d'abord par une tête couronnée. Sans doute qu'autrefois les Baron, les Dufresne, les Lekain, ou du moins leurs camarades, avaient des amis dévoués, qui aidaient le public à sentir le mérite de ces acteurs; mais il n'existait point alors de troupe organisée. C'étaient, si l'on peut parler ainsi, *des milices temporaires. Les armées permanentes* en ce genre datent de l'apparition au Théâtre-Français de deux reines, dont la rivalité, pendant des années entières, occupa et divisa tout Paris (mesdemoiselles G....... et D........, 1804). Non contente des applaudissements désintéressés qu'elle recevait, chacune de ces princesses envoyait dans la salle des hommes de son choix pour l'applaudir. La durée de la lutte fit que ces messieurs trouvèrent à la scène une douce existence, que naturellement ils durent songer à perpétuer. Pour cela, ils allèrent adresser secrètement à d'autres

acteurs des propositions qui furent secrètement acceptées. La contagion gagna, et bientôt il n'y eut plus à l'abri de cette faiblesse que les acteurs rigoristes, c'est-à-dire le très-petit nombre. La situation de ces derniers devint bientôt très-critique. Les spectateurs payants, dans la crainte d'être confondus avec les spectateurs payés, avaient totalement perdu l'habitude d'applaudir. Les comédiens honnêtes, qui, sans doute, étaient les comédiens à talent, ne recevaient donc plus du parterre aucune marque de satisfaction; et ils voyaient à côté d'eux la médiocrité moins délicate couverte d'applaudissements qu'elle avait achetés. Ce n'est pas tout, la troupe salariée leur fit bientôt avanie. Sitôt qu'ils paraissaient en scène, elle toussait, crachait, éternuait, se mouchait. Force fut de céder ou de renoncer à son état. Les plus obstinés cédèrent, et Talma lui-même paya le tribut. Alors, les claqueurs furent avoués, reconnus; alors, ils furent les maîtres de la place; alors ils devinrent véritablement les *pensionnaires* de la Comédie-Française.

Le premier théâtre ayant donné l'exemple, fut bientôt imité par tous les autres. Chaque salle eut sa troupe, l'émulation s'en mêla, et on connaît les effets de la concurrence!

Il existe parfois deux *compagnies* pour le même spectacle. Dans ce cas, les malheureux

acteurs sont obligés de jeter le gâteau à l'un et l'autre cerbère, sans quoi la meute entière qu'il dirige, aboierait contre eux. Dans l'un de nos premiers théâtres, on les désigne sous le nom de *vieille* et *jeune* claque, comme on disait jadis, *jeune et vieille garde*. Les anciens sont des routiniers qui marchent dans l'ornière des habitudes; leurs rivaux font des innovations, ils ont inventé les *chatouilleurs;* ce sont les *romantiques* de la claque.

Les directeurs de ces administrations (c'est ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes) jouissent pour la plupart d'une très-belle existence. Plusieurs d'entre eux ont maison et cabriolet. On assure que le chef de la troupe attachée à l'un de nos petits théâtres, a vendu son fonds vingt mille francs par acte notarié.

Il serait fort curieux, dit-on, d'assister aux entretiens de messieurs les directeurs avec les comédiens et surtout avec les comédiennes, lorsque les premiers vont en voiture chercher à domicile les billets de service. Les jours de grandes solennités, ils s'enferment ensemble des heures entières. Là, on délibère en commun; on convient des endroits où il faudra rire, de ceux où il faudra pleurer. Ici, l'on trépignera, et l'on criera *bravo;* plus loin, on se pâmera d'aise et on se roulera sur les banquettes. — Je ne veux

pas que vous m'applaudissiez à ce passage, dit mademoiselle..., le suivant en produira plus d'effet. Je tiens aussi à ce que vous ne coupiez pas ma grande tirade. — Mais, madame, vous y serez ravissante. — C'est vrai, mais je veux amasser des applaudissements pour la fin. Alors, ce sera le torrent qui rompt sa digue, et je vous permets d'aller aussi loin que vous voudrez.

« A propos, mon cher, je joue ce soir un rôle « important; vous me ferez *mes grandes entrées.* « — Prenez garde, le public pourra vous *chuter.* « — Je veux mes *grandes entrées;* Hortense les « a eues hier. » Il est bon d'apprendre au lecteur que les *grandes entrées* sont ces bruyants applaudissements qui accueillent les acteurs à leur arrivée en scène; alors, toutes les batteries jouent en même temps et quelquefois à plusieurs reprises. Cette faveur est le partage des artistes que le public préfère; et quand les autres s'en gratifient, ils sont *chutés,* c'est-à-dire que le parterre crie : silence! Il y a aussi de *petites entrées;* ce sont ces légers applaudissements accordés du bout des doigts, et mêlés d'un murmure flatteur. On les donne aux acteurs qui touchent à la vogue sans l'avoir.

Dans l'enfance de l'art de la *claque*, les chefs assistaient aux répétitions, afin de prendre en quelque sorte mesure de l'ouvrage. Je me rap-

pelle à ce sujet, qu'après la dernière répétition générale de mon premier ouvrage, je vis venir à moi, dans l'ombre des coulisses, un jeune homme au costume élégant, à la douce parole, et aux belles manières. *Je suis*, me dit-il, *très-satisfait de votre comédie; il y a* MATIÈRE *à applaudir.* Je demandai le nom de ce jeune fashionable, et je sus que c'était M. le *directeur*. Cette habitude de prendre connaissance des pièces est tout-à-fait passée de mode aujourd'hui; on a éprouvé trop de mécomptes en ce genre. Tel endroit qui, à la répétition, avait paru susceptible d'effet, n'en produit aucun à la représentation; et tel autre fait rire ou pleurer, qui avait glissé inaperçu. Il a en conséquence été décidé que messieurs du lustre arriveraient entièrement neufs aux premières représentations, et que, pour applaudir, ils consulteraient les impressions du public. Voilà la règle.

Il n'est pas vrai, comme le pensent les gens du monde, que l'artiste le plus médiocre puisse, avec le secours des salariés, être applaudi quand et autant qu'il veut. Cela n'est possible que dans les jours de solitude. Mais sitôt que les spectateurs payants sont en majorité, ils compriment une ardeur rétribuée, et ne se montrent de bonne composition qu'autant qu'ils se trouvent satisfaits. Somme toute, les comédiens n'ont que

l'*agrément* qu'ils méritent. Les *claqueurs* sont, pour ainsi dire, les bras du public. Quand le public est content, il laisse faire ses bras; quand il est mécontent, il les arrête. Ainsi, depuis que les acteurs se mettent en frais pour réussir, ils ne réussissent pas davantage. J'oserai même assurer qu'ils réussissent beaucoup moins; car les gens bien nés trouvant de bon goût de ne plus applaudir, les marques d'approbation ne sont jamais universelles. Les *claqueurs* ont, dans un spectacle, les mêmes propriétés que l'*isoloir* dans un cabinet de physique; ils attirent à eux toute l'électricité du lieu, le reste de la salle est à la glace.

Il est évident que les acteurs qui réfléchissent, doivent à regret payer un tribut qui leur est plus nuisible qu'utile. Je conçois cependant qu'ils le fassent. Il faudrait, pour résister, une vertu surhumaine; il faudrait une abnégation complète d'amour-propre qu'on ne peut ni attendre, ni même désirer, de gens dont l'amour-propre est toute l'existence. Mais il y a un milieu entre l'impôt qu'on se laisse arracher, et les dons volontaires que l'on prodigue. Sous ce rapport, il faut en convenir, beaucoup de comédiens sont d'une faiblesse déplorable. « — Que ferez-vous de « vos billets? » me disait, la veille d'une première représentation, une actrice spirituelle, à présent

retirée du théâtre. « — Je les donnerai à mes « amis. — Gardez-vous-en bien. Les amis! les « amis! leur cœur bat, mais leurs mains ne bat- « tent pas. Donnez vos billets à mon petit jeune « homme. »

Les acteurs ne se contentent pas de distribuer à leurs *chevaliers* les billets qu'ils reçoivent; plusieurs d'entre eux prennent des abonnements et paient des pensions annuelles. Je pourrais même citer telle administration de théâtre qui fait des appointements à M. le directeur général.

Nous avons établi tout à l'heure que les spectateurs payants exerçaient sur messieurs du lustre un contrôle actif et sévère. Nous avons dit que le parterre ne laissait applaudir que lorsqu'il était content, et nous pourrions ajouter qu'une approbation intempestive est souvent couverte par de nombreux sifflets. Quel est, me demandera-t-on alors, l'inconvénient des applaudisseurs gagés?

C'est que, grâce à eux, il n'y a plus aujourd'hui de public. Nous allons expliquer notre pensée.

Il existait jadis, dans nos parterres, une multitude de vieux habitués, qui se faisaient un plaisir de former un jeune comédien. Ils le suivaient, pour ainsi dire, pas à pas, l'encourageaient quand il était dans la bonne route, l'avertissaient quand

il s'en était éloigné. Leurs applaudissements, leurs bravos, leurs murmures, et jusqu'à leur silence éclairaient et stimulaient un acteur. Ce n'étaient point les leçons froidement théoriques du Conservatoire; c'étaient des leçons animées, vivantes, pratiques. Il y avait alors dans les spectacles une sorte de fluide électrique, qui allait sans cesse des comédiens au public, et du public aux comédiens. Les amateurs dont nous parlons, étaient généralement des hommes d'une fortune médiocre; ils se plaçaient au parterre à cause de la modicité du prix. L'envahissement des *claqueurs* les a fait fuir, et le prix du balcon et de l'orchestre étant trop élevé pour eux, ils se sont dispersés. Il n'y a donc plus d'habitués dans nos théâtres; c'est-à-dire qu'il y a des spectateurs, et qu'il n'y a plus de juges. En effet, bien que messieurs du lustre étudient les sensations du public, ils ne peuvent guère être utiles aux comédiens. Ils saisissent, à la vérité, les effets les plus matériels; mais ils laissent échapper ces demi-teintes, ces nuances délicates et imperceptibles, qui font en grande partie le talent; et d'ailleurs, ils ne signalent pas les défauts. Aussi, qu'arrive-t-il? Que les comédiens d'aujourd'hui n'osent croire à leurs propres succès. Je complimentais un jour l'un des acteurs les plus distingués du Théâtre-Français. « — Vous

« trouvez donc que j'ai bien joué?—Très-bien;
« vous pouvez en juger par les applaudissements
« que vous avez reçus. —Ah! répondit le véritable
« artiste, je sais trop comment on les obtient. »

Que l'on compare cette position d'un comédien, qui doute de lui-même, avec celle des anciens acteurs. J'ai ouï raconter sur Préville l'anecdote suivante.

Un jour que ce grand artiste venait d'obtenir beaucoup de succès, il rentra tout soucieux dans les coulisses. « — Qu'as-tu ? lui demanda un de « ses camarades.—Je n'ai pas été applaudi par le « petit coin. » Il désignait ainsi un endroit du parterre, où se réunissaient quelques amateurs éclairés. Un instant après, il reparut en scène, se surpassa lui-même, et sortit tout glorieux; le petit coin l'avait applaudi avec transport. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de petit coin!....

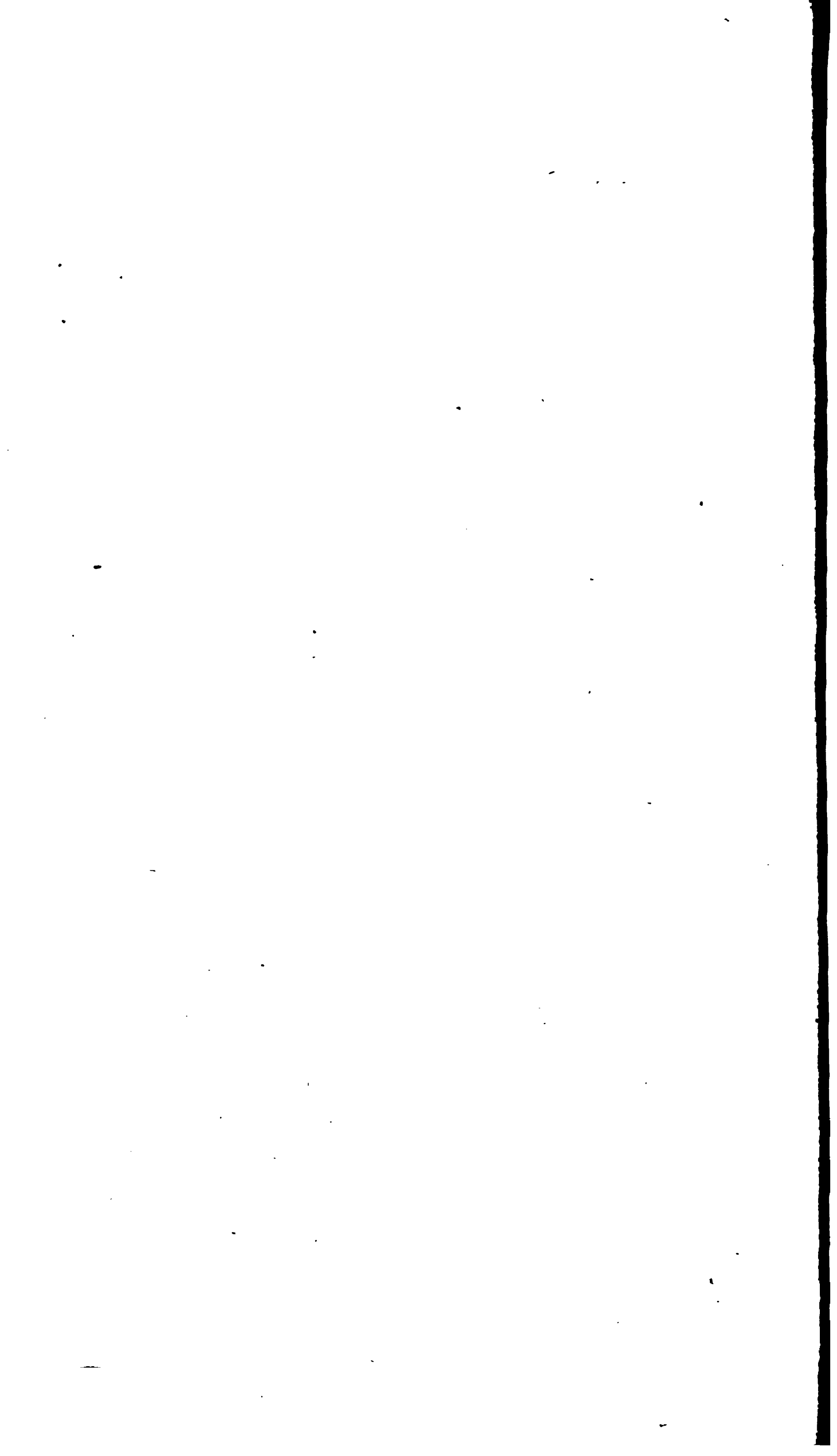
Je ne terminerai pas ce trop long chapitre, sans arriver à une dernière considération. Une circonstance qui, suivant moi, n'a pas moins contribué que l'introduction des claqueurs à la décadence de l'art dramatique en France, c'est la destruction à peu près complète du préjugé contre les comédiens. Ce préjugé était une barrière qui devait arrêter la médiocrité. Il fallait, pour la franchir, ou une vocation irrésistible, ou un libertinage excessif, qui est déjà une vocation.

Car ce sont les grandes passions qui font les grands acteurs.

Depuis la révolution tout est changé; la carrière théâtrale est une carrière à peu près comme une autre. On la prend sans goût, par occasion, et par convenance; bien souvent même ce sont les pères qui la choisissent pour leurs enfants. Qu'en résulte-t-il? Que les acteurs de nos jours sont pour la plupart bons maris, bons citoyens, bons frères, et détestables comédiens. C'est une vérité triste à proclamer; mais, sauf les exceptions (dans lesquelles chacun pourra se placer de lui-même), le jour où les mœurs sont entrées au théâtre, le talent en est sorti.

CASIMIR BONJOUR.







## LA
# BARRIÈRE DU MONT-PARNASSE.



Avez-vous vu faire des billes?...—Belle demande! Comme si vous ne saviez pas qu'habitué du café Devissères, au Mont-Parnasse, j'y vois chaque jour jouer au billard M. de Montzaigle qui n'en manque pas une!—Voilà qui est fort à la mode : interrompre son interlocuteur, suivre sa propre idée; c'est ce que l'on voit partout. Eh qui vous parle de billard? Je vous demande si vous avez vu faire des billes, de ces petites sphè-

res de marbre, qu'au collége de Vendôme on nomme canettes, et qui, depuis si long-temps, font partie essentielle des jouets de l'enfance?— Jamais. — En ce cas sachez donc que rien n'est plus simple que le procédé à l'aide duquel on les arrondit. On a une manivelle à peu près semblable à celles dont se servent les limonadiers pour faire beaucoup trop brûler leur café; on y place un certain nombre de cassons de marbre; on leur imprime un mouvement de rotation continu; ainsi frottés les uns contre les autres, les angles s'effacent, disparaissent, et au lieu de cassons abrupts et anguleux, vous ne trouvez plus que des billes sphériques et parfaitement uniformes. Voilà tout le secret.

Je veux bien que le diable m'em...... — Chut, s'il vous plaît; point de personnalités contre le diable, et pour cause. — Eh bien, je vous dirai donc que je veux être pendu si... — A la bonne heure, les opinions sont libres, et voilà ce qui s'appelle parler. A cette occasion je me rappelle parfaitement d'avoir entendu dire à M. de Saint-Simon, qui ne se doutait certes pas de sa divinité, que la crainte d'être pendu serait toujours en France un obstacle aux grandes perfectibilités sociales. Je vois avec plaisir que vous n'êtes point imbu de ce préjugé. — Si vous m'interrompez... — Je vous rends la monnaie de votre pièce. —

Eh bien, tout franc, je ne conçois pas ce que vous voulez me dire avec vos billes. —Rien n'est cependant plus simple. Mes billes sont les hommes, c'est vous, c'est moi. Cette civilisation, comme vous l'appelez, n'est autre chose que le frottement qui a fait de nous tous autant de boules bien rondes, bien symétriques; il n'y a plus de types originaux entre les individus d'une même classe. Ne voyez-vous pas une parfaite similitude de mœurs, de goûts, de costumes, de langage chez les hommes qui vivent dans le même cercle social? Heureusement il n'en est plus de même quand on change de monde, quand on s'expatrie de sa société habituelle, pour vivre au milieu d'une autre population. Rien ne ressemble plus à un habitant de la Chaussée-d'Antin qu'un autre habitant de la Chaussée-d'Antin. Qui connaît bien un salon du faubourg Saint-Germain les connaît tous; et si ce n'était la couleur des cheveux et la différence de la taille, je ne vois réellement pas quelle nuance morale on pourrait saisir entre un courtier de commerce et un autre courtier de commerce. Tout cela est taillé sur le même patron.

Depuis qu'il s'est établi entre les peuples un commerce d'échange de modes et d'habitudes, où que l'on voie la même société en Europe, on s'aperçoit à peine que l'on ait changé de lieu.

Paris n'est-il pas devenu une grande tabagie qui ne le cède en rien à aucune ville de la Hollande? N'avons-nous pas emprunté aux Russes les pantalons larges qui préservent les bottes de la crotte, en échange de nos vins de Champagne? Montez dans une chaise de poste, ne vous réveillez qu'à Milan, faites-vous présenter dans un salon à la mode, vous vous croirez à très-peu de chose près dans un salon de Paris. Moi, homme du peuple, amoureux des joies naïves et même un peu-désordonnées, si je suis un habitué des guinguettes de Testaccio à Rome, de la Cascina de' Poveri à Milan, je ne serai dépaysé ni à la Courtille, ni à l'Ile-d'Amour; j'y trouverai pour toute différence la différence du langage, mais j'aurai sous les yeux le même tableau. Ce sera une *soif-Phénix*, renaissant continuellement d'elle-même, des tables entourées de joyeux convives, du bruit, mais du plaisir, et partout cette généreuse insouciance du lendemain, indice le plus vrai de la philosophie qui s'ignore elle-même, et c'est la bonne.

Si donc vous êtes curieux de voir des mœurs nouvelles, ne changez pas de contrée; vous retrouveriez partout les mêmes salons, les mêmes femmes, les mêmes hommes. Changez de quartier; vivez, partout où vous serez, de la vie du lieu; associez-vous aux jeux, aux plaisirs, aux habi-

tudes des habitants. Que vous ayez votre domicile rue du Faubourg-Saint-Honoré ou rue de Richelieu, que vous soyez habitué du Théâtre-Italien, ou que vous vous infligiez pour pénitence une soirée à Feydeau, venez passer avec moi une journée au Mont-Parnasse, puis dîner ensuite aux barreaux verts, chez la mère Saguet, à la renommée de la bonne choucroute, et vous me direz si le Mont-Parnasse, que vous entendrez appeler le *Mont-Pernaze*, par la plupart de ses habitants, n'est pas un monde nouveau pour vous. Ne croyez pas d'ailleurs que le Mont-Parnasse soit en dehors du mouvement, du progrès, je ne sais trop comment cela se jargonne; vous y trouverez une innovation de langage prise dans une classe extrêmement estimable de la société. Si vous avez quelquefois regardé les joueurs de boule du carré Marigny, aux Champs-Élysées, vous savez qu'ils ont conservé le nom respectable de *cochonnet* à la boule qui leur sert de but; eh bien, les joueurs de boule du Mont-Parnasse ont tranché dans le vif; oui! par une innovation hardie, ils l'appellent *le petit;* chose qui me paraît attester essentiellement les progrès du siècle, le besoin de marcher en avant.

Que de choses au Mont-Parnasse! Aucun quartier de Paris n'a vu depuis quinze ans s'élever autant de maisons. A peine reste-t-il quelques-

uns de ces acacias qui formaient une allée depuis la barrière jusqu'à l'embranchement de la chaussée du Maine. Tout cela est bâti, et, de ce côté, il faut aller à quelque distance de Paris avant de trouver la campagne. Or, dans ces constructions, pas une maison bourgeoise; tout est consacré au public; ce ne sont que des cabarets, des cafés, des guinguettes, où, chaque soir, un orchestre en permanence fait sauter les bandes joyeuses qui viennent s'y entasser. Ah! que l'air qui s'exhale d'un égout est doux, suave et parfumé, quand on sort de ces bals! Les grisettes de la rue de Sèvres et de la rue des Vieilles-Tuileries en sont les principaux ornements, ainsi qu'un grand nombre de brocheuses, habituées ordinaires du théâtre de Bobino. De ces réunions, la plus distinguée est sans contredit le bal de l'Élysée-des-Dames; on s'y bat moins souvent; la garde municipale y trouve moins de besogne; en un mot, il y règne un meilleur ton. Deux ans passés environ, un élève de l'École de Droit en faisait les beaux jours; il s'était acquis, dans cette danse peu décente que l'on a appelée successivement le *cancan* et la *chahut*, une réputation au moins égale à celle qu'eut autrefois Trénis pour la gavotte. Et son nom, que moi-même j'ignore, ne passera pas à la postérité! Voilà ce que c'est que de ne pas savoir bien choisir son théâtre.

J'entrai un jour à l'Élysée des Dames avec notre ami Pierre Lahalle, que vous retrouverez chez la mère Saguet avec le gros Abel Hugo, son frère Victor, Charlet, David, son inséparable Dupré, et bon nombre d'hommes distingués dans les lettres et dans les arts. A tout âge il y a d'heureux moments où l'on se refait écolier avec délices; nous étions, Pierre et moi, dans cette disposition. Autour d'une table, du milieu de laquelle une bouteille de bière s'élevait en manière de clocher non gothique, j'avisai une famille de bons bourgeois, composée du père, de la mère, d'une jeune fille, et d'un petit garçon. Je résolus de danser avec la jeune fille, et, au mépris des lois du saint empire germanique, de mon autorité privée je m'instituai prince allemand. Donnant immédiatement à Lahalle le titre de premier écuyer ou plutôt d'ami du prince, il entra sur-le-champ en fonctions et alla inviter la jeune personne avec un sérieux tout-à-fait diplomatique. « Mademoi-« selle, lui dit-il, le prince mon maître, qui voyage « incognito, a voulu visiter cet établissement; il « désire de vous faire l'honneur de danser avec « vous. » Je regardais du coin de l'œil, et je fus fort surpris de voir l'invitation accueillie avec une joie de vanité dont les grisettes ne sont pas moins susceptibles que les grandes dames. J'étais cependant demeuré à ma place, où Lahalle m'a-

mena ma danseuse, et la contredanse commença. La première figure eut lieu comme partout de la manière la plus convenable; mais quand l'orchestre fit entendre la seconde, à peine avais-je un pied en l'air que je m'aperçus de la disparition de ma danseuse; elle avait pris la fuite; une voisine s'offrit obligeamment pour la remplacer, et je ne ris point, pour ne pas démentir ma qualité improvisée. Au bout de quelques instants ma danseuse revint tout effarée, s'excusant de son mieux. Lui ayant demandé quelle avait été la cause de sa fuite vers une des extrémités de la salle du bal : « Mon dieu, me dit-elle, c'est que « j'ai vu *un monsieur* qui donnait un coup de ta« bouret à mon cousin. » La contredanse finie, nous allâmes aux-enquêtes, et nous apprîmes que la gendarmerie s'était emparée de l'assaillant et de l'assailli. Telle fut l'histoire de ma principauté; je ne l'ai rapportée ici que dans le but unique de prouver que je ne me suis pas trop hasardé en assurant que l'on avait assez bon ton à l'Élysée des Dames. Au salon d'Apollon, chez Richefeu, chez le père Prévôt, on danse aussi, mais c'est moins pur; je ne sais comment cela se fait, mais quand on y danse, même en plein air, il y règne cette odeur que l'on appelle poliment odeur de *renfermé*.

Quand vous avez passé la barrière du Mont-

Parnasse, vous voyez de l'autre côté du boulevart, à votre gauche et presque en face de vous, le nom de Guérin écrit en très-gros caractères; c'est un cabaret jouissant d'une sorte de spécialité; vous pouvez bien jurer que vous n'y entrerez jamais, mais vous n'êtes pas également sûr de ne pas faire une fois au moins une station à la porte, car c'est le rendez-vous ordinaire des croque-morts, attachés au cimetière du Mont-Parnasse; et quelquefois le corbillard y reste un moment stationnaire. C'est aussi le lieu ou viennent se rafraîchir bon nombre d'époux inconsolables, qui vont *jeter des fleurs* sur la tombe de leurs femmes. Comme ce point du Mont-Parnasse est très-fécond en observations, je m'y arrêtai un jour pour examiner ce qui se passerait, pour voir quelqu'une de ces scènes improvisées dont nous n'avons sur nos théâtres que d'imparfaites imitations. Il y avait en dehors, assis à une même table, deux joyeux compagnons qui riaient et buvaient d'autant; comme ils échangeaient leurs propos continuellement arrosés d'un vin de propriétaire à huit sous le litre, ils furent accostés par un camarade qui conduisait avec lui un enfant de six ans. Naturellement on l'invita à boire, mais il refusa : « Non, dit-il, c'est aujour-« d'hui *l'anniversaire* de ma femme, et j'ai pro-« mis à *Polite* que je le mènerais pleurer sa ma-

« man. » L'enfant avait effectivement une couronne d'immortelles à la main. Mais bientôt la vue des rasades empourprées fit penser à l'homme veuf qu'un peu plus tôt un peu plus tard il serait toujours temps d'aller au cimetière. Il s'attabla, et l'enfaut le harcelait sans cesse lui disant : « Je veux pleurer maman. — Non, répondit le « père déjà rouge de vin et rouge de colère, tu « n'iras pas. — J'veux aller pleurer maman, « moi. —J'te dis que tu n'iras pas; t'as été bien « trop méchant pour ça toute la semaine. » Et le pauvre enfant ayant insisté eut à pleurer par suite de la correction paternelle qui lui fut infligée; et voilà comment un bon mari, un tendre père, célébra au cabaret *l'anniversaire* de sa femme. Ce que c'est que l'exemple!

Comme je m'éloignais de cette touchante scène de famille, je vis sortir de chez Guérin deux hommes âgés, admirables d'ivresse, enfin tout ce qu'il est possible de se figurer de plus dégoûtant; et rouges!... Une brique se serait détachée en clair sur la joue du moins coloré. Je voulus suivre leurs évolutions chancelantes, et *ce fut un beau spectacle à ravir la pensée* que de les voir essayer de franchir une des barrières qui sont sur les bas côtés des boulevarts à l'embranchement des routes. Après d'inutiles efforts pour y parvenir, attendu qu'ils ne voulaient

point se quitter et ne pouvaient passer deux de front, ils s'accotèrent contre le mur de clôture, et là s'engagea entre mes deux philosophes le dialogue suivant entremêlé d'épaisses hésitations de langue et de nombreux hoquets. « Connais-tu Gauthier? — lequel? — j' te d' mande si tu connais Gauthier? — j'en connais deux; y a le petit et le gros Gauthier; — c'est le petit que j'te parle; — eh bien, quoi qu' i' lui est donc arrivé au petit Gauthier? — i' lui est arrivé, vois-tu, qu'il a été arrêté, rapport qu'il faisait partie d'une bande; — c'est pas vrai; — j' te dis que si, que j' l'ai vu juger à la cour d'assise, où ce qu'il a été condamné à la peine de mort pour cinq ans. » Or, ceci est de la plus scrupuleuse exactitude, et c'est, ce me semble, une chose admirable que cette confusion que le peuple en état d'ivresse fait des diverses peines appliquées au nom de la loi. La peine de mort pour cinq ans !

On compterait difficilement des jours et surtout des dimanches où le Mont-Parnasse n'est pas témoin de scènes semblables; c'est une affluence, un bruit, un mouvement; et parmi tous ces hommes, parmi ces femmes, ces enfants qui se pressent, se heurtent, s'appellent, rien de si rare qu'une figure triste, à moins qu'on ne se tienne à l'entrée du cimetière. Ce champ

des morts a quelque chose de plus simple et par conséquent de plus solennel et de plus religieux, selon moi, que le cimetière du Père Lachaise, où l'on retrouve trop de preuves de l'inégalité parmi les hommes, prolongée même au-delà du néant. Ce n'est pas qu'il n'y ait au cimetière de l'Ouest quelques tombes privilégiées, quelques pourritures de distinction, mais elles sont en petit nombre. Les marbres pompeux y sont rares; de blanches et simples colonnes s'élèvent sur les restes de quelques élèves de l'École polytechnique, honorables hommages rendus par des frères d'étude à des camarades regrettés. Une inscription sur une de ces colonnes rappelle le nom du jeune Vaneau, tué à l'attaque de la caserne de Babylone. En d'autres endroits, des drapeaux tricolores, enlacés de lauriers, indiquent le lieu où reposent d'autres victimes de juillet. Qui refuserait un regret à ces braves hommes! sans doute ils étaient du nombre de ceux que je vis le 26 de juillet au soir, sur ce Mont-Parnasse même où ils dorment du sommeil de l'éternité, s'ameuter, s'exalter les uns les autres, et prendre la généreuse détermination d'opposer la force à l'usurpation d'un gouvernement conspirateur.

Là où gisent des hommes, j'avoue que je ne trouve guère d'émotions; la triste espèce en sera

toujours assez nombreuse. Mais auprès de la terre qui recouvre les *innuptæ puellæ* dont parle Virgile, ces vierges, dont la beauté inutile a peut-être traversé ce monde sans éprouver, sans inspirer d'amour, on rêve pour ainsi dire sans penser. Ah! que l'imagination voudrait les exfoder et les rappeler à la vie pour que leur existence fût complète! Et ces pauvres petits enfants qui n'ont versé que des larmes sans consolation, que de choses il y a pour l'âme à l'aspect des brins d'herbe qu'une main maternelle vient arroser sur leur tombe, et que j'ai trouvé d'amour vrai dans cette simple inscription tracée sur une fosse du Mont-Parnasse : *Ici repose Velina Le Dunois, décédée à l'âge de cinq ans et demi :* CHÈRE ENFANT, PRIE POUR NOUS! Ce n'est pas non plus sans une vive impression que l'on s'arrête devant la double tombe des époux Valtier. Une balustrade, semblable à un grand lit de mort, les entoure; et ils sont là côte à côte, après avoir fait en quelque sorte l'apprentissage de l'éternité: ils vécurent soixante-six ans ensemble.

A l'examen des tombes plantées de fleurs et de gazon que renferme le cimetière du Mont-Parnasse, on peut lire dans quelle progression s'effacent les regrets, et quels sont les objets qui en inspirent de plus longs et de plus vrais. Sans

vouloir le moins du monde faire une épigramme, il est de toute vérité que les sépultures des hommes veufs ne sont guère cultivées après l'expiration de la première année; les fleurs en sont affanées et l'herbe desséchée, comme si les veuves ne les arrosaient plus que de leurs larmes. Mais les tombes des enfants!... Il y en a en grand nombre qui sont cultivées, ornées, enjolivées de jouets d'enfance, comme si les pauvres mères qui les entretiennent voulaient par là se faire encore illusion. Et qûe, d'ailleurs, ce champ du repos est bizarrement situé! Je m'y trouvais un jour vers six heures du soir; c'était le long du mur auquel est presque adossé le théâtre du Mont-Parnasse; on entendait le retentissement vague d'un orchestre jouant des refrains de vaudeville, et ces airs joyeux étaient accompagnés du bruit monotone que faisaient tout près de moi des fossoyeurs en jetant des pelletées de terre sur un cercueil. Je ne sais par quelle bizarrerie, par quelle confusion d'idées il résulta pour moi de ce contraste le désir d'aller au théâtre; je m'y rendis, et je regrettai le cimetière, car le spectacle était beaucoup plus triste : on donnait *Camille Desmoulins*.

Laissons la mort et les théâtres, choses qui n'ont aujourd'hui que trop d'affinités entre elles. En effet, comme il y a des hommes qui vivent

du théâtre, n'y en a-t-il pas aussi qui vivent de la mort? De quoi vivent ces marbriers, M. Le Bègue, M. Vossy, dont les étalages vous apparaissent au milieu des lieux de joie et des guinguettes du Mont-Parnasse? Qui fait prospérer ces jardins, ces pépinières attenant au cimetière? Qui fait tresser ces couronnes d'immortelles et ces simples bouquets que l'on vous offre, comme à la porte du théâtre du Mont-Parnasse le fils du père Bazile [1] vous offre ses fleurs paternelles, en grand danger d'être fustigé, si la vente ne va pas? C'est la mort qui alimente tout cela, et un jour Virginie, la servante d'Alexandre, gendre de Prévôt et l'un des Beauvilliers du Mont-Parnasse, ne m'a-t-elle pas dit que l'on n'aurait rien vendu la veille sans un convoi de gardes nationaux, au nombre de cinquante au moins, qui étaient venus déjeuner depuis le matin jusqu'au soir, à l'issue de l'enterrement de l'un de leurs camarades? Or, puisque la mort fait vivre, soyez sûr que bien des gens ne se font pas faute de

[1] Le père Bazile est généralement connu sous le nom *du Sauvage;* il habite, non loin du Mont-Parnasse, à l'entrée de la plaine que l'on traverse pour aller à Vanvres, une maison qu'il s'est construite lui-même. Il porte une veste d'homme et des jupons de femme; il est là depuis environ seize ans, et ne peut souffrir que les passants regardent par-dessus les haies de son petit enclos. Quand on s'arrête, il menace de son fusil. Nul Anglais n'est plus jaloux de sa propriété.

crier, ne fût-ce qu'*in petto*, VIVE LA MORT.

Je n'ai dit qu'un mot du théâtre du Mont-Parnasse, et cela par une bonne raison, c'est que je n'y suis entré que fort accidentellement, car je ne conçois pas, quand on fait tant que de sortir des murs de Paris, que ce soit pour s'enfermer dans une salle de spectacle. Ce théâtre a cependant ses habitués et ses habituées; il m'est même revenu que c'était un lieu de perdition pour un grand nombre d'habitantes de la rue des Vieilles-Tuileries, de la rue de Sèvres et du Petit-Vaugirard. Plus d'une mercière, plus d'une couturière, plus d'une petite bourgeoise s'y est éprise d'une belle passion pour les jeunes acteurs de MM. Séveste; car les beautés du Mont-Parnasse ont, comme l'avaient autrefois les dames romaines, un goût fort prononcé pour les comédiens. De là de grands désordres et quelques scènes de jalousie; mais point de ces choses qui sortent du cercle ordinaire de la vie; aucun des séducteurs sans le vouloir n'a été la cause d'un procès moral pour cause d'adultère, et l'on sait qu'aujourd'hui, lorsque les choses n'en vont pas là, ce ne sont que des bagatelles.

Les jeux en plein air qui fourmillent à la barrière du Mont-Parnasse sont beaucoup plus variés et plus divertissants que les jeux scéniques. D'abord le vénérable jeu de Siam n'y a rien

perdu de sa vieille gloire; partout devant les cabarets ou dans l'intérieur des cours vous trouvez une esplanade unie, où les amateurs se livrent à cet exercice qui, pour l'innocence, tient le milieu entre les quilles et la boule. Vous avez encore cinq petites quilles, serrées les unes contre les autres, qui vous offrent la chance de gagner une douzaine de macarons pour un sou, si vous en abattez trois du premier coup. Je ne parle pas des tambours à tourner, toujours avec la perspective d'un bénéfice en macarons; je ne dirai rien non plus de l'infernale roulette à deux sous, qui n'y exerce que trop fréquemment ses ravages clandestins; cela regarde monsieur le préfet de police. Mais il est deux jeux qui doivent fixer particulièrement l'attention des âmes honnêtes, à cause de leur évidente moralité. Voici d'abord le jeu du rat qui enseigne la cruauté: figurez-vous un pauvre animal fixé sur une planchette adossée à un mur, étendu comme saint Sébastien, et servant de point de mire à tous ceux qui veulent s'exercer à la cible; après mainte et mainte blessure, il reçoit enfin le coup de la mort que lui décoche le tireur le plus adroit, et les amateurs d'applaudir. Les chats sont moins cruels avec les rats!... L'autre jeu dont je veux parler n'a rien de cruel, mais il n'est pas moins moral que le jeu du rat. D'ail-

leurs il a quelque chose d'historique qui le recommande particulièrement. Voici comment j'en fis l'importante découverte. Un jour, passant dans la ruelle qui conduit du Mont-Parnasse à la chaussée du Maine, comme je regardais machinalement le spectacle mouvant qui m'environnait, je fus arraché à mes réflexions par ces cris prononcés d'une voix aigre : « Cassez! cas-« sez les carreaux!... cassez, cassez!... » Je m'arrête, et je vois un petit édifice en bois percé de plusieurs fenêtres rondes; une vieille femme m'offre quatre boules avec lesquelles elle m'engage, toujours pour un sou, à casser les carreaux; et toujours dans la chance de gagner une douzaine de macarons. Lui ayant fait offrande de la rétribution exigée sans user de mon droit, je voulus du moins que cela servît à mon instruction, et j'appris que ce beau jeu avait été inventé en commémoration des grandes journées de juillet; ainsi les enfants pourront se *faire la main* de bonne heure pour briser les vitres. Avec le jeu du rat et le jeu des carreaux cassés, comment ne serions-nous pas le peuple le plus humain et le plus policé de l'univers?...

Les grands jeux du Mont-Parnasse, c'est-à-dire les théâtres forains et ambulants, tiennent leurs assises en dedans de la barrière, à l'angle de l'esplanade où les conscrits viennent étudier

les premiers éléments du bel art de tuer des hommes par principes. Là, surtout, on sent la différence des mœurs du quartier avec celles du centre de Paris; cette différence est sensible jusque dans les divertissantes discussions de monsieur Paillasse avec son maître. Il règne dans leurs propos une joyeuseté tellement libre, que l'on en serait scandalisé même en sortant du bal de Desnoyers où la belle Mariette et l'illustre voltigeur Pipereau se font admirer par la perfection de leur danse. Mais cela plaît aux habitués; les femmes surtout qui assistent à ces spectacles en plein vent, ne se plaignent point que les drôleries de monsieur Paillasse soient un peu épicées. Je choisirai, pour vous la raconter, la plus honnête, mais non pas la moins plaisante de ces parades. Le maître de monsieur Paillasse ne se fait jamais faute, comme vous savez, de lui dire crûment : « Vous êtes une bête. » Un jour monsieur Paillasse lui répondit fièrement : « Eh bien, oui, là, mon maître, je suis une bête, un animal; tant mieux. — Qu'est-ce à dire, impertinent? — J'aime mieux être un animal qu'un homme. Les animaux font des choses *que non pas* les hommes! Des taupes, par exemple, oui, des taupes font des choses que vous êtes incapable de faire, vous et toute l'honorable société. » Je n'ai pas besoin de dire que là-dessus monsieur

Paillasse reçut un soufflet, à la vive satisfaction de tous les assistants. « C'est cela, reprit-il en pleurant, vous me battez parce que j'ai raison. — Comment, imbécile, oses-tu.... Eh bien! voyons : qu'est-ce qu'elles font donc, ces taupes? — Eh bien, mon maître, elles font des petites taupes, et je défie qui que ce soit d'en faire autant. » Les applaudissements furent unanimes. Une grosse commère qui se trouvait auprès de moi me dit, après un court moment de réflexion, et d'un ton qu'il me serait impossible de reproduire : « C'est pourtant vrai! » Voyez combien on a de jugement à la barrière du Mont-Parnasse!

De l'autre côté de la rue, en face du lieu adopté par monsieur Paillasse, est un autre spectacle, un peu bruyant peut-être, mais qui compte un grand nombre d'amateurs et même de connaisseurs. Entrez; il n'en coûte que quatre sous, et l'acteur unique de ce théâtre va vous décliner lui-même son nom, ses titres et qualités. Écoutez-le : « Mes- « sieurs et mesdames, je suis Basserot, et je puis « m'instituer la première baguette de l'*Urope*. J'ai « battu devant *toutes* les souverains de l'*Urope*. « J'ai fait assaut avec *toutes* les tambours maîtres « de la grande armée, et j'imite si parfaitement bien « le canon sur mon tambour, que... l'on croirait « sentir l'odeur de la poudre! » La vérité est que

pendant que Basserot imitait le bruit du canon, on sentait quelque chose.

Le spectacle finit par une *symphonie* de tambours et de grosses caisses, sur lesquels Basserot, se démenant, faisait tomber ou voltiger ses baguettes, comme les jongleurs font croiser en l'air leurs boules d'escamotage. Le sujet de la *symphonie*, annoncée à l'avance, était la prise de l'Hôtel-de-Ville. Au bruit des roulements et des détonations, ce fut un enthousiasme universel parmi les auditeurs aux solides tympans. Cependant j'avais un voisin qui hochait la tête et ne paraissait pas content. Voulant en savoir la cause, je la lui demandai. « Pardinne, me dit-il, il est « encore pas mal gêné, le père Basserot. Il y a un « an qu'il jouait la même chose, et il disait que « c'était le bombardement d'Alger. Voilà comme « on trompe le peuple qui s'y connaît pas. »

Rien de si difficile que de ramener les hommes à une même opinion, et ce n'est pas à l'époque où paraît ce livre qu'il serait nécessaire d'en fournir des preuves. Il est cependant un moyen assuré de n'avoir point de contradicteurs, dans une circonstance donnée. Si vous avez, en nombreuse compagnie, examiné les lieux, étudié les scènes dont j'ai essayé de tracer une esquisse, qu'à six heures du soir la personne la moins éloquente de la société dise seulement : « Je crois,

« messieurs, qu'il serait temps d'aller dîner, » il y aura unité d'assentiment. Puisqu'il en est ainsi, allons dîner chez la mère Saguet, dont le brave mari, par suite d'une honorable amputation, est aujourd'hui rangé au nombre des solipèdes de l'Hôtel des Invalides. Toutefois arrêtons-nous un moment chez l'ami Victor, pour y prendre un verre d'absinthe. Voilà un vrai philosophe! Ancien mamelouck de la garde, ancien second violon de Feydeau, ayant remporté le prix de musique au Conservatoire de Naples, Victor débite à deux sous pièce, tout à côté du théâtre de Basserot, des petits verres de liqueur de toutes les sortes. Son absinthe blanche est sans doute d'une rare qualité, mais l'antiquaire Roquefort préfère son brou de noix, et surtout sa liqueur au céleri. L'arrière-boutique de Victor est une salle de concert où l'on fait parfois d'excellente musique; et ce n'est pas une des choses les moins caractéristiques de la barrière du Mont-Parnasse que cette singulière vie d'artiste.

Maintenant suivons le chemin le plus court. Quand on a remonté la rue du Mont-Parnasse jusqu'à la hauteur du théâtre, on tourne à droite; on traverse la chaussée du Maine, laissant à sa droite l'établissement de Tonnelier, heureux rival du classique Desnoyers; on entre dans la ruelle à l'angle de laquelle s'élève, à gauche, ce dernier

temple consacré sous l'invocation de la Gaieté. Suivez le mur circulaire du grand jardin de M. Caussin de Parseval; la première maison à droite, après un champ de betteraves, est la ferme de madame Doré, très-renommée pour ses fromages à la crème; et la seconde.... vous êtes chez la mère Saguet. Sa fille, madame Bolay, vous servira d'une façon accorte et parfaitement honnête, tout ce que vous voudrez.... pourvu qu'il y en ait dans l'établissement. Là vous pouvez dîner en plein air dans une seconde cour plantée de baux acacias, ou dans une salle *où l'on ne fume pas*, ou bien encore dans un cabinet situé à l'extrémité de cette salle. Que d'heures joyeuses et d'abandon des artistes, des gens de lettres ont passées dans ce réduit où il s'est dit plus de mots heureux et spontanés, plus de ces *bêtises* improvisées qui valent mieux que tout l'esprit du monde, qu'il ne se prononce de phrases inutiles pendant une session. Là notre ami Abel a épuisé toutes les formules du vocabulaire, tous les artifices du langage, pour nous déterminer à manger du lapin sauté à l'estragon, contre lequel Laballe leva le premier l'étendard de la révolte; là débuta Bernard avec ses complaintes; là Victor Hugo, David, Dupré, les deux Devéria, Robelin, jeune architecte plein de talent, Sainte-Beuve,

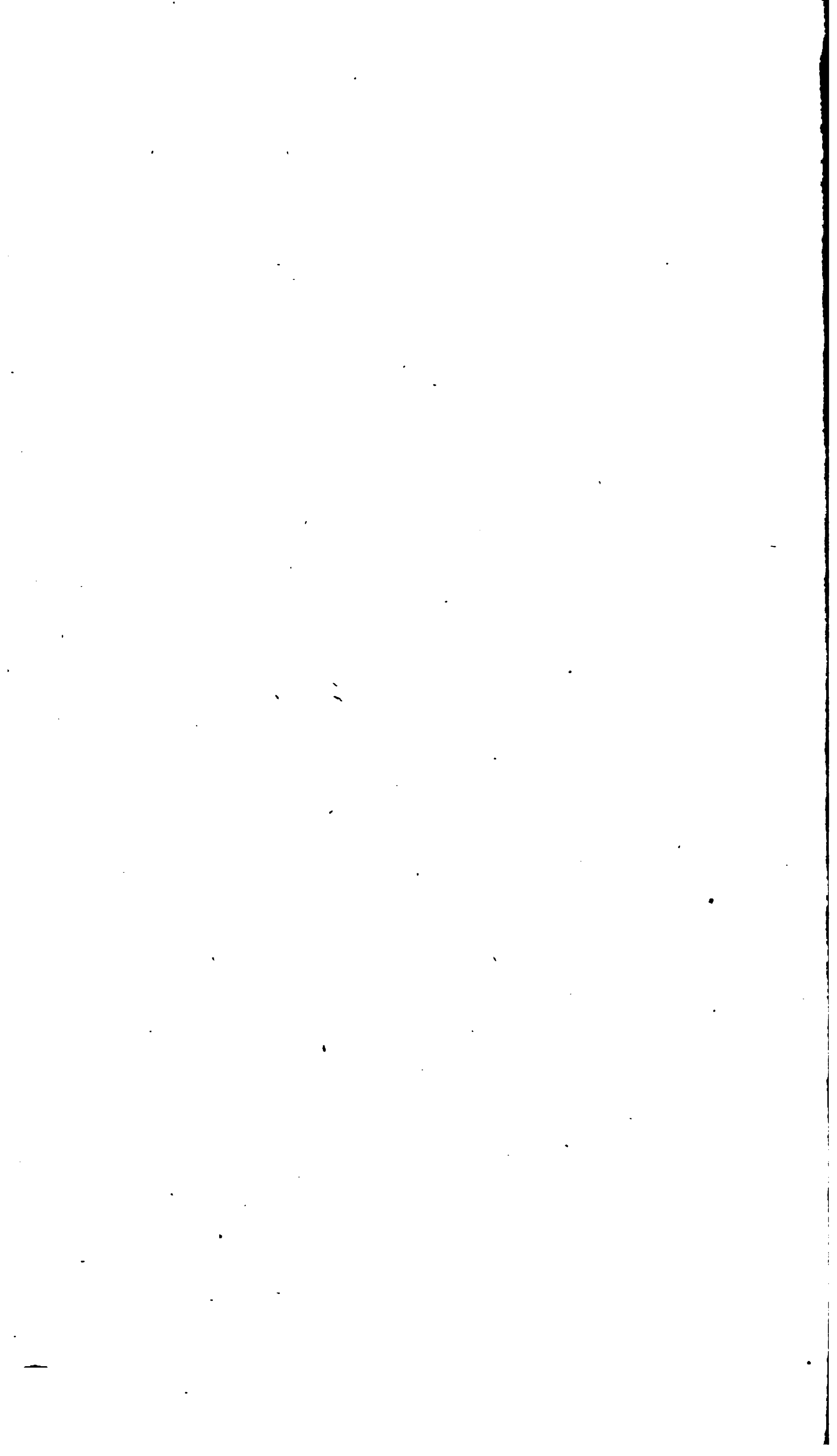
Denne-Baron, mirent en commun leur gaieté, leur bonne humeur, sans laisser un voile sur le caractère; là il s'est raconté, il s'est fait des drames; là des noms ont été usurpés, mais jamais compromis; ainsi M. Bignan, qui n'y est jamais venu, a eu une longue discussion littéraire avec Denne-Baron; là Roquefort a chanté sa chanson : *En revenant de Congo*; là il n'est pas d'enfantillage auquel ne se soient livrés des hommes de mérite ordinairement graves et sérieux; là de charmantes disputes entre Billioux et Lahalle nous ont tenus en joie; là enfin Charlet a étalé mainte et mainte fois les trésors de sa bonne philosophie, de ses mots non moins heureux que ses pages lithographiées, et tout cela sans apprêt, sans prétention.

Vous voyez donc que l'on peut aller chez la mère Saguet, et s'y trouver en bonne compagnie; vous penserez, je l'espère, comme Charlet, qu'il est une restauration à faire en France, et c'est la restauration du cabaret. Un vieux préjugé y attache l'idée de débauche et d'ivrognerie, et c'est à tort. Il y a des gens, il est vrai, qui y viennent sournoisement; j'en ai vu cacher leur décoration pour y entrer, d'autres craindre d'y paraître en uniforme ou même en toilette; pauvres gens qui s'estiment si peu qu'ils ont plus de respect pour

une aune de drap ou pour un bout de ruban, qu'ils n'en ont pour eux-mêmes. Les lieux s'honorent de la présence de ceux qui les fréquentent. Et il en est du cabaret comme du trône, Napoléon vous l'a dit : « La valeur d'un trône résulte de la valeur de celui qui s'assied dessus. » Eh bien, la table du cabaret vaut en raison de ceux qui l'entourent : venez donc dîner chez la mère Saguet au printemps prochain.

MAX. DE VILLEMAREST.







# UN ÉLÈVE DE DAVID.



Un nouveau tumulte dans l'atelier suspendit son travail et son rêve.

Abel aussi revenait de Rome. Son nom prononcé par tous les écoliers qui l'entouraient, l'interrogeaient, et l'étouffaient en l'embrassant, dans un désordre de surprise et de plaisir, fit accourir de son coin la nièce de M. Léonard.

Elle s'aperçut la première qu'Abel était pâle

et chancelant sous ses cheveux blonds et touffus, et sous sa haute stature. — « Déjà! » dit-elle en lui offrant une chaise et en l'examinant avec intérêt. — « Est-elle Flamande! repartit M. Léonard. Est-ce qu'on dit jamais *déjà*, aux amis qui reviennent? »

— « Cela veut dire: quel bonheur! mon oncle. Et puis, n'est-il pas Flamand comme moi, lui? Il entend bien! » poursuivit-elle en le regardant de l'œil intelligent d'une sœur.

Abel sourit; et son front pâle reprit couleur.

— « C'est bon! continua-t-elle en levant son doigt qu'elle agita près de sa bouche : j'en étais sûre. Est-ce qu'on reste un an à Rome quand.... »
— « Quoi, mademoiselle qui savez tout? » dit son oncle qui ne savait rien. — « Quand on y prend les fièvres, mon oncle! Regardez comme le voilà fait! Il faut bien un peu d'air natal, et mille choses qui sont à Paris, pour se reposer de l'école romaine. Hein! monsieur, ai-je prédit juste? »

La figure un peu altérée du jeune peintre éclata de bonheur. Il demanda l'entrée de l'atelier pour un compagnon de route, arrivant avec lui de Rome, passionné de peinture, Allemand de naissance, et d'une famille assez riche pour ne pas suspendre son existence au bout de ses crayons.

— « Bravo! cria toute l'école. S'il peint le portrait, il pourra faire crédit à ses amis; et s'il crée des chefs-d'œuvre, il pourra les garder pour lui. — Oui! vive la peinture quand on n'en meurt pas, dit Corbet; à bas les Vandales, qui disent insolemment : Gueux comme un peintre! »

— « Vous voulez bien le recevoir, n'est-ce pas, M. Léonard? lui et ses cartons, n'est-ce pas? »

— « Parbleu! répondit M. Léonard, rayonnant comme les jeunes; est-ce qu'on est jamais de trop pour s'éclairer et pour apprendre? et puis, présenté par vous, mon cher Abel, ne sût-il faire qu'une oreille, et moins encore, il sera reçu chez moi comme un Gérard-Dow ou un Der Burg. »

— « Expliquez-moi ce que vous aviez l'air de chuchoter des yeux à ce cher et honnête Abel, qui en devenait rouge, demanda M. Léonard en dînant avec Ondine.

— « Vraiment, mon oncle! c'est bien difficile à deviner, répondit sa nièce avec une gaieté caressante : vous ne savez donc pas? poursuivit-elle en avançant sa tête avec l'importance enfantine d'une confidence sérieuse. »

— « Rien! sinon qu'il était parti pour Rome, et qu'il revient de Rome. »

— « Oh! moi, je sais! reprit Ondine mystérieuse et riante. Il a pris le mal du pays à

Rome, parce qu'il avait emporté le mal d'amour. Il est amoureux, mon oncle! » Et elle appuya ses deux coudes sur la table pour faire de la causerie et de la morale.

— « Amoureux de quoi? » dit M. Léonard, la bouche pleine. — « Oh! vous verrez bien! car je gage qu'avant six mois il est marié. C'est pour cela, mon oncle, qu'il voulait et qu'il a eu le prix de peinture. Ah! mon oncle! on dit devant vous tant de choses que vous n'entendez pas! »

— « Il paraît que vous entendez tout, vous! » répliqua M. Léonard en éclatant de rire. « Et c'est juste, au reste; vous êtes fille et curieuse! »

— « Pas curieuse, mon oncle. Je suis là; j'entends; et je retiens ce qui en vaut la peine. J'ai très-peu, bien peu d'histoires dans ma tête, mon oncle! Je n'ai écrit que celle-là. »

— « C'est-à-dire que vous barbouillez le papier que je vous donne pour vos dessins, avec les pieds de mouche indéchiffrables que j'ai déjà vu rouler dans vos cartons! Faites-moi le plaisir de me montrer ce qui vous a passé par la tête sur Abel. S'il n'y a pas de quoi frémir de voir une pauvre petite Flamande dégénérée, qui ne sait pas encore mettre une tête ensemble, d'après la bosse, s'aviser de faire des esquisses d'après nature! Allez un peu me chercher votre carton; ce doit être beau! »

Ondine resta droite et indécise, regardant si le front de son oncle grondait comme lui : mais il n'avait pas un pli, et ses yeux dansaient par l'effort qu'il faisait pour s'empêcher de rire. — « Voilà ! mon oncle, » dit-elle en posant un petit carton tout ouvert sur le coin de la table où son oncle mangeait encore quelques cerises qu'elle avait glissées devant lui ; car Élisabeth ne pouvait pas toujours ajouter le luxe d'un tel dessert à l'unique mets dont elle chargeait leur petite table.

— « Allez ! allez à vos soins de ménage, mademoiselle : ôtez la nape avec. Cette pauvre Élisabeth qui n'écrit pas d'histoires ! » dit M. Léonard, en éloignant de la main sa nièce qui obéit ; et il oublia quelques instants sa palette pour parcourir ces papiers d'une jeune fille.

« Pour ma Sœur.

« Vous savez bien, ma sœur ? vous savez bien Abel, qui venait voir mon oncle, qui est bon comme Philippe, et qui a peint la colère de Jacob, dans un coin du Louvre, sous les verrous où nous ne pouvions lui crier, bonjour et courage ! qu'à travers la porte ? Eh bien ! ma sœur, il est à Rome !

« On dit qu'il y a des fièvres, à Rome ; des fièvres de gloire, d'ardent soleil, d'admiration,

de fatigue; bien des fièvres, ma sœur! et il en a déjà une qu'il emporte; une qui lui a fait peindre la colère de Jacob, et gagner ce prix si souhaitable!

« Il était donc content de partir; mais il en était aussi bien fâché, parce qu'il a de l'amour comme Philippe en avait pour vous quand il voulait être votre mari, quand il n'aurait pu vous quitter sans devenir malade. Si Abel allait aussi le devenir, de son amour et des fièvres de Rome, il en pourrait mourir, et ce serait bien dommage; car j'ai entendu raconter de lui des choses qu'il faut que vous sachiez, ma sœur, comme tout ce que j'apprends d'aimable à retenir.

« Il y a eu, durant seize ans, je ne sais quel voile triste sur sa naissance. Je n'ai pas bien compris ce que ses amis racontaient entre eux des premiers chagrins de son enfance, mais c'était grave et touchant, car leur figure était émue et sérieuse.

« Il passait alors pour un orphelin, et il ne l'était pas! Ce mot! vous savez, ma sœur! comme il tombe sur le cœur de ceux qui sont aussi des orphelins.... J'écoutais donc avec amitié tout ce que l'on disait d'Abel, et ses succès m'ont donné bien de la joie!

« Ce semblant orphelin fut élevé sous le simple

nom d'Abel. Pas d'autre nom. Et c'était triste quand ce nom n'avait pas encore un pauvre petit rayon de gloire pour se soutenir seul dans le monde.

« Par cette espèce d'abandon, peut-être d'ignorance de lui-même et des siens, son caractère, vous l'avez pu voir, a pris une forme sérieuse et sensible; privé de parents pour l'aimer, il a su de bonne heure se faire des amis pour le plaindre et l'attacher à cette vie où on le laissait entrer tout seul. De sa petite province du Nord qui donne la main à celle où nous sommes nées, ma sœur, et dont les clochers disent de loin bonjour à ceux de nos églises, on l'envoya tout jeune, tout vague et tout surpris, à Paris, pour y cultiver dans l'étude du dessin les dispositions étonnantes qui étaient nées en lui. Il eut le bonheur d'entrer tout droit dans l'école de David, c'était comme entrer dans la Légion-d'honneur!

« Une main presque invisible et chère, dit-on, versait autour de lui, chaque année, le prix de sa mystérieuse existence; mais cette main, comme celle de Dieu, qui nous soutient et que nous ne voyons pas, cette main, ma sœur, ne pressait jamais la sienne!

« Comme ce doit être triste, n'est-ce pas, de ne pouvoir dire : je vous remercie! à ceux qui

ont le droit de nous donner? Ainsi, quand ébloui de ses peintures, et fatigué d'un travail assidu, il cherchait un regard intime et puissant pour le ranimer, il n'en rencontrait pas. Je me figure, moi, qu'alors il élevait ses yeux au ciel, parce que j'y regarde souvent, et qu'il les rabaissait tout humides sur ses dessins épars, sur son isolement; et sur ce, là-bas, là-bas.... qui serre le cœur, qui gêne la respiration, quand on dit: J'irai seul!

« Et puis, David passait derrière lui, s'arrêtait comme le soleil qui jette sa chaleur sur une jeune plante. Il frappait doucement sur sa tête penchée, et lui disait d'une voix qui relève: « Va donc! Abel! va donc! regarde bien là-bas, mon ami, tout au bout de mon pinceau: eh bien! c'est Rome; il faut que tu y portes de mes nouvelles; il faut que tu ailles saluer Rome avec mon nom, et que le tien y entre en même temps. »

« C'est dans une de ces heures d'abattement, sans doute, et en laissant errer ses yeux devant lui, qu'il a rencontré ceux d'une belle et douce jeune fille. Il faut croire, ma sœur, qu'elle le regardait comme il fallait pour lui donner bien du courage, car il travailla tant, et de ses crayons, et de son génie, et de toute son âme, que l'autre jour le prix est tombé sur son front,

tout jeune, tout rougissant, tout étonné d'une telle chose. David le pressa fortement contre lui avec cette affection émue, et profonde, et de père, qu'il porte à ses élèves. « Merci, Abel! lui dit-il; à Rome, Abel! à Rome; tu y trouveras de ma famille, Abel. Il faut que toute mon école rende visite à Rome, un laurier dans la main. » Et c'est doux de penser qu'Abel est maintenant un rayon de plus dans l'auréole de ce grand maître.

« Mais la jeune fille humble, et douce, et puissante? pensez-vous, ma sœur, qu'elle ne fut pas bien contente d'avoir un tel empire dans les yeux, et qu'ils ne se remplirent pas de joie et de larmes quand Abel courut lui porter sa couronne? quand il lui dit d'une voix qui sortait libre de son cœur dilaté, que ce prix, ce triomphe, cet avenir qui s'ouvrait large et beau devant lui; tout serait pour elle! tout pour elle à son retour! Sans doute, elle a pleuré, ma sœur, en disant adieu! au revoir! Mais quelle jeune fille ne voudrait pas pleurer ainsi? Quel bonheur de penser que toutes ne sont pas venues pour rien sur la terre, pour regarder vite et s'enfuir.... inutiles qu'elles sont au bonheur des autres!

« Ce qui vous touchera, je crois, c'est qu'il voulut, avant de partir pour Rome, revoir dans

un pieux pélerinage son berceau caché, sa première école, ses premiers petits camarades, et passer devant une maison, une chère et imposante maison, fermée pour lui jusqu'alors comme les chapelles voilées par un grillage, que l'on salue en passant, où le cœur jette une prière fervente, et où l'on n'entre pas.

« Ses jeunes amis, prévenus de son retour, fiers de son bonheur, coururent tous au devant de lui, les mains pleines de fleurs, l'attendre à la porte de la ville, cette porte épaisse et sombre de nos villes de guerre, où ils l'avaient vu passer en les quittant, si faible encore, si abandonné, pauvre Abel!

« Quand ils le reconnurent grandi comme eux, plus beau qu'eux par ce je ne sais quel éclat d'un grand courage, d'une jeune gloire, et d'un premier amour, resté comme eux, pourtant, simple, modeste et toujours naïf, les voilà qui s'arrêtent, qui se taisent, qui pleurent. Puis, leurs âmes s'exaltent; ils l'entourent, le pressent, l'enlèvent dans leurs bras, où il perd la force de se mouvoir, et l'emportent sous les fenêtres de la belle maison fermée, en criant de toutes leurs forces: Vive notre camarade couronné! vive Abel, qui part pour Rome!

« Ces acclamations de voix claires et perçantes

retentissent dans la petite ville. La rue où ils s'arrêtent en est ébranlée, ses fenêtres frissonnent; une grande foule se répand et se presse autour d'une habitation élégante qui dépasse les autres. Le nom d'Abel couronné, d'Abel qui part pour Rome, y pénètre à travers les grilles, les rideaux et les persiennes storsées; oh! ma sœur! il se glisse enfin jusqu'au cœur du père d'Abel, s'y arrête, l'oppresse, et l'embrase. La porte s'ouvre tout à coup avec bruit; Abel, presque étouffé de crainte, ne pouvait s'enfuir. Un homme, presque vieillard, apparaît au seuil; il regarde, sur tous ces bras entrelacés et tendus, le jeune homme, le lauréat, ma sœur! ému, tremblant, pâle de sa gloire, et joli, je vous assure; je l'ai vu le jour du prix! Les yeux de l'homme se troublent; un bon nuage y passe, et les mouille; son ame s'amollit; il étend ses deux mains devant ce fils si long-temps sevré du bonheur et du droit de dire : « Mon père! » Il le dit, ma sœur! et son père dit : «Mon fils! mon fils! mon fils! » Il le crie, il le pleure, il le grave par ses baisers sur le front d'Abel, à la face de ses jeunes écoliers stupéfaits du succès de leur action hardie, et qui pleurent aussi de joie en le voyant entrer saisi, ivre, palpitant sur le cœur de son père. Ils le suivent muets alors, comme des vainqueurs

étonnés, sous ce toit plus haut que tous les autres toits, chère sœur! et si long-temps, si inflexiblement interdit à celui qui l'honore!

« Abel y reçoit tout haut un nom tout entier, fier de se poser sur lui, de se lier étroitement au nom d'Abel! d'Abel couronné! d'Abel qui part pour Rome!

« Pour moi, je pense que nous verrons un jour de beaux tableaux signés de ce nom-là! »

— « C'est singulier! » dit M. Léonard, qui s'était remis à peindre, et, après une pause: « C'est singulier!

— « Quoi? mon oncle! » demanda la jeune fille oublieuse, qui regardait attentivement une tête de mort et la dessinait. — « On dirait que vous pensez quelquefois! » poursuivit-il en touchant avec son appui-main le carton refermé.

— « Quelquefois, mon oncle, quand le cœur me bat, » répondit-elle sans perdre de vue la tête de mort blanche et polie. — « Eh bien! faites-moi le petit tableau que je vous ai commandé; faites-le même avec votre cœur, je ne vous le défends pas. Si vous le laissiez battre souvent pour autre chose que pour la peinture, il pourrait vous jouer un assez mauvais tour. »

Ondine regarda son oncle avec tout le naïf d'une pensée de Greuze; et sans nulle arrière-

prévision : — « Je ne veux apprendre qu'à peindre, mon oncle ! »

Elle croissait et respirait en effet sans danger, au milieu de douze têtes ardentes qui lançaient des éclairs. Nul regard ne pénétrait jusqu'au fond du sommeil de son âme; jamais, plus que M. Léonard lui-même, elle n'avait pensé que rien dût l'inquiéter dans son calme, qui lui faisait comme une seconde enfance.

Les élèves de son oncle étaient ses frères d'atelier; elle les regardait tous les douze et leur souriait, sans respirer autre chose que la peinture, l'harmonie et l'innocence. Elle glissait, au milieu de ces êtres jeunes et enjoués, comme un ruisseau libre et clair qui réfléchit les objets qui l'entourent. Mais les ruisseaux dépendent de la terre; un nuage les rend tristes, un orage les égare; l'eau se trouble et se trompe, et s'en va par une autre route. Ondine n'y pensait vaguement que sur un aveu de sa sœur; le jour d'un mariage d'amour, elle avait dit, cette sœur : — « Il faut aimer, ou mourir ! » — Personne ne l'en faisait apercevoir.

Elle dessinait donc, sans distraction, l'horrible tête où elle cherchait à retrouver quelque trait de la vie. Ses petites mains rondes et potelées retournaient en vain cette stoïque étude ; de

profil ou de face, c'était toujours affreux ; c'était toujours la mort; toujours, au fond de cette bouche creuse, aride, et sèche, sans lèvres et sans voix, Ondine croyait lire :

— « Toi, aussi ! » — « Tu mens ! dit la jeune fille impatientée et un peu frissonnante ; je te forcerai bien à n'être plus si laide! »

Elle fit alors courir son crayon avec une incroyable vitesse sur son papier, autour de cette tête trop exactement reproduite; elle rougissait d'un air de triomphe, et sa main, qui tremblait d'action et de joie, volait sur son dessin, en y jetant la pensée qui animait ses yeux d'un singulier éclat.

— « Que diable fait-elle donc là ? dit M. Léonard en l'examinant de loin. A qui parle-t-elle?» Il se fit le plus léger qu'il put, et s'approcha presque en l'air, regardant par dessus l'épaule et la chevelure éparse de son écolière, qui murmurait toujours, en avançant ses lèvres vermeilles et boudeuses : — « Tu mens ! tu mens ! »

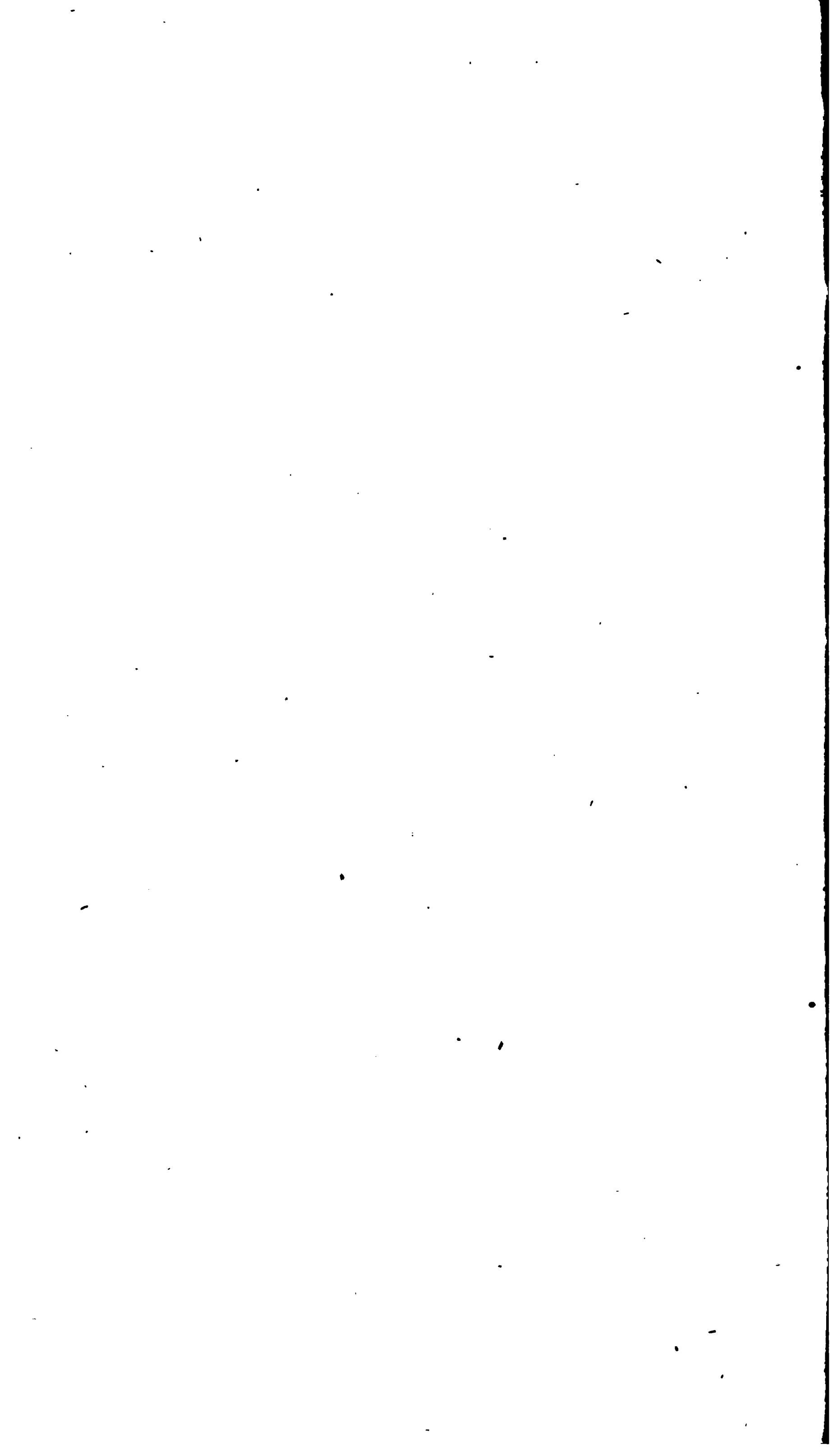
M. Léonard resta un moment stupéfait, puis il éclata de rire; ce qui fit sauter Ondine hors de son escabeau, en poussant un grand cri. — « Vous voyez bien que vous avez peur, dit son maître en se moquant d'elle, et que c'est vous qui mentez à cette pauvre sincère, parce qu'elle

vous dit une brusque vérité. Elle n'a plus rien, voyez! pour mentir à personne non plus qu'à elle-même : vous avez beau mettre des fleurs dessus, dessous, tout autour; ce ne sera jamais qu'une tête de mort, la seule qui ne mente plus. Il est pourtant certain que votre idée fait sourire ; ces fleurs sont bien jetées; il faut arrêter cette esquisse dont je ne suis pas mécontent... Cette pauvre petite! poursuivit-il en regardant alternativement les fleurs, Ondine et la tête de mort, comme elle ressemble à son père! » Et ses yeux devinrent humides.

Il n'attendit pas, ce jour-là, que le soleil fût tout-à-fait couché pour faire respirer quelques instants à sa nièce l'air assaini des boulevarts et des jardins dont les parfums suaves franchissent les plus hautes murailles.....

Marceline VALMORE.







# UNE
# SÉANCE DE SOURDS-MUETS.



« La reconnaissance est la mémoire du cœur. »
(MASSIEU, sourd-muet.)

Par une belle matinée de printemps, dans la saison des lilas et des roses, voyez venir à cette école, de tous les quartiers de la grande ville, à travers les beaux jardins des Plantes, du Palais-Royal, des Tuileries, et du Luxembourg, des familles de sourds-muets, de petites troupes de

pensionnats des deux sexes, nombre de sociétés étrangères et françaises ; bourgeois, nobles, ambassadeurs, évêques, députés, cardinaux, pairs, princes et rois accourent ; les uns à pied, les autres en riches et pompeux équipages : tous parés comme en un jour de fête.

Ces bandes joyeuses et curieuses de toutes les classes de la société, viennent composer, dans la salle des séances, une nombreuse assemblée de plus de six cents personnes, parmi lesquelles on voit briller de jeunes et belles femmes de tous les pays.

Entrons dans cette salle : d'un côté, à droite, sont assises les jeunes sourdes-muettes, depuis l'âge de cinq, six, jusqu'à quinze et dix-huit ans, uniformément vêtues de robes d'une éclatante blancheur, d'un chapeau et d'une ceinture bleu-ciel ; de l'autre côté, à gauche, on voit les jeunes garçons, leurs frères, parés de leur petit costume gris, à parements et revers bleus, comme la ceinture de leurs sœurs.

Quelle douce joie répandue sur ces jeunes et jolies figures ! quelle vivacité, quelle expression, dans l'épanouissement de ces physionomies si mobiles des deux sexes ! le bonheur de l'innocence du plus bel âge de la vie respire dans leurs modestes regards, dans ces gestes brillants, étincelants comme des éclairs, auxquels

ils sont forcés d'avoir recours pour peindre leurs pensées; car ils n'ont jamais parlé; jamais les accents d'un frère, d'une bonne et tendre mère, ou une voix plus douce encore ne frapperont leurs oreilles, et ne pénétreront jusqu'à leur cœur; jamais ils ne jouiront du charme de l'harmonie. Pour eux, les vallons n'ont point d'échos; les salons sont sans voix, sans retentissement; point de doux murmure du ruisseau, qui invite agréablement à la rêverie. Le bruissement de la feuille qui tombe à travers les branches, le frémissement de la robe flottante sur la lisière d'un bois solitaire, ne feront jamais tressaillir leur cœur. C'est en vain que le rossignol, au printemps, et tous les virtuoses des beaux jours s'efforcent de développer leurs chants : ces bruits lointains, ces sons religieux de cloches, qui se dissipent insensiblement dans le vague des airs, et semblent porter leurs dernières harmonies jusqu'au ciel; toutes ces voix, tous ces langages, tous ces trésors de mélodie, sont comme s'ils n'étaient pas pour de pauvres enfants, qui, plongés éternellement dans l'abîme du silence, ne peuvent et ne pourront jamais les entendre.

Ah! voici les frères Martin sourds-muets, jumeaux, peintres de Marseille, de l'âge d'environ vingt ans; même taille, même figure, mêmes habitudes de corps; même élégance dans

les gestes. L'un est exactement le Sosie de l'autre ; ils sont connus dans le monde pour vivre à Paris en faisant le portrait : l'ouvrage, commencé par l'un, est fini par l'autre, sans qu'on s'en aperçoive. On les prend l'un pour l'autre, tant ils se ressemblent : ce qui a été cause souvent de fort singulières méprises.

Ces deux aimables jumeaux, d'un fort bon ton, mais, ce qui vaut bien mieux, d'un excellent naturel, accompagnent avec les égards les plus respectueux, comme vous voyez, cette grande et belle femme, dont la démarche a je ne sais quoi d'imposant et de majestueux ; c'est leur compatriote, déjà sur le retour de l'âge, et pourtant, encore douée de quelques grâces qui attirent tous les regards. C'est une mère, dont le cortége, ou plutôt la parure, se compose de ses douze enfants, bien vivants, groupés autour d'elle, six jeunes filles et six jeunes garçons de 6, 8, 10, 12, 16, 18 ans, nés sourds-muets, parlant alternativement. Cruelle bizarrerie ! nous l'expliquerez-vous, messieurs les philosophes, grands scrutateurs de la nature, qui prétendez lui avoir arraché son voile, et vous vantez qu'elle n'a point de mystères pour vous ? En attendant les prodiges miraculeux de vos hautes lumières, qui pénètrent et éclairent les secrets les plus cachés, admirons et jouissons d'une

sorte de dédommagement. Ne trouvez-vous pas quelque chose d'antique dans les nobles traits de cette intéressante et belle famille ? la coupe de la figure, la vivacité et la profondeur du regard, l'élégance, la grâce des mouvements, et surtout le sang chaud, généreux qui circule rapidement sous cette peau fine, douce, transparente, légèrement brunie par un soleil ardent, ne vous disent-ils pas assez que vous avez sous les yeux des descendants de cette colonie grecque, de ces Phocéens, qui fondèrent Marseille?

A peine ce petit groupe de sourds-muets méridionaux, voyageurs, arrière-petits neveux et nièces des Athéniennes, des Périclès, aperçoivent-ils leurs frères et sœurs de la métropole, qu'ils voient pour la première fois, qu'une conversation très-animée s'engage; on se sourit amicalement, on se touche la main. Ils semblent des compatriotes en pays étranger, enchantés de se rencontrer, de se retrouver, quoiqu'ils ne ne se soient jamais vus. L'entretien ne tarit pas; ils se parlent tous à la fois, tout à coup, la même langue, le langage d'action, peinture des choses, qui sont les mêmes partout, d'une extrémité de la terre à l'autre. J'ai causé souvent en même temps avec des sourds-muets nés en Amérique, à Rome, à Saint-Pétersbourg; ils auraient vu le jour en Chine, en Laponie, aux antipodes,

qu'ils n'en seraient pas plus pour cela Lapons, Antipodiens, Chinois, Russes, Américains, Romains. Ils ne seraient jamais, et ne sont en effet qu'habitants du monde, cosmopolites, citoyens de la nature, du silence, sourds-muets enfin.

Une heure sonne, une salve d'applaudissements signale l'entrée de l'instituteur, entouré de plusieurs de ses principaux élèves, qui vont se placer sur une estrade devant une grande planche noire.

L'assemblée garde un profond silence et prête la plus religieuse attention.

L'instituteur prend la parole et s'exprime en ces termes :

« Chacun de vous, mesdames et messieurs, en venant dans l'humble demeure de pauvres enfants sourds-muets, faisait sans doute de bien tristes réflexions sur les bizarreries de leur destinée.

« Vous formiez mille conjectures sur le moyen employé par le maître pour communiquer avec d'aussi singuliers élèves, qui, comme les a définis leur doyen, ne *peuvent* pas entendre et ne *savent* pas parler.

« Mais, s'ils sont sourds, ils ne sont pas aveugles; et *ce que nous ne pouvons faire entrer par la porte*, selon l'expression spirituelle de l'abbé de l'Épée, *faisons-le entrer par la fenêtre.* Si les

sons, la voix, l'accent et la parole, leur manquent, il leur reste la lumière, la physionomie, le regard, les couleurs, les mouvements. Ils exprimeront donc leurs pensées avec des gestes; la langue des sourds-muets sera l'action de l'art oratoire dans toute son extension, essentiellement poétique et pittoresque, peignant ce qu'elle voit, et embellissant ce qu'elle peint, sorte d'imagination extérieure et d'étymologie gesticulée.

« La parole ne communique pas la pensée; seulement au-dehors elle la replie sur elle-même, pour ainsi dire, comme en écho pour qu'elle se féconde. Aussi l'être disgracié, sans audition et sans voix, réduit à ses signes naturels, vivant presque isolé, ne jouit-il pas entièrement de ce précieux et immense avantage; à moins que, par un effort de génie, il ne perfectionne ses signes en les élevant, lui ou quelqu'un pour lui, à la dignité de langue qui peut seule remplacer la parole.

« Voyons, essayons de donner la forme dramatique à notre discours, et tâchons de nous rendre intelligible, en mettant en action cet art difficile de conduire le sourd-muet de ses signes naturels aux signes institués, c'est-à-dire de l'ordre primitif à la convention.

« Prenons pour acteurs ce joli petit chien et ces deux charmants enfants sourds-muets. Venez,

sémillante petite, et vous, espiègle petit garçon d'environ six ans, qui donnez tant de distractions à l'assemblée par la gentillesse de vos signes, et votre mouvement perpétuel. Nous vous demandons *par signes,* à vous, nos acteurs en espérance, qui nous regardez avec vos grands yeux bleus, noirs, et curieux, le nom, par signe, de cet autre acteur non moins remuant que vous, qui, en entrant en scène, commence par vous donner les marques de la plus tendre affection.

« Mais, auparavant, je desire que quelqu'un de l'assemblée veuille bien se dévouer pour elle, en lui donnant le plaisir de le voir essayer, chercher, tâtonner, pour savoir s'il pourra trouver lui-même ce signe, ayant soin de faire tourner nos impatients acteurs pour qu'ils n'en voient rien. »

Plusieurs personnes se lèvent à la fois, et font, comme si elles s'étaient concertées, le même signe que tout le monde emploie pour appeler *un chien.*

A leur tour, après s'être lestement retournés, les petits acteurs ne font pas d'autre signe que nos amateurs officieux, à la grande satisfaction de l'assemblée. Ils se donnent vivement, avec la main étendue, plusieurs petits coups sur le genou ; ils frottent rapidement, l'un contre l'autre, le pouce et l'index, en les montrant au chien, qu'ils regardent en riant, et remuant les lèvres

comme pour aboyer. L'interlocuteur intelligent, vigilant et fidèle gardien de l'enfance, à qui on parle sa langue, à cette douce provocation, à cet aimable appel, ne tient pas d'aise: Français bien élevé, qui sait son monde, et acteur consommé qui sait son rôle par cœur, il s'élance de toutes ses forces, en aboyant de l'accent d'une joie tendre, sur la scène de délices, dans les bras ouverts de ses deux nouveaux amis, qu'il couvre de mille caresses.

Remarquez ce qui se passe en même temps au tableau noir. Un sourd-muet, étranger à la scène, et auquel on ne faisait pas attention, par un petit mouvement d'amour-propre, qu'on saurait réprimer s'il devenait dangereux, *écrit* sur le tableau, ce qu'il ne sait peut-être que depuis un instant, le nom *chien*, sous la seule dictée, par signe de nos deux petites bonnes gens, ses frères en silence. Notre petit docteur, enchanté de son chef-d'œuvre, est plus content de lui qu'un général d'armée qui vient de remporter une victoire. Nous venons de dire que notre jeune savant n'a acquis sa science que depuis peu de temps, nous étions dans l'erreur; il doit y avoir plusieurs années, puisqu'il sait *écrire*, *nommer*, *décrire* et *définir* les objets, et surtout les animaux.

Assurément ce signe de *chien*, tel qu'il vient

d'être fait, est naturel; mais il existe un axiome dans la science, qui dit, que *ce n'est pas le signe qui appelle l'idée*, mais bien l'objet : autrement ce serait intervertir cet ordre naturel des choses : *objet*, *image intellectuelle*, *idée*, *signe*, *parole*, *mot*, *lecture vocale* et *lecture manuelle* : tout cela va s'expliquer.

D'ailleurs ce signe ne suffirait pas pour faire connaître le chien, dont il n'est qu'un croquis, et bien moins pour donner au nom sa valeur. N'en doutons pas, cette valeur du nom est connue de notre petit savant. Mais comment l'a-t-il apprise? Son maître, à l'aspect du chien, en a tracé le dessin, sans négliger, comme une chose indispensable, entre le dessin et le nom dont il veut donner l'intelligence, d'expliquer par écrit, à la faveur des gestes, de la génération des idées, et de l'étymologie, choses immenses! toutes les qualités et propriétés du chien; de désigner la classe à laquelle il appartient dans la nature, en parcourant de l'œil de la pensée tout ce qui le caractérise : la respiration, le mouvement, le sommeil, la veille, le boire, le manger, et toutes les fonctions nécessaires à sa conservation; enfin, son tempérament, ses habitudes, son instinct, son caractère, ses mœurs.

« Tout cela est bien, » dit en élevant la voix un auditeur, et, s'adressant à l'instituteur; « mais,

« vous ne nous avez pas expliqué comment vous
« enseignez à vos élèves la *valeur* du nom?
« Comment ce nom est le nom de tel objet plu-
« tôt que de tel autre objet? Conçoivent-ils que
« ce mot est le nom de ce fidèle animal, compa-
« gnon de nos bons et mauvais jours, et qui ne
« nous abandonne jamais? Non, ils ne le con-
« çoivent pas, parce que le nom *chien*, imposé à
« cet animal, est arbitraire; *chien*, parlé ou écrit,
« n'est pas même pour eux un mot, puisque
« vous ne leur avez pas fait connaître l'alphabet
« qui est l'ensemble des éléments des mots. »

« Vous avez raison, monsieur, » réplique l'instituteur, « réparons notre oubli. Établissons cette convention entre nous et notre élève. L'objet est absent, le nom est écrit autour du dessin, nous montrons le dessin à ce petit élève qui va aussitôt nous chercher l'objet. Essayons la contre-épreuve; faisons-nous faire la leçon.

«L'élève devenu maître nous montre le dessin: nous feignons de nous tromper, nous lui apportons un autre objet. Voyez aussitôt l'élève-maître hausser les épaules, et, avec un petit air de pitié ironique, courir nous chercher lui-même le véritable objet du dessin.

« Voilà la convention bien établie jusque-là, grâce à la nature, qui nous conduit par la main. Mais si, au lieu de montrer le dessin, nous l'ef-

façons, toujours en l'absence de l'objet, et que nous ne montrions plus que le *nom*, il y aura hésitation de la part de l'élève à nous apporter le véritable objet. Cependant, en insistant à plusieurs reprises, en reproduisant le dessin et l'effaçant, l'hésitation ne durera que le temps nécessaire à l'esprit de concevoir que le nom, bien que ne ressemblant pas du tout au dessin, lui sera constamment substitué, et remplacera l'objet avec lequel il n'a pas plus de ressemblance. L'élève alors concevant cette substitution, convaincu qu'elle est sans supercherie, et qu'au contraire elle va être d'une immense utilité, y consent. Voilà la convention établie, cimentée par le consentement mutuel, le mot mis en *valeur* comme une terre en *labour*, et devenu *nom*. C'est ainsi que prend naissance la propriété et qu'on l'acquiert par le travail.

« Faisons maintenant connaître à l'élève les éléments du nom, c'est-à-dire les lettres, dont la totalité s'appelle *alphabet*.

« Nous avons eu soin d'écrire toutes les lettres de l'alphabet dans un coin de la planche comme dans un magasin. C'est pour nous la palette du peintre, où nous irons désormais chercher nos couleurs pour peindre tout ce qui frappera notre vue. Mais, auparavant, toutes ces lettres ont été connues, imitées, écrites par

l'élève. Il les sait par cœur. Ce sont ses jouets.

« Nous avons d'abord écrit les noms, composés du moindre nombre de lettres, dont *l'articulation vocale* est produite par l'élève sans qu'il s'en doute. Car la surdité n'empêche pas le jeu de l'instrument vocal, et ne prive pas le sourd, quoique à son insu, et involontairement, des voix et des articulations qui sont l'objet des lettres, et les éléments de la parole.

« Nous avons écrit assez de noms en faisant marcher de front tous ces exercices, pour employer toutes les lettres, et pour épuiser l'alphabet. Nous sommes arrivés enfin, à force d'activité, de temps, et de patience surtout, à faire connaître l'objet à l'élève, à lui en faire trouver le signe, à le lui faire dessiner, à écrire le nom, à lui en apprendre l'alphabet manuel, et, à force de répétition, à lui en faciliter la rapide exécution. Maintenant, qu'avons-nous à faire? Nous n'avons plus qu'à lui rendre la parole en dépit de l'ouïe, qui paraît vouloir résister encore longtemps aux efforts de l'art. Quand je dis rendre la parole à un muet, je ne m'exprime pas exactement, puisque ce n'est que lui faire exécuter volontairement, sciemment, les articulations et les voix qu'il produit machinalement et sans le savoir. Je lui fais connaître le trésor qu'il a en lui, et je lui apprends à s'en servir. Daignez vous

donner la peine de continuer la leçon avec nous.

« Laissons nos élèves prendre leurs ébats, causer librement, et s'entretenir; puis, épions de l'oreille, écoutons attentivement si, parmi tous ces signes, il ne leur échapperait pas des sons, quelques articulations, et des voix, qui jaillissent comme l'étincelle du briquet, sans que ce briquet insensible en ait le moins du monde intention. Ah! voici que des voix, quelques articulations frappent très-distinctement notre oreille et nos yeux, malgré cette apparente confusion; et, même, nous remarquons que ces voix sont accentuées, empreintes d'émotions vives, et de sentiments tendres dont ces jeunes cœurs sont animés.

« Faisons avancer sur l'estrade cette jeune personne, qui vient de produire les sons *a e*, et les articulations *ti mi.* Après plusieurs essais, nous parvenons à les lui faire répéter et prononcer distinctement. Elle ne sait pas encore ce qu'elle possède, elle ne le sent pas; cependant, quoiqu'elle soit plongée dans le plus absolu silence, elle sentira un jour, ou plutôt elle distinguera, à travers les mouvements confus de la glotte, quand elle produit des sons et quand elle n'en produit pas; et avec ce tact exquis naturel à son sexe, elle pourra les reproduire à volonté, et s'en servira pour appeler des *enten-*

*dants* à distance, comme nous en avons l'exemple quelquefois dans l'École.

« A présent écrivons, et en même temps faisons articuler *e mi a ti.* Si nous parvenons à les lui faire prononcer en les lui montrant, nous aurons donné une leçon de lecture. Notre élève a fait un grand pas dans la science de la parole et de la lecture.

*Oui*, vient de dire avec ironie un critique sévère et un peu léger, *votre élève est bien avancée avec ce langage de perroquet, vrai grimoire. Vous le croyez*, lui répond l'instituteur; *reconnaissez que la jeune élève entend très-bien ce mot, qui n'a pas besoin d'explication, car elle a des sœurs, des frères, des amies.*

Quelle merveille que notre alphabet! Il semble le dernier effort du génie. Cette belle conception de réduire les éléments de la parole à un petit nombre, et de les représenter par autant de caractères, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Ne dirait-on pas que ce serait le même esprit qui aurait inventé l'alphabet vocal, l'alphabet écrit, le système de la numération, et la décomposition de la lumière en couleurs natives?

Dans l'organe de la parole, cet abrégé de tous les instruments de musique, l'homme a reçu de son Dieu la voix, l'accent, le chant, et la pa-

role, qu'il exerce séparément, ou ensemble; il peut imiter le cri de tous les animaux : plaindre avec le souffrant, s'épanouir avec le joyeux, rugir avec le lion, gémir avec la colombe, chanter avec l'oiseau matinal des bocages, siffler avec les vents, gronder, éclater avec le tonnerre, soupirer avec sa compagne, et parler avec l'homme.

Ce langage d'action, en peignant par gestes, donnant un corps à la pensée, et parlant en quelque sorte avec les choses, ramène les idées abstraites des plus hautes régions intellectuelles, sous l'empire de l'imagination et des sens. Ce principe de la mnémonique naturelle fait marcher constamment de compagnie l'abstrait et le concret.

Demandez à un élève, sans lui donner le temps de la réflexion, de vous montrer *un*. Aussitôt il vous présentera sa *canne*, son *chapeau*. Vous lui ferez remarquer qu'il vous montre *un objet*, et non pas le nombre *un*, isolé, séparé de tout objet. Il vous montre son doigt; même objection de votre part. Il cherche à se tirer d'embarras en traçant une ligne en l'air; mais cette ligne ne laisse aucune trace, et fût-elle empreinte, permanente, et visible sur un plan, elle finit toujours par lui prouver qu'il lui est impossible de vous montrer le nombre *un*, seul, isolé d'un objet. Il est alors convaincu qu'il ne peut séparer l'abstrait du con-

cret, et qu'il est peut-être impossible de le concevoir.

La peinture a pour champ *l'espace;* le langage d'action a *le temps*. Cependant ces deux genres d'expression se rapprochent souvent.

L'élève fait-il les signes du *futur*, du *présent*, et du *passé*. la collection de ces trois périodes compose *le temps*.

Nie-t-il le passé, en secouant la tête, point de commencement; nie-t-il le futur, point de fin. De l'index s'il trace en l'air une ligne circulaire, qui indique l'infini dans tous les sens, il a coupé les ailes du Temps, il a décrit le cercle, montré le serpent, qui est, en peinture, le symbole de *l'éternité*.

Le sourd-muet se sert du pinceau du peintre pour exprimer le *rire* et le *pleurer*. Pour rire, il lui suffit de tourner du doigt plusieurs fois avec rapidité les extrémités de l'arc de la bouche vers le ciel; veut-il pleurer, il les renverse sur la terre.

Un prince, dit-on, visita la galerie de Florence, et voyant un Amour qui pleure dans le coin d'un tableau, il pria l'artiste de le faire rire. Désir de prince est un ordre: en deux traits de pinceau, l'Amour se mit à sourire.

Si l'élève imite l'action de peindre, comme s'il avait le pinceau à la main droite, la palette au pouce de la gauche; et qu'il transporte, cette opé-

ration de peindre, à l'esprit, en indiquant le front, et simulant l'action de plonger l'index dans la tête par le sommet, le tout lorsque la physionomie s'anime, il fait, pour ainsi dire, fleurir *l'imagination*, il la montre aux yeux.

S'il se frappe le front plusieurs fois rapidement avec l'index, pour indiquer le siége de l'esprit; s'il dirige les doigts vers le ciel, en les agitant vivement pour imiter la flamme qui jaillit du sommet de la tête lorsque la physionomie exprime l'inspiration; n'a-t-il pas peint le *génie?*

Qu'il s'enflamme l'imagination, aussitôt cette enchanteresse embellit la nature même par ses fictions, et la *poésie* prend naissance.

La puissance de l'esprit qui s'empare des âmes par la *persuasion* et la *conviction*, maîtrise les cœurs, et se montre aux yeux par l'éclat du geste, l'accent de la parole et la correction de l'écriture, est l'*éloquence*, qui suppose le secours de la poésie, l'exercice du génie et la culture de l'esprit.

Exprime-t-il par gestes le cœur s'élançant vers un seul objet, qu'il semble aspirer, en tendant les deux mains en avant comme pour l'attirer; accompagne-t-il cette action d'un mouvement de physionomie, inexplicable tant il est expressif, qui place la confiance du cœur dans l'avenir; à ces traits ne reconnaissez-vous pas

l'*espérance*, la *fleur du bonheur?* En effet, nous trouvons, dans cette consolatrice des malheureux mortels, le *désir*, la *croyance* et l'*attente*.

Le désir peut s'attiédir, s'endormir même; c'est alors le sommeil du cœur, ou d'un seul mot l'*indifférence;* mais il ne s'éteint jamais, ce serait la mort de l'âme. Le désir au contraire en est l'aliment. Il y a un divorce bien prononcé entre le désespoir et la vie, qui est, comme l'a dit si éloquemment Bossuet, un enchaînement *d'espérances trompées.* Elles sont toujours trompées ces espérances, quoique sans cesse renouvelées par le désir qui vole d'un objet à l'autre sur les ailes du Temps.

Le Désir insatiable, et le Temps sans pitié, dont la faux fait jaillir la vie du sein même de la mort, travaillent pour l'éternité.

La physionomie de l'élève s'épanouit-elle comme une fleur aux doux rayons du soleil, lorsqu'il appuie doucement la main sur son cœur, il exprime le sentiment tendre, qui vivifie tout. La nature, la vie de l'âme, l'*amour*.

Pour purifier cette flamme, s'il ajoute le signe du doigt dirigé vers le ciel, en s'inclinant avec un saint respect d'adoration, il exprime l'*amour de Dieu.*

Si avec le signe d'amour il sourit à quelque objet qu'il paraît bercer légèrement sur les bras;

aussitôt, on croit voir une mère qui tient un enfant. Si du doigt il trace une ligne qui indique le rapport du cœur de la mère à celui de l'enfant, ou de l'enfant à la mère, il aura exprimé les deux sentiments corrélatifs d'*amour maternel* et d'*amour filial*.

Ce rapport existe-t-il entre deux personnes sans distinction de sexe, avec le mouvement alternatif des deux mains, qui indique la sympathie, la *réciprocité*, une sorte de courant d'affection, qui circule d'un cœur à l'autre : qui ne reconnaît pas l'*amitié?*

J'ai lu quelque part que deux célèbres comédiens se trouvant ensemble à dîner, furent invités par l'assemblée à donner une idée de leur talent. L'un d'eux, par le récit d'un beau morceau de poésie, porte la pitié et la terreur dans toutes les âmes, les frappe d'effroi, et fait verser de douces larmes. L'autre, sur qui tous les yeux se tournent, s'approche doucement d'une fenêtre ouverte, tenant sa serviette sur ses bras comme pour figurer un enfant, qu'il berce doucement, lui sourit tendrement, et présente par la seule éloquence du geste, l'amour maternel dans une expression de physionomie, qu'aucune puissance humaine ne peut décrire. Tout à coup l'enfant échappe des mains de cette mère, tombe par la fenêtre. La mort dans le cœur, d'un œil rapide,

elle le suit dans sa chute pour le retenir, et montre, dans la plus noble et la plus touchante physionomie, tout ce que le désespoir d'une mère, à qui on arrache en quelque sorte les entrailles, peut avoir d'affreux.

Pour compléter l'ouvrage sur les signes, il faudrait pouvoir ajouter à leur *analyse*, à leur *description*, et à l'invention des *caractères* pour les écrire, une théorie abrégée de la physionomie. Chose presque impossible! on peut opposer l'amour à la haine, le rire aux pleurs; on peut décomposer l'ironie en dédain et moquerie. On peut graduer la série des sentiments, des affections, des passions dominantes; mais tout l'art humain serait en défaut s'il prétendait décrire les nuances fugitives, qui, comme autant d'éclairs, passent sur un beau visage, lorsque les passions bouleversent l'âme, comme les vents une mer orageuse.

*L'instruction* ne doit jamais être séparée de *l'éducation*, un des vices du siècle. Quelle sottise! quelle folie! de regarder le cerveau du malheureux enfant comme un garde-meuble où l'on entasse pêle-mêle toutes choses sans discernement, sans s'occuper de son cœur, de la direction de sa volonté, des bonnes inclinations dont dépend son bonheur futur. N'est-ce pas vouloir obstinément faire marcher l'homme par la tête,

et abandonner son cœur, son âme, sa volonté, aux caprices du hasard? Voilà l'homme tronqué qu'on nous fait.

*L'éducation* et *l'instruction*, amies de l'enfance, doivent être les compagnes inséparables de l'homme, au moins dans la jeunesse. Si l'on ne peut pas absolument faire concevoir au premier âge la grandeur de sa destinée, l'immortalité de l'âme, l'éternité de la vie future, du moins essayons de la lui faire pressentir.

Je prends un objet dans les arts : cette montre, je demande par signe à ce jeune élève de huit à neuf ans, si cette montre est l'ouvrage d'une mouche, d'un singe, d'une abeille, d'une girafe, d'une fourmi, d'un éléphant, ou de notre petit chien acteur, qui est toujours là.

Le jeune enfant devient rouge comme de l'écarlate. Il répond avec ironie, sans pourtant se fâcher, que *non* assurément.

Nous le calmons doucement en lui expliquant que la question est sérieuse, et tend à son instruction.

L'Instituteur. De qui cette montre est-elle l'ouvrage?

L'Élève. Elle est l'ouvrage d'un horloger.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'un horloger?

L'Élève. C'est un homme qui fait des horloges, des montres, etc.

Cet exemple suffit pour prouver qu'en parcourant ainsi avec les élèves, par signes et par une longue série de questions, tous les objets des arts, qui sont le produit de l'industrie des hommes, on peut leur faire entrevoir l'*âme*, puissance bien au-dessus de l'instinct des animaux.

Ensuite, regardant le soleil, je demande aux élèves si cette source inépuisable qui répand sans cesse dans l'univers des torrents de lumière et de chaleur, et qui peint tous les objets des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel, est l'ouvrage de leurs mains ?

Tous répondent que non.

Ce second exemple est également suffisant pour faire trouver beaucoup de questions sur les êtres de la nature, et pour faire sentir l'existence d'un *Dieu* créateur, incomparablement au-dessus du génie le plus élevé du faible mortel sa créature.

Arrivés à l'âge de seize à dix-huit ans, les élèves qui savent écrire, qui connaissent la grammaire de leur langue et toutes les formes du discours, pourront répondre par écrit à beaucoup de questions.

Lorsqu'ils connaissent bien les phénomènes de la vie dans les animaux, toutes les facultés et opérations de l'âme chez l'homme, l'enchaî-

nement des phénomènes de la nature, et des produits des arts, en remontant des effets aux causes jusqu'à la première, indépendante, immuable, immense, éternelle, toute-puissante; ils ont les éléments d'un nouveau tableau qu'ils peuvent composer eux-mêmes.

Je vous livre maintenant mes élèves; nous pouvons leur faire toute espèce de question, sur quoi que ce soit.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'*Éternité?*

Massieu. Sans naissance, ni mort, la jeunesse sans enfance ni vieillesse; l'aujourd'hui sans hier ni demain. Le jour circulaire sans succession; le non-âge.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'une *difficulté?*

Massieu. C'est possibilité avec obstacle.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'*ingénuité?*

Clerc. L'*ingénuité* est naturelle, franche, naïve, sans finesse, sans déguisement ou sans détours dans ses paroles comme dans ses actions: les paysans et les gens de la campagne sont pour la plupart simples, parce que leur esprit n'a pas été cultivé. Les enfants et les jeunes gens bien nés et bien élevés sont ingénus, parce que leur cœur n'a pas été corrompu.

L'Instituteur. Qu'est-ce que *idée*, *pensée*, *jugement*, *raisonnement* et *méthode?*

Berthier. L'*idée* est le résultat de l'attention

et peint l'objet dans l'esprit; la *pensée* réunit deux ou plusieurs idées, comparées pour les juger; le *jugement* voit en quoi elles conviennent ou non; le *raisonnement* enchaîne les comparaisons, les jugements, les déduit les uns des autres; enfin la *méthode* est l'art de faire quelque chose selon les règles.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *grâce?*

Gazan. La *grâce* est le je ne sais quoi, quelque chose de divin répandu sur le corps, dans les mouvements, dans les gestes, dans toute la personne.

La *grâce,* c'est un don, une faveur.

La *grâce,* c'est le secours de l'inspiration divine.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *pudeur?*

Gazan. La *pudeur* la plus touchante des vertus, colore le front d'un honnête homme, ou plutôt celui d'une jeune vierge, d'un incarnat agréable; c'est une légitime antipathie, mêlée d'une aimable rougeur à la vue de ce qui blesse la chasteté.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *clémence?*

Berthier. C'est un pardon magnifique.

L'Instituteur. Quelle différence y a-t-il entre une belle et une jolie femme?

Gazan. Une belle femme a un charme puissant qui excite en nous l'admiration, elle fixe

les regards sur elle par les qualités nobles, régulières du corps et par un agréable mélange de roses et de lys sur son teint; tandis qu'une jolie personne nous plaît, nous intéresse par sa mignonne figure et ses manières gentilles. C'est un bijou que nous aimons plus que nous ne l'admirons. Une belle n'est belle que d'une façon; une jolie, l'est de mille.

L'Instituteur. Quelle différence entre *beau* et *magnifique?*

Gazan. En fait d'art ou d'ouvrages d'esprit, il faut pour qu'ils soient *beaux*, qu'il y ait de la régularité, une noble simplicité, de la grandeur; mais le *magnifique* y ajoute un éclat extraordinaire par un concours de perfections et de proportions qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Unissez le *beau* au *magnifique;* cela produit le *sublime* qui vous enlève, vous ravit et vous transporte. Au reste, vous le trouverez toujours naturel.

L'Instituteur. Qu'est-ce que le *bonheur?*

Gazan. Goûter la jouissance de la vie, ce n'est que le plaisir. Le *bonheur* est la paix de la conscience.

Un Spectateur. Niez-vous les mystères du christianisme en certains endroits?

Gazan. Pitoyable demande! L'homme est un orgueilleux ver, qui prétend percer la ma-

chine du monde; gravir au haut de l'adorable et mystérieux temple de la foi; fouiller trop avant dans la nature de notre agent spirituel pour découvrir ce qu'ils ont de caché. Tout lui ferme à jamais la porte des mystères. Vaines tentatives! folie! il ramasse les sciences spéculatives, lui qui n'est qu'un atome dans l'immensité des connaissances qui lui manquent. Eh bien, est-il juste que cet atome me demande à moi, qui suis son compagnon d'ignorance et de misère, si je nie les mystères du christianisme en certains endroits?

Je vous remercie, mesdames et messieurs, au nom des sourds-muets, de la visite dont vous avez bien voulu nous honorer. Je vous rends votre liberté; la séance est levée.

PAULMIER,
Instituteur des sourds-muets.





# PARIS,

## VILLE DE GARNISON.



« Les talons sur la même ligne, et rapprochés « autant que la conformation de l'homme le per- « mettra; les pieds un peu moins ouverts que « l'équerre et également tournés en dehors; les « genoux tendus sans les raidir; le corps d'aplomb « sur les hanches et penché en avant; les épaules « effacées et également tombantes; les bras pen- « dants naturellement; les coudes près du corps; « la paume de la main un peu tournée en de- « hors, le petit doigt en arrière et contre la « couture du pantalon; la tête droite sans être « gênée, le menton rapproché du cou sans le « couvrir; les yeux fixés à terre à environ quinze « pas devant soi. »

*Position du soldat sans armes.*
Première partie de l'*École du Soldat.*

Ah! quel plaisir d'être soldat!
*La Dame blanche.*

Paris est pour les régiments dont se compose l'armée, infanterie et cavalerie, une véritable terre de promission, un Éden anticipé; il semble

au plus grand nombre des chefs de corps que la France, cette belle France si convoitée, si jalousée par nos bons amis de l'extérieur, soit un désert où l'on ne rencontre qu'une oasis. Si l'on s'en rapporte à ces messieurs, un régiment n'est bien que là; comme beaucoup de gens, ils croient ou feignent de croire qu'on ne vit qu'à Paris, qu'on végète en province. Ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'ils y sont « près du soleil », et qu'ils aiment à se réchauffer à ses rayons vivifiants; c'est qu'ils s'y trouvent comme dans une serre chaude, où tout pousse plus promptement. Un ministre qui sait le cœur humain a toujours soin de tenir, comme on dit, la dragée haute aux ambitieux. Comme stimulant de zèle, il laisse apercevoir à chaque colonel Paris en perspective; à peu près comme on promet des bonbons à l'enfant studieux qui a bien mérité de ses professeurs.

La faveur, les considérations personnelles, souvent même l'obsession d'un seul homme, bien plus encore que le haut degré d'instruction, la belle tenue « ou le dévouement », décident aussi du séjour des troupes dans la capitale. Sous la restauration, avant que la Charte ne fût une vérité, que l'opposition n'eût bravement endossé la livrée du ministère, un régiment dont le numéro nous échappe, est venu trois fois à Paris en deux années, parce que le colonel à qui la

cour en avait confié le commandement, se trouvait avoir l'honneur d'être le frère de lait d'une des femmes de service de S. A. R. la duchesse de Berry. On connaît des régiments qui, en moins de dix ans, ont occupé quatre ou cinq fois la capitale; et d'autres qui, dans le même espace de temps, ne l'ont pas approchée de plus de cent lieues : le pouvoir ne permet pas à tout le monde d'aller à Corinthe.

Il est assez rare qu'un colonel qui a du crédit ou qui croit en avoir, réunisse ses officiers sans leur parler « de la certitude officielle » qu'il vient d'acquérir d'un prochain séjour de son régiment à Paris. Sur cette assurance banale, qu'on ne révoque jamais en doute, il faut voir comme un corps d'officiers se livre à l'espérance, et quels sont les préparatifs. Les vieux fracs sont remis à neuf; on retourne les capotes; les épaulettes sont renouvelées; et chacun, après s'être occupé du moyen de se procurer de l'argent frais (ce qui se rapproche assez de la recherche du grand œuvre), rêve aussitôt les douceurs du chapeau rond, et l'incognito de la *lévite* bourgeoise ! car il faut bien se garder de croire que, même en dehors du service, il soit permis à un officier subalterne de se dérober pour quelques heures, sous des vêtements civils, à l'incommodité permanente de l'uniforme. Partout ailleurs qu'à

Paris cette faculté lui est strictement interdite; il faut qu'il reste au carcan depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, et subisse incessamment les honneurs que lui doit toute sentinelle. Dans la bienheureuse Lutèce, au contraire, il n'est rigoureusement astreint à porter l'uniforme qu'aux revues ou aux prises d'armes; il doit même ne se montrer isolément dans les rues qu'en bourgeois, et n'avoir d'autre arme qu'un parapluie, symbole de la prudence.

Avez-vous quelquefois rencontré sur le boulevart du Temple, à l'heure où l'on commence à y persécuter l'innocence, dans l'intérêt de la saine morale, de rares promeneurs à l'allure décidée, au regard superbe, à ce je ne sais quoi qui tient du cheval échappé; s'ils marchaient par deux, au pas et en cadence; s'ils portaient la redingote bleue, à coupe belliqueuse et strictement boutonnée; le chapeau rond, haut de forme, et toujours en arrière de deux ou trois révolutions de la mode; s'ils avaient le pantalon de couleur tranchante, la moustache régulièrement taillée et soumise aux lois de la symétrie comme les arbres du parc de Versailles; si enfin tous tenaient à la main un jonc ou un parapluie à canne; dites hardiment que vous avez vu des militaires d'une des casernes voisines.

Il faut qu'il y ait bien de l'attrait, bien de la

magie dans ce mot de PARIS, pour que les officiers de tout grade, sans aucune exception, envient, par-dessus tout, le séjour de la métropole! et cependant, à l'exception d'une indemnité qu'on leur alloue, en sus de la solde ordinaire, quels avantages les y attendent? Pour le soldat, le service est là vingt fois plus pénible qu'ailleurs, par suite de la multiplicité des postes, de l'importance de la consigne, et de la longueur des distances. Quant à l'officier, il faut, s'il est raisonnable, s'il sait imposer silence à ses passions, et surmonter ses habitudes militaires, qu'en franchissant la barrière par laquelle il est entré, il se soit décidé à subir toutès sortes de privations; il sera d'autant plus malheureux à Paris, qu'il ne pourra faire un pas sans se voir exposé à mille séductions dangereuses, et auxquelles il lui est interdit de succomber. C'est un fait bien prouvé que, quelles que soient les ressources relatives de l'un comme de l'autre, ils ne sauraient voir se réaliser la moindre partie des brillants projets qu'ils forment en s'y rendant.

Pour la commodité du service militaire, on a partagé la capitale en quatre grandes divisions, dont les postes sont desservis par le régiment qui occupe la caserne la plus voisine.

Le nombre des casernes ou quartiers est de dix-sept, grands et petits, non compris les bâti-

ments militaires de la banlieue, tels que Vincennes, Saint-Denis, Courbevoie, et Ruel ; et ceux des villes voisines où l'on est dans l'usage de tenir des garnisons, qui sont comme des annexes de la garnison de Paris, et qu'on place là, pour s'en servir au besoin, et les faire prudemment avancer dans les grandes occasions.

Sur la rive droite de la Seine, on trouve la caserne de la rue de Babylone, trop long-temps habitée par les Suisses, ces *amis de la maison*, comme les appelle Béranger; celles des rues Verte et de la Pépinière; celles de la Nouvelle-France, de la Courtille, et de Popincourt, réservées pour l'infanterie; le quartier des Célestins, destiné à la cavalerie; l'ancien couvent de l'Ave-Maria, et enfin les Minimes et le quartier Saint-Martin, qu'occupe une moitié à peu près de la garde municipale.

Sur la rive gauche, s'élèvent l'École militaire, où l'on place à la fois de l'infanterie et de la cavalerie; les quartiers de Belle-Chasse et du quai d'Orsay, la caserne de la rue de Tournon, qu'habite une autre fraction de la garde municipale, et les casernes auxiliaires des rues du Foin-Saint-Jacques, Mouffetard, et de l'Oursine.

Le lieu dit *la manutention*, où se fait le pain que mange la garnison, la salle des conseils de guerre située rue du Cherche-Midi, deux hôpi-

taux (le Val-de-Grâce et le Gros-Caillou), et enfin la prison de l'Abbaye où les militaires seuls ont l'honneur d'être admis, complètent les établissements militaires de Paris. Nous laissons en dehors, à dessein, le ministère de la guerre et l'hôtel des Invalides, qui sont affectés aux intérêts généraux de l'armée.

La force militaire en permanence à Paris, force qui dépasse rarement trente mille hommes en temps ordinaire, est placée sous les ordres immédiats d'un lieutenant-général commandant la Ire division territoriale, et d'un maréchal-de-camp commandant la place, dont l'état-mjaor semble, par parenthèse, avoir fait, depuis longues années, le vœu de s'enterrer vivant dans l'entresol d'un des hôtels de la place Vendôme.

Les chefs de corps de la garnison ne reçoivent d'ordre, pour le service journalier, que de ces deux notabilités, sur lesquelles repose particulièrement la tranquillité de près d'un million d'individus, et qui se trouvent ainsi spécialement chargés de la répression légale de l'émeute. Autour de chacune des casernes de Paris se meut une population industrielle, quasi militaire, et qui, placée là en apparence pour subvenir aux besoins de tout genre de la garnison, ne s'y est en effet établie que pour subsister aux dépens de ceux qu'elle fait vivre. Ces diverses colonies

marchandes dont les mœurs, les habitudes auraient droit à une description à part, se composent: 1° de deux ou trois petits traiteurs, faisant ce qu'on appelle *la cuisine bourgeoise* (attendu qu'il faut que tout ait son nom), où les officiers de tout un corps jeûnent, par grade, à discrétion, moyennant une rétribution de cinquante ou soixante francs par mois, et qui s'intitulent modestement *restaurateur*, malgré le démenti en action qu'ils donnent deux fois par jour à leurs infortunés pensionnaires; 2° d'une demi-douzaine de cafés où se répartissent, selon les règles sévères de la hiérarchie, les officiers et sous-officiers; 3° d'un nombre illimité de petits détaillants, de marchands de comestibles, et de tous les débitants de vin qui ne craignent pas de mettre la paisible clientèle de leur cave à l'entresol, en rapport avec des consommateurs armés que la garde du poste voisin, dont ils faisaient partie la veille ou qu'ils composeront le lendemain, vient arracher presque tous les jours, à l'heure de l'appel du soir, aux douceurs du culte bruyant de Bacchus.

Presque tous les appartements, ainsi que les chambres du voisinage dont peut disposer, en se gênant, cette partie intelligente de la population parisienne, sont meublés par elle avec la plus rigoureuse parcimonie, et disposés pour re-

cevoir des officiers, rien que des officiers. C'est là qu'on pourrait, au besoin, retrouver le plus grand nombre de ces meubles, respectables par leur ancienneté, qui ont figuré cent fois aux ventes de l'enclos du Temple. Le trésor public, toujours peu prodigue de ses fonds, quand il s'agit des braves qui doivent savoir jouer leur vie à croix ou pile, au premier signal du tambour, ne comptant que vingt-quatre francs par mois aux capitaines, et dix-huit aux lieutenants [1], pour frais de logement et d'ameublement, on conçoit que ceux-ci sont forcés de se contenter d'un peu moins que le strict nécessaire, et qu'ils ne sont pas précisément à même de prendre, dans ces modestes demeures, une idée bien exacte du *confortable*. Pour eux, l'essentiel est que les issues du logement soient d'un accès facile, et que le logeur n'élève jamais la prétention insolite d'exercer un contrôle bien sévère sur les actions du logé.

A ces industriels, qu'une fréquentation de tous les instants avec les corps qui ont successivement gardé Paris, depuis la Fédération jusqu'à nos jours, a dressés à des complaisances de plus d'un genre, il faut ajouter nécessairement quelques centaines de pudiques veuves,

[1] Hors Paris, cette indemnité diminue d'un quart.

dont les époux n'ont jamais, de mémoire de voisine, fait acte de légitime présence auprès de leurs tendres moitiés; et enfin, là comme ailleurs, comme partout, plusieurs *brigades* de ces observateurs bienveillants, qu'en bonne police on juge à propos d'attacher, sans mission patente, aux pas de la classe armée; classe généreuse, sans arrière-pensée, et dont le dévouement n'est jamais ostensiblement mis en question par ceux qui la font mouvoir à leur gré.

Si l'on excepte les chefs de corps, qu'une invitation de la cour autorise quelquefois à se divertir officiellement, en grande tenue, dans les salons des Tuileries, et à qui l'on permet d'être coudoyés tous les mercredis, par la tourbe des militaires d'antichambre, qui foulent les tapis du ministère, on ne rencontre que peu ou point d'officiers de la garnison, dans les réunions parisiennes. Un militaire doit être puissamment recommandé, ou se recommander lui-même encore plus puissamment, pour jouir de l'honneur de se voir admis dans les sociétés particulières. Les liens de parenté ne suffisent pas toujours; la faute en est, nous n'hésitons pas à le dire, aux officiers en général, bien plus qu'aux gens qui seraient en état de les accueillir : soit timidité, défiance d'eux-mêmes, soit *déshabitude* du monde, nos officiers de troupe

recherchent peu les occasions de se produire; il en est même qui éprouvent à un tel point le besoin de passer la journée entière au billard, à l'estaminet, qu'ils n'oseraient concevoir la pensée de sortir un instant du cercle étroit de leurs habitudes antisociales.

Il n'y a donc guère qu'ennuis, fatigues et désappointements, pour les officiers qui composent temporairement la garnison de Paris. En province, ces messieurs sont partout, s'ils veulent s'en donner la peine, tout-à-fait à la hauteur des habitants de la classe riche. A Paris, il n'en est pas précisément de même : un clerc de notaire ou d'avoué; un commis marchand est officier dans la garde citoyenne; il porte l'épaulette et l'épée, et souvent même cette croix si prodiguée, et qu'on ne voit pas briller sur des poitrines que l'étranger a senties au bout de ses baïonnettes; il est reçu, sans difficultés aucunes, dans maints lieux dont les portes ne s'ouvrent jamais pour les officiers. Une prévention que l'on ne combat pas assez, qui, aujourd'hui où l'on ne vaut que par ses œuvres, et point du tout par l'habit que l'on porte, ne devrait plus exister, leur fait perdre à Paris le rang que personne ne leur dispute en province, et qui devrait leur être assuré partout.

L'exiguïté de leurs ressources financières les

éloigne aussi du monde ; et à Paris plus qu'ailleurs. En province, un officier entre au spectacle, et sort impunément du café, sans se voir dans la terrible obligation de payer comptant le délassement qu'il y va chercher. A Paris, il faut qu'il ait sans cesse l'argent à la main ; là, plus d'abonnement théâtral, moyennant un jour de solde, payé à la fin du mois ; plus de ces bénévoles dames de comptoir, à qui l'on se contente de dire, en lançant l'œillade classique, et en rajustant son col dans la glace : « Écrivez, c'est moi « qui paie. » Étranger partout ailleurs qu'à la caserne et chez le traiteur, où il prend ses repas, l'officier cesse tout-à-fait d'être un homme privilégié dans cette ville d'or et de boue, où l'on n'accorde de crédit qu'au riche et à l'intrigant ; il rentre là dans la classe vulgaire des consommateurs. Mais ce n'est pas assez de ce fâcheux déboire ; adieu les douces jouissances de l'amour-propre ; à Paris, tout le monde a des prétentions au savoir ; on n'y rencontre que des gens d'esprit et des sots ; et s'il lui échappe en public une de ces gravelures qui, depuis un siècle ou deux, jouissent de l'heureux privilége de faire rire les départements, un de ces bons mots fossiles, de ces calembours antédiluviens, qui font immuablement fortune en garnison, il doit se résigner à en voir l'effet totalement manqué.

Et pourtant, lorsque viendra des bureaux de la guerre l'ordre qui exilera de nouveau dans quelque coin oublié de la France, le régiment qui achève à Paris une laborieuse station de quelques mois, qu'auront fait, qu'auront appris, qu'auront vu les militaires qui le composent? De quels plaisirs de bon goût auront joui ceux qui ne demandaient qu'à s'en montrer dignes? Quelle maison de bonne compagnie leur aura permis l'entrée de ses salons? Auprès de quels professeurs les moins dissipés auront-ils pu ajouter à la somme de leurs connaissances acquises? Quel sera le nombre enfin de ceux qui auront cherché à utiliser leur séjour dans cette immense cité, véritable abrégé de l'univers?

Ils auront arpenté plusieurs fois par semaine, en armes, au pas accéléré de cent vingt à la minute, les rues qui conduisent de leur caserne au Champ-de-Mars, ou à la plaine de Grenelle, ou aux différents postes que dessert la garnison; dans les moments de loisir que leur laisse un service constamment pénible, ils se seront promenés sous les galeries du Palais-Royal; ou transportés en bâillant de la fontaine inachevée de l'*Éléphant*, au monument inachevable, qu'on nomme indifféremment la Madelaine ou le *Temple de la Gloire*. On les aura vus dans les guin-

guettes du boulevart extérieur, à l'estaminet, dans les théâtres où fleurit le mélodrame, et qu'abandonnent même les cuisinières qui ont appris à s'en moquer; ou mieux encore, chez les *Puces travailleuses*, ou aux chevaux de Franconi. Quelquefois, mêlés à des provinciaux encroûtés, ils se seront assis sur les tabourets d'acajou du café des Mille-Colonnes, ou n'auront pas craint de s'enfouir sous les voûtes enfumées du café des Aveugles.

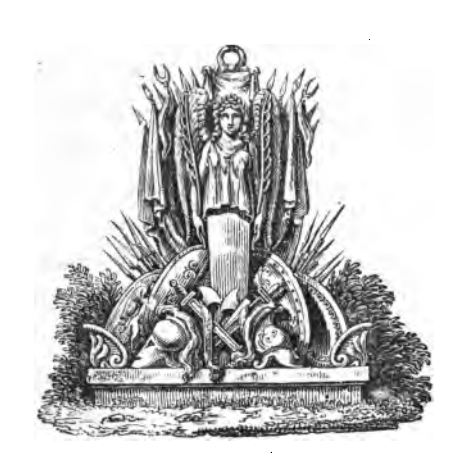
C'est, hélas! tout au plus si quelques-uns des plus lettrés auront pris sur eux de se glisser, à la faveur d'un billet *gratis*, payé comptant chez le revendeur, dans le parterre de la Comédie-Française, ou au paradis de l'Académie-Royale de musique. Très-certainement, bien peu auront eu le temps de visiter nos grands monuments publics : du Louvre, les plus curieux auront entrevu la colonnade; et, du Jardin des Plantes, la ménagerie.

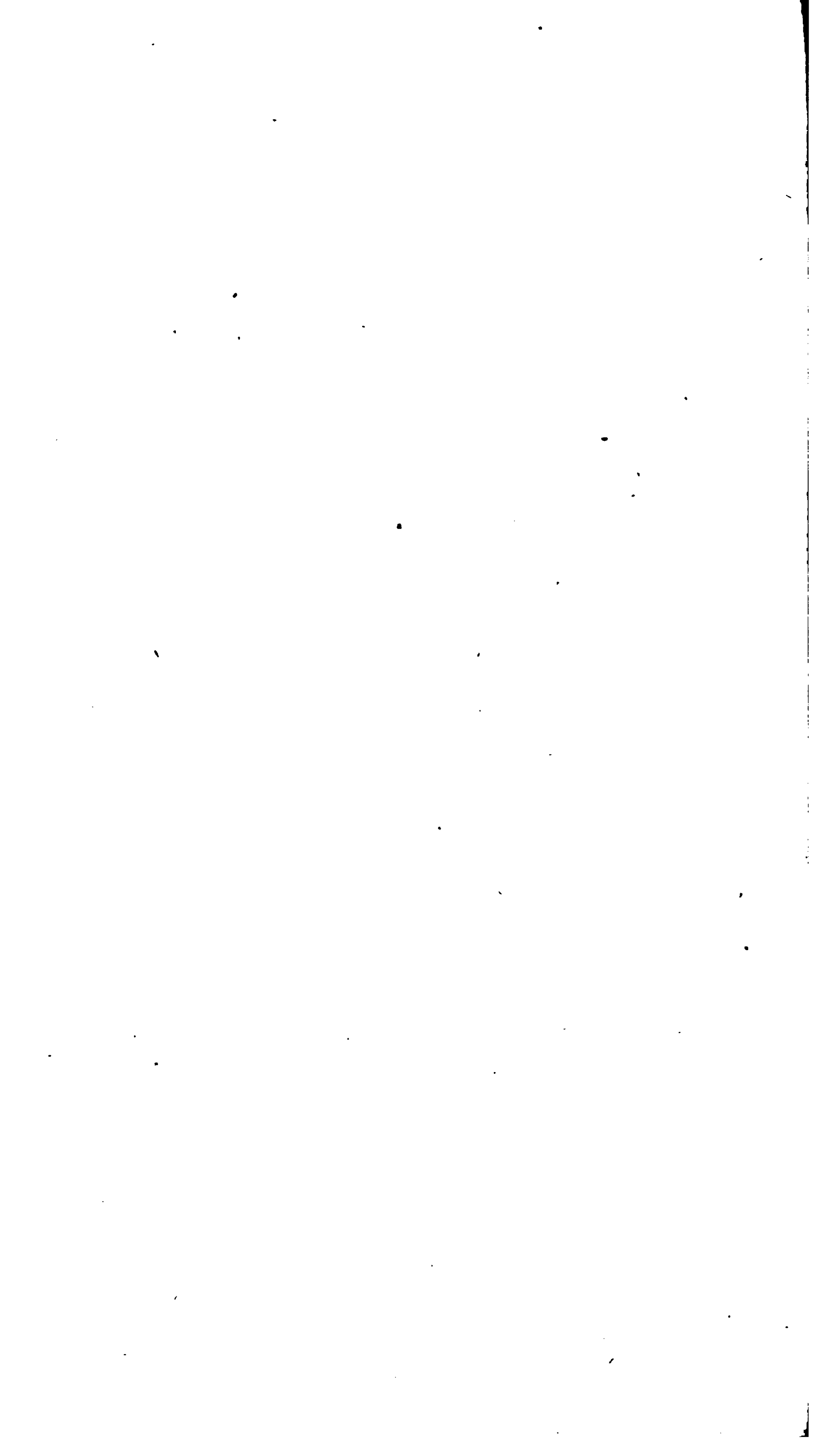
Toutefois, si vous les écoutez, à leur retour en province, ils improviseront de suaves parties de plaisir, dont leur imagination seule aura fait les frais; ils parleront du *ravissant séjour de Paris*, des additions sans nombre qu'ils auront faites à la liste de leurs conquêtes, et regarderont peut-être en pitié ceux de leurs camarades

d'un autre corps, à qui un caprice bureaucratique aura interdit inhumainement jusque-là le bonheur de boire à longs traits dans la coupe des délices de *Pantin* [1].

L. MONTIGNY,
capitaine au 65e régiment.

[1] C'est ainsi qu'on appelle Paris dans l'argot militaire.







# LA COUR DE FRANCE

## EN MDCCCXXX.



Vous avez pensé, mon cher Ladvocat, que le château des Tuileries occupait assez de place dans le panorama de Paris, pour qu'il fût nécessaire de le comprendre dans la riche galerie que vous publiez; et c'est à moi, peintre inhabile, mais consciencieux, que vous avez demandé d'en tracer le tableau fidèle. Vous m'avez dit qu'ayant habité ce palais pendant quinze années, je devais en connaître les détours, et

qu'il m'appartenait d'y introduire vos nombreux lecteurs, afin de leur montrer de près les hôtes de cette royale demeure. « Vous pourrez, avez-« vous ajouté, vous croire encore à votre bu-« reau, distribuant à la curiosité ou au dévoue-« ment des billets d'admission à quelque fête ou « cérémonie, et ce sera pour vous une douce « illusion. » Non, je ne me laisse point entraîner par un attrait de cette nature; j'ai vu la cour d'assez près pour être blasé sur ses illusions, comme l'est, sur celles de la scène, un vieil habitué du théâtre. Il faut du vrai pour me toucher; et ce n'est pas lorsque les événements m'ont replongé dans mon obscurité première, que je puis m'abandonner à des rêves d'orgueil ou d'ambition. Je n'étais pas d'ailleurs monté si haut, que ma chute dût ébranler ma raison et bouleverser ma philosophie. J'étais arrivé juste à ce point de vue qui donne aux objets leurs véritables proportions: je n'étais ni trop près, ni trop loin, ni trop haut, ni trop bas, pour ne pas bien voir et bien juger; et c'est dans cet observatoire que je vais me replacer pour satisfaire, autant qu'il est en moi, à votre demande.

Mais ne devrais-je pas être arrêté par la composition même de votre livre? J'y vois partout les critiques les plus vives et les plus mordantes, sur les travers, les vices et les ridicules des dif-

férentes classes de la société. Rarement l'éloge vient se placer dans ces pages spirituelles dont Sterne et Addison auraient envié la malignité; et moi, qui n'ai presque que du bien à dire, parce qu'avant tout je veux être vrai, n'ai-je pas à craindre qu'au milieu de cette foule d'articles si piquants et si ingénieux, le mien ne ressemble à ces fruits sans saveur qu'on place au dessert pour faire nombre, avec la certitude que personne ne s'avisera d'y toucher. Mais qu'importe? il est peut-être encore des cœurs qui rêvent au passé; c'est pour eux que j'aurai écrit, si je ne puis espérer être lu de ceux qui l'ont déjà oublié, ou qui ne l'ont jamais connu.

Ne dois-je pas encore craindre qu'on ne dise : « Il a servi quinze ans la famille exilée : il lui a « dû l'existence des siens : la reconnaissance le « fera parler; il a sûrement l'habitude de flatter « ses maîtres: défions-nous donc de ce qu'il nous « dira. » A Dieu ne plaise que je m'offense jamais du reproche de reconnaissance et de fidélité; ce sont des vertus trop rares pour qu'on n'en soit pas fier, quand on les sent dans son cœur. Que l'on m'accuse donc de flatterie, soit, j'y consens; mais, du moins, je n'aurai flatté que le malheur; et, certes, si les pavés sanglants de juillet n'eussent pas brisé d'un même coup la couronne de Charlemagne, le sceptre de saint

Louis et l'épée de Henri IV, si Charles X régnait encore aux Tuileries, je me tairais, de peur qu'on ne jugeât ma louange intéressée; ou, si je prenais la plume, ce serait pour montrer que les idées libérales de la jeunesse actuelle avaient leurs entrées à la cour, et qu'il n'y avait d'exclusion que pour les principes révolutionnaires.

J'aurais ici une belle occasion d'entamer un chapitre de politique, et de résumer en quelques pages ce qui s'est imprimé dans les journaux depuis deux ans. Je pourrais prouver aux partisans de la souveraineté du peuple, qu'ils invoquent seuls le droit divin, puisque la voix du peuple passe pour être la voix de Dieu, *Vox populi, vox Dei:* tandis que leurs adversaires ne s'attachent qu'au droit d'hérédité, principe d'ordre et de sécurité pour les gouvernements comme pour les familles, droit inviolable et sacré, qui exista sans contestation depuis Adam jusqu'à Saint-Simon.

Je me trouverais d'ailleurs trop dépaysé dans le domaine de la politique, dont mes goûts constants m'ont toujours tenu éloigné. Je préviens donc les lecteurs de votre livre, que je ne les ferai point pénétrer dans le grand cabinet où se tenait le conseil des ministres; je n'y étais point admis; et, comme je n'ai jamais

écouté aux portes, il me serait impossible de dire ce qui s'y passait. Je sais seulement que, sous le dernier ministère, il s'est dépensé trois feuilles de papier de trop, puisqu'elles ont allumé un si déplorable incendie.

C'est vous, bons habitants des provinces, vous qui n'avez jamais assisté aux fêtes et cérémonies de l'ancienne cour, c'est vous que j'invite à me suivre dans ces Tuileries dont le nom seul vous est connu. Je ne vous ferai point la description de son aspect extérieur. Vous devez en avoir déjà quelque idée, ne fût-ce que par ces gravures enluminées représentant la population entière de Paris, dansant de joie, en mai 1814, sous les fenêtres de Louis XVIII, ou bien encore ce peuple armé de fusils et de haches, criblant de balles et brisant les portes du palais de son roi, en juillet 1830. C'est dans l'intérieur du château que je veux vous conduire; mais je me garderai bien de vous le montrer tel qu'il était après les trois journées, avec ses portes enfoncées, ses meubles brisés, ses glaces fendues, ses tentures déchirées, ses tableaux souillés, ses registres lacérés; ses registres, dont le plus maltraité était celui des secours, peut-être parce que plusieurs des vainqueurs voulaient en faire disparaître leurs noms. Loin de rappeler ces faits affligeants, je voudrais pouvoir les effacer

de la mémoire des hommes. Malheureusement ces faits sont de l'histoire, et l'histoire inexorable les dira..

Reportons-nous à des jours plus heureux, et tâchons de vous faire assister à quelques unes des fêtes et cérémonies de la cour de Charles X. Mais, comme vous n'avez pas d'habit français, n'entrons point par le grand escalier. Il se trouve là un homme qu'on appelle un Suisse, quoiqu'il soit Français, qui vous dirait que l'étiquette ne permet pas d'entrer en bottes dans le palais du roi. Vous maudiriez l'étiquette, sans songer que c'est elle qui impose à la vanité, l'obligation d'enrichir le travail. L'escalier par lequel je vous introduis est libre de cette gêne. Vous êtes étonné que les marches en soient plus usées que celles de l'autre; c'est qu'il conduit à la caisse des aumônes, à cette cassette qui est l'opposé du tonneau des Danaïdes, car on y puise sans cesse, et elle n'est jamais vide. Montons encore, et traversons ce *corridor noir* où logent à droite et à gauche, dans des chambres étroites, incommodes, et cependant enviées, le grand seigneur et le valet de chambre, le maître-d'hôtel et le médecin, l'aide-de-camp et l'aumônier, le gentilhomme et le roturier. Là, tous les rangs, toutes les dignités, tous les grades sont confondus. Quand nous nous rendrons au juge-

ment dernier, je suppose que nous passerons tous par un corridor noir, qui, comme celui des Tuileries, réunira toutes les distinctions sociales.

Maintenant, descendons un étage, et entrons chez le premier gentilhomme de la chambre, l'un des grands officiers de la maison. Demandons-lui des billets pour assister à la cérémonie de la cène, et quand nous les aurons obtenus de son obligeance habituelle, faisons des vœux pour que la veille il n'y ait pas eu entre lui, le capitaine des gardes et le grand-maître des cérémonies, quelques débats sur les droits, priviléges ou attributions de leurs charges respectives. Il ne serait pas bien sûr alors que le garde-du-corps nous laissât entrer, tant sa consigne est soumise aux petites vengeances de son chef. Mais cette fois, tout est d'accord : le garde-du-corps n'a rien dit, l'huissier de la chambre a pris notre billet, et le valet de chambre nous a indiqué notre place derrière les dames. Quel charmant coup d'œil, et quel air de fête présente cette cérémonie religieuse! La chapelle du château ne pouvait la contenir dans son étroite enceinte, et c'est la galerie de Diane qu'on a disposée pour cette solennité. Je vous vois sourire, en portant vos regards sur les riches peintures qui décorent le plafond de cette galerie. L'Amour et Psyché, Diane et Endymion, Hercule et Omphale, tous

les dieux, toutes les déesses du paganisme, semblent peu propres à orner la pompe d'une cérémonie chrétienne. Mais baissez les yeux, voyez s'élever ce simple autel, où Dieu va descendre, cette chaire, où va parler son ministre, et vous ne serez plus tenté de sourire, car vous aurez compris toute la distance qui sépare l'erreur de la vérité.

A l'une des extrémités de la galerie est dressée une vaste table, sur laquelle treize plats de différente nature, sont treize fois répétés et rangés avec symétrie; chacun d'eux est orné de fleurs odorantes, qui répandent un parfum délicieux. Dans toute l'étendue de la galerie, trois rangs de gradins sont disposés à droite et à gauche: ils contiennent d'un côté des dames, dont les parures élégantes sont un peu mondaines, mais dont l'aspect est enchanteur; et le livre qu'elles tiennent à la main, mais qu'elles n'ouvrent pas, atteste du moins leur pieuse intention.

En face de la tribune réservée à la famille royale, et sur des gradins plus élevés, sont rangés treize jeunes enfants pauvres, représentant les treize apôtres; car lors de la cène, Judas n'avait pas encore renié Dieu. Rien n'est à la fois plus comique et plus touchant que le soin des mères pour faire briller la beauté de leurs enfants, sous la chemise blanche et la robe rouge,

dont la munificence royale les a revêtus. Voyez comme elles sont indifférentes au spectacle pompeux qui les environne: elles n'ont des regards que pour leurs fils, la veille encore, couverts des livrées de la misère, aujourd'hui si frais, si propres, si beaux. Voyez couler de leurs yeux des larmes d'orgueil et de joie; je ne crois pas qu'il en fût une seule qui ne se crût un objet d'envie pour toutes les mères.

A la suite des apôtres était placée la musique du roi, ayant pour chefs Cherubini et Lesueur, pour directeur Plantade, et formant, par la réunion de tous les talents, un ensemble d'exécution qui ne connaît aucune rivalité, et qui sera long-temps regretté.

Mais tout à coup une voix s'élève, et dit: Le roi : voyez comme chacun s'avance, se penche, se presse pour l'apercevoir; il salue avec cette grâce qui lui est naturelle, qui n'a rien d'un vieillard, et le respect seul contient l'élan que sa bonté semble encourager. L'office divin est près d'être achevé avant que l'on ait songé à prier. Le sermon vient ensuite, et on l'écoute dans la confiance qu'il ne faut pas moins qu'un Bossuet et un Massillon pour prêcher devant la Cour; on est trompé dans son attente, mais l'on se console, on a bien vu le roi. Comme on le suit des yeux, pendant que, par un pieux usage

des rois de France, il lave lui-même les pieds des treize apôtres, en signe d'humilité chrétienne! Riez, impies, de ces touchantes solennités du culte de vos pères; mais si vous y assistez une seule fois, vous ne rirez plus. Tout n'est cependant pas sévère et religieux dans la cène; les officiers des cérémonies et de l'autel s'avancent en procession, tenant à la main les insignes de leurs charges et des bouquets; après eux marche le dauphin de France, suivi des grands officiers. Ils viennent treize fois de suite chercher le pain, le vin et les plats destinés aux apôtres. Ils les portent au roi, qui les dépose dans des corbeilles aux pieds de chaque enfant; il y joint pour chacun d'eux le don d'une bourse, contenant treize pièces de cinq francs. Alors la cérémonie est achevée, et le roi peut se dire: « J'ai fait « mieux qu'un acte de dévotion ou d'humilité; « j'ai fait le bonheur de treize familles. »

Maintenant que nous avons vu le roi très-chrétien, abaissant la majesté royale devant ceux que le P. Bridaine appelait les meilleurs amis de son Dieu; cherchons à le voir dans cette cérémonie, qui naguère encore rappelait seule les anciennes traditions de la chevalerie. Là, il est non-seulement roi de France, il est aussi grand-maître de l'ordre du Saint-Esprit. Cet ordre, fondé par Henri III, que tous les souverains de

l'Europe étaient fiers et heureux de porter, cet ordre qui décorait la poitrine d'Henri IV, de Louis XIV, et de tous les grands hommes de guerre et d'état des deux derniers siècles; cet ordre, la récompense la plus glorieuse et la plus enviée des grandes illustrations de l'époque actuelle; la révolution dernière n'a pas voulu qu'il survécût à la monarchie.

La dernière cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit eut lieu le 30 mai 1830, jour de la Pentecôte. La direction des fêtes et cérémonies avait déployé tout le luxe de ses tentures, pour décorer le grand vestibule et la galerie de pierre qui conduit à la chapelle; le goût le plus parfait a toujours présidé aux travaux de ce genre, et ceux qui se rappellent Notre-Dame le jour du baptême du duc de Bordeaux, et la cathédrale de Reims au sacre de Charles X, rendront toute la justice qui est due au talent ingénieux et fécond de MM. Hittorff et Lecointe, et aux pinceaux de Cicéri.

Le chapitre de l'ordre se tint à 11 heures dans le grand cabinet. Là s'étaient rendus dans leurs riches costumes de velours noir, brodé d'or et doublé de soie verte, les chevaliers déjà reçus, portant en sautoir le collier de l'ordre, et sur le manteau la plaque d'argent, insigne brillant de leur dignité. Le roi, dont ce costume

relevait encore l'élégance chevaleresque, présida le chapitre assemblé; puis le cortége se mit en marche pour la chapelle, où devaient être reçus les chevaliers promus nouvellement. Ils s'avancent sur deux rangs, et traversent une double haie de dames élégamment parées; on regarde, on nomme les chevaliers à mesure qu'ils défilent, et souvent des observations malignes résultent des rapprochements bizarres qu'opère l'ordre du cortége. Là s'avancent côte à côte et sur la même ligne, comme pour montrer l'envahissement des illustrations nouvelles sur le domaine de la vieille aristocratie:

Le duc de la Trémouille et M. Lainé;

M. Ravez et le duc de Montmorency;

Puis pour attester que l'ambition peut arriver au même but par divers chemins :

Le duc Decazes et le comte de Villèle;

Le comte de Peyronnet et le duc de Dalmatie.

Puis enfin, pour montrer comment deux gentilshommes comprennent différemment leurs devoirs :

Le duc de Mortemart et le vicomte de Châteaubriand.

Une circonstance particulière donnait un attrait plus vif de curiosité, et ajoutait un intérêt plus touchant à cette cérémonie : le roi recevait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le jeune

duc de Nemours, en présence de toute sa famille. Il n'est personne qui ne se rappelle l'air noble et gracieux du jeune prince, et l'émotion profonde qu'il ressentit à la voix de l'auguste vieillard, qui lui traçait les devoirs d'un preux chevalier. On eût dit un père heureux et fier de trouver, dans son fils, un cœur où germeraient sans peine des semences d'honneur et de loyauté. Tous les spectateurs étaient attendris: une mère pleurait; et je fis des vœux pour que ses larmes fussent les dernières qu'elle eût à répandre.

Passerons-nous maintenant de cette grave et imposante solennité à ces fêtes si animées, si joyeuses, que ramenait tous les ans à Saint-Cloud, la Saint-Henri? Vous montrerai-je le Trocadéro, se peuplant de jeux de toute espèce, de boutiques de tout genre, où les acteurs les plus renommés de la capitale, transformés en marchands forains, distribuaient avec grâce à tout venant des chansons, des jouets, des bonbons et des fleurs, pour la modique rétribution d'un remercîment? Vous ferai-je assister avec toute la cour, dans ce vaste amphithéâtre élevé en trois jours, à cette brillante représentation du drame héroïque de *Bisson*, où Franconi et ses acteurs, hommes et chevaux, donnèrent tant de preuves de leur rare intelligence? Voyez comme,

au sortir de ce spectacle, le duc de Bordeaux rassemble sa petite armée d'enfants, les fait manœuvrer, au milieu de la foule étonnée, avec l'aplomb et l'expérience d'un vieux capitaine; le voilà qui l'entraîne vers ces jeux gymnastiques, où il donne à tous l'exemple de l'adresse, de la force et de l'intrépidité. Tous les spectateurs frémissent du danger auquel il s'expose: mais lui ne craint rien: il s'écrie: *A moi, Français!* et, d'un pas assuré, il monte à l'assaut, et va planter son drapeau à l'extrémité d'une planche étroite et mal affermie. Puis, un instant après, se mêlant aux soldats du poste voisin, il joue avec eux aux quilles comme un camarade; mais il a soin de perdre la partie, quand il est sûr de la gagner; car il veut être généreux, sans qu'on lui en ait l'obligation. Peut-être aussi aimerez-vous à voir cet aimable enfant, recueillant avec une ardente attention les leçons de ses deux habiles instituteurs, MM. de Barande et Colart; et s'attachant surtout à l'histoire de son pays, et refusant obstinément d'appeler autrement que le *mauvais connétable*, le connétable de Bourbon, qui, suivant lui, ne méritait plus de porter ce nom, puisqu'il avait porté les armes contre son roi.

Mais où m'ont emporté mes souvenirs? Nous voici à Saint-Cloud, et je ne devais parler que

des Tuileries; les jeux d'un enfant m'ont fait oublier les pompes de la cour.

Elle n'était pas sans éclat, cette cour dont le luxe, qui cependant n'avait rien d'exagéré, était un puissant mobile de la prospérité du commerce. Ces trois cents gentilshommes de la chambre, ces écuyers cavalcadours, ces officiers des cérémonies, de la vénerie et de l'hôtel, couverts de riches habits brodés d'or, étaient autant de tributaires de l'industrie, et lui payaient avec joie un impôt de vanité. Nous oublions trop que le pain du pauvre est dans la main du riche, et qu'il vaut mieux que ce pain soit pour lui le prix du travail, que le don de la charité.

Afin de nous réconcilier avec ce luxe, que l'on blâmait si légèrement, assistons à ces *jeux du roi*, où toutes les notabilités sociales étaient invitées. Depuis huit jours, on sait d'avance dans les ateliers de Paris qu'il doit y avoir cercle à la cour, car on ne peut suffire aux commandes qui s'y multiplient. Tailleurs, couturières, brodeurs, modistes, coiffeurs, bijoutiers, etc., tous se réjouissent, et le bonheur de l'invité qui se rend à la fête dans un brillant équipage est partagé par l'ouvrier qui le voit passer.

Hâtons-nous de nous mettre à la suite de ces mille voitures qui s'avancent en ordre dans la cour des Tuileries, long-temps avant l'heure in-

diquée sur les lettres d'invitation; car ce n'est pas comme dans ces bals de société où il est de bon ton d'arriver tard afin de produire plus d'effet. Ici on veut être des premiers à recevoir un regard du roi. Mais déjà les rangs se pressent dans ces vastes salons où l'éclat des bougies répand un jour si favorable sur la beauté des femmes et sur le luxe de leurs parures. Il est impossible de se figurer, sans l'avoir vu, le magnifique spectacle que présentaient la salle du trône et la galerie de Diane, lorsque l'œil en embrassait tout à coup l'ensemble éblouissant : il n'était personne qui, en entrant, ne s'arrêtât pour l'admirer.

Là sont réunis, le ministre passé songeant aux moyens de ressaisir le pouvoir, le ministre présent préoccupé de la crainte de le perdre, et le ministre futur rêvant aux chances qu'il a pour s'en emparer. Tous les trois se saluent, se serrent la main avec affection; on les prendrait pour des amis. Là, se groupent des pairs de France, qui, fiers de leur droit d'hérédité et confiants dans sa durée, estiment et calculent ce que vaut un fils aîné de pair, et par quelle dot la fille d'un banquier peut acheter un titre de comtesse et ses entrées à la cour. Ce ne sont point seulement les pairs de Louis XVIII et de Charles X qui se livrent à ces espérances : je vois d'anciens sénateurs de Napoléon partager

ces illusions dont ils sentent aujourd'hui tout le néant. Voici près d'eux de vieux généraux qui, depuis la République jusqu'à Charles X, ont servi tous les gouvernements. Le drapeau a changé, mais qu'importe? l'honneur militaire n'a point failli, car depuis nos révolutions, il leur est impossible de le placer ailleurs que dans le courage. Ils causent entre eux de l'espoir d'une guerre, comme s'ils étaient encore en état d'en supporter les fatigues. Mais ils ne peuvent s'empêcher, malgré leurs anciens souvenirs, de rendre hommage à ces jeunes officiers de la garde royale, qui, par leur tenue, leur discipline, leur savoir, et leur vaillance, n'avaient à envier à ceux de cette vieille garde qui fit trembler l'Europe, que l'occasion de se montrer leurs dignes successeurs. Je ne sais pourquoi il me semble voir ces hommes, à larges épaulettes, jeter des regards dédaigneux sur cette foule d'hommes en habits bleus, dont le collet brodé de fleurs de lis d'argent révèle les fonctions législatives. Les soutiens du ministère s'étonnent qu'on ait invité tant de membres de l'opposition, et ceux-ci se plaignent de l'être moins souvent, et en plus petit nombre que leurs adversaires. Il n'y a point là cependant de côté droit, de côté gauche, ni de centre; on est presque du même avis sur la loi qu'on discute

dans le salon des Tuileries; et si le scrutin se faisait là, l'urne ne contiendrait que des boules blanches, tant était grande encore alors l'influence d'une invitation au jeu du roi: elle valait presque le dîner d'un ministre d'aujourd'hui.

Mais un profond silence succède tout à coup au bourdonnement des conversations particulières; le roi paraît, suivi de toute sa famille; il circule lentement dans les salons, et trouve dans son cœur le secret de dire à chacun le mot qui doit lui plaire. C'est aux femmes surtout qu'il sait l'art de faire le compliment qui les flatte sans les embarrasser; il n'en oublie aucune, tant il craint de faire de la peine, et c'en serait une véritable que de ne pas obtenir un mot du roi. J'ai long-temps été tenté de croire que ce besoin d'obtenir un moment l'attention du souverain, était une petitesse de courtisan; mais depuis que j'ai vu, de mes yeux, les députés les plus ardents de l'opposition, les hommes les plus fiers et les plus indépendants, M. Benjamin Constant lui-même, se presser, se pousser, pour arriver au premier rang, afin d'être aperçu par Charles X, et s'enorgueillir d'une phrase obligeante, comme un général le ferait d'une victoire, j'ai été forcé de reconnaître qu'il y avait, dans les regards et dans les paroles d'un roi de France, un pouvoir magique devant lequel tombaient toutes les préventions humaines.

Je ne dois pas finir le tableau de ces brillantes réunions sans parler des membres du corps diplomatique, qui en augmentaient l'éclat par la richesse et la variété de leurs costumes, et sans faire mention des hommes de la cour de Charles X. Je sais qu'il est convenu, sur les théâtres et dans les carrefours, qu'un seigneur de la cour est un être imbécile, bas, cupide, et insolent. Ceux qui les voient tous ainsi, ressemblent à ce voyageur qui, traversant rapidement une ville, et apercevant à une fenêtre une femme dont les cheveux étaient roux, en conclut, et écrivit que toutes les femmes de cette ville étaient rousses.

L'homme de cour, tel que je l'ai vu presque toujours depuis la restauration, est fier de sa naissance et de son nom; mais il sait qu'il n'a pas plus de raison de s'en glorifier, qu'un chanteur de la voix que lui a donnée la nature, et qu'un homme riche de la fortune qu'il doit à ses pères. Dévoué au roi, il ne se croit pas l'humble serviteur des ministres, et quand sa conscience le lui prescrit, il se place dans les rangs de l'opposition. Il est d'une extrême politesse, car il a vu que c'était le moyen le plus sûr de faire reconnaître sa supériorité sociale. Il rend justice au mérite, il l'estime, il l'aime, il l'admire franchement et sans envie ; mais il ne faut pas que

ce mérite se trouve chez un homme d'un rang égal au sien, car alors il est tenté de le lui contester. Il est généreux, car il aime à suivre l'exemple du maître qu'il sert; il sait d'ailleurs que la générosité est une vertu noble et grande, et s'il ne se fait pas toujours un bonheur de l'exercer, il s'en fait du moins un devoir. Sans être savant, il n'est étranger à aucune science, il trouve le secret de paraître connaisseur dans les arts, quand il ne l'est pas réellement; mais il ne s'érige plus en protecteur des artistes, il est leur ami. L'empire de la plume blanche et du talon rouge étant détruit, il est forcé d'être aimable pour être aimé : enfin il a des mœurs, ce dont il s'étonne comme du plus grand changement que la révolution ait opéré.

Tels sont, en général, les courtisans de notre siècle; mais parmi eux, il s'est trouvé des hommes qu'on se plaisait à injurier, sans doute parce qu'ils étaient placés sur les marches du trône qu'on voulait abattre : des hommes pleins de courage, de talent et d'énergie, dévoués sincèrement aux vrais intérêts du peuple, qui les haïssait sans les connaître; des hommes qui ont trouvé dans leur âme noble et loyale, dans leur amour pour le pays, cette éloquence vive et profonde, généreuse et forte, vraie et passionnée, qui n'a rien de la chaleur factice de l'avo-

cat, ni de la pompeuse faconde du politique, mais qui étonne, émeut, persuade ceux-là même qui d'avance sont décidés à les combattre et à sacrifier leur conviction à leur opinion de commande et à leur ambition du moment; des hommes enfin qui voyant l'impossibilité de faire le bien, et ne voulant point participer au mal qui peut se faire, rentrent dans la vie privée, et emportent dans leur retraite les regrets, l'estime, et l'admiration de leurs concitoyens; je n'ai pas besoin de les nommer.

Les jours consacrés aux *Jeux du Roi* n'étaient pas les seuls où les sommités sociales fussent admises à la cour. Le peuple avait aussi sa fête, et c'était celle du roi. Ce jour-là, pas une larme qui ne fût essuyée, pas une chaumière qui ne fût heureuse, pas une famille qui n'eût du pain. Mais comme cette fête ne fut point célébrée en l'an de grâce 1830, je ne rappellerai que le premier jour de l'année, ce jour où, suivant l'usage, tous les différents corps de l'état viennent renouveler au souverain, quel qu'il soit, les mêmes hommages et les mêmes vœux, et lui jurer périodiquement le même amour et la même fidélité. J'avoue que ces discours uniformes que prescrit l'étiquette, que ces sentiments, plus ou moins vrais, exprimés en phrases plus ou moins sonores, suivant l'opinion et le talent de l'orateur, n'ont jamais

eu de prix à mes yeux que parce qu'ils donnaient souvent lieu à des réponses pleines de sens et de bonté. Charles X avait, dans ces occasions, une facilité et une grâce d'élocution qu'on ne peut lui contester.

C'était aussi le premier jour de l'an qu'avait lieu le grand couvert. L'usage qui obligeait le roi et sa famille à dîner en public, ne pouvait avoir rien de pénible pour Charles X. Il ne devait pas craindre qu'on le comparât à ces monarques d'Orient, qui pensent que, lorsqu'ils ont bien dîné, aucun de leurs sujets ne doit avoir faim. Il savait que le vœu d'Henri IV était réalisé, et que la poule au pot ne manquait ni à l'artisan industrieux, ni au laborieux cultivateur.

Si ces dîners d'apparat n'étaient pas pour lui sans charmes, combien il se trouvait plus heureux encore lorsque le jour des Rois ramenait ce dîner de famille dont l'usage lui faisait un devoir si doux! J'aime ces anciennes coutumes de nos pères qui se transmettent de génération en génération, comme un héritage de joie et de bonheur. Les siècles modernes ne sont pas les seuls qui aient donné l'exemple de ces réunions de famille, où le sort décerne une royauté qui n'a ni soucis ni regrets. Les anciens ne manquaient jamais de nommer un roi du festin

lorsqu'ils voulaient l'égayer; et, afin que tout le monde fût d'accord, c'était le sort qui décidait l'élection. L'usage des fèves, comme marque distinctive du pouvoir, n'est pas plus nouveau; les Grecs s'en servaient pour la nomination de leurs magistrats, et lorsque Pythagore disait à ses disciples : *Abstenez-vous de fèves*, il leur donnait un conseil plein de sagesse, dont peu de gens aujourd'hui seraient tentés de comprendre le sens énigmatique et mystérieux.

La fève, parmi nous, n'a point le danger que redoutait Pythagore: qu'il est heureux le roi de la fève! il n'a point de ministres qui le trahissent, point de courtisans qui le flattent, point de Chambres qui le gênent, point de journaux qui troublent son empire; ses sujets sont tous des amis qui lui paient gaiement un tribut d'amour; il choisit sa reine sans que la politique contrarie son penchant; s'il l'embrasse, on applaudit; s'il boit, on s'écrie; enfin, pour comble de bonheur, son règne ne dure qu'un moment.

Les joies de cette royauté passagère ne furent peut-être jamais plus vives qu'aux Tuileries, le 6 janvier 1830. Tout prospérait dans le royaume, et les descendants d'Henri IV, réunis dans un dîner de famille, formaient alors un ensemble, aussi noble que touchant, des mêmes sentiments et des mêmes vœux. C'était un jour de fête pour

tous, et surtout pour les enfants, qui, cette fois, se réjouissaient de voir disparaître l'importune contrainte de l'étiquette.

Autour de cette table royale, on voyait d'abord l'auguste vieillard, qui aimait toujours à laisser paraître la bonté de son cœur à travers la dignité de son caractère; chez lui, l'homme n'enviait et ne demandait au roi que le pouvoir de faire le bien. A ses côtés étaient assises madame la duchesse d'Orléans, heureuse mère d'une belle et nombreuse famille, et madame la Dauphine, qui tâchait de se consoler de ne pas avoir un pareil bonheur, en adoptant tous les malheureux: femme sublime dans l'infortune, héroïque dans le danger, et qui, en passant par tous les degrés du malheur, est arrivée à cette hauteur de vertu devant laquelle s'abaissent toutes les gloires humaines. Près d'elle, on voyait M. le duc d'Orléans, dont Charles X aimait à se rappeler les témoignages de zèle, de fidélité et de dévouement, lorsque exilés tous deux sur des bords étrangers, ils partageaient les mêmes malheurs et formaient les mêmes espérances : puis Madame, duchesse de Berry, si heureuse, si fière, si belle de son fils, aimant les arts qu'elle protége et cultive, donnant à tout ce qui l'environne la vie et la gaieté, ne voyant alors dans l'avenir que des jours sereins, et ne se doutant pas que les

pauvres et les infirmes de son hospice de Rosny seraient bientôt réduits à implorer la charité publique. N'oublions dans ce tableau de famille, ni M. le Dauphin, ni mademoiselle d'Orléans, ni les ducs de Chartres, de Nemours, et d'Aumale, ni le prince de Joinville, ni les deux jeunes et jolies princesses d'Orléans, ni Mademoiselle, si gaie, si gracieuse, si spirituelle : regrettons de n'y pas voir M. le duc de Bourbon, que ses infirmités retiennent à son château de Saint-Leu, où il devait espérer de mourir tranquille et heureux. Mais réservons toute notre attention pour cet enfant, qui bientôt doit jouer un rôle si important parmi les augustes convives.

Déjà les deux premiers services ont épuisé la patience de ces jeunes cœurs, dont le respect arrête encore l'élan joyeux : le moment est enfin venu, et tous les yeux se sont tournés vers l'officier de la bouche, qui porte sur un plateau d'argent, recouvert d'une serviette, les quinze gâteaux, dont un seul contient la fève désirée. C'est le duc d'Aumale, qui, par le droit du plus jeune, les distribue aux convives, en ayant soin d'en garder un pour lui. Chacun s'empresse de connaître son sort, et les exclamations de l'ambition déçue se font entendre de tous côtés. Un seul enfant rougit et se tait ; non qu'il soit embarrassé du rang où il est appelé ; mais il ne

veut pas humilier ses compétiteurs par l'éclat de sa joie innocente. Sa nouvelle majesté ne peut cependant pas garder long-temps l'incognito, et le duc de Bordeaux est proclamé roi de la fève aux acclamations unanimes. C'est alors qu'à l'exemple du nouveau souverain tous les enfants se livrent à une gaieté que le Roi et Madame animent et partagent, et que la Dauphine ne cherche point à contenir. Déjà le choix de la reine est fait : c'est madame la duchesse d'Orléans, qui se prête volontiers à recevoir un honneur qu'elle n'a peut-être pas envié ; et le dîner s'achève au milieu des éclats de rire, et des cris de *Le roi boit! La reine boit!* mille fois répétés.

Les augustes personnages, assis autour de cette table royale, n'étaient pas les seuls admis à prendre leur part du gâteau des rois. Les parcelles de ce gâteau se répandaient avec profusion sur toute la France. Je vous en atteste ici, vous, poètes et écrivains, dont Charles X aimait à encourager les nobles travaux ; vous, artistes habiles dont les tableaux peuplent nos musées et décorent nos palais, dont les statues ornent nos ponts et nos places publiques ; vous, disciples d'Euterpe et de Thalie, dont sa munificence récompensait les talents ; vous, simples artisans dont il enrichissait l'industrie ; et vous, villages incendiés ; vous, vieux et infirmes serviteurs de

la République et de l'Empire; vous, veuves désolées et orphelins délaissés; vous-mêmes aussi, grands et puissants du jour, ne receviez-vous pas votre part du gâteau des rois?

Mais on va se lever de table; et Charles X demande un moment de silence qu'il obtient avec peine:

« Sire, dit-il à son petit-fils, votre règne va « finir dans cinq minutes: votre majesté n'a-t-elle « pas d'ordres à me donner?

— « Oui, bon-papa, je veux....

— « Vous voulez! prenez garde: en France, le « roi dit: *Nous voulons*, et quelquefois même: « *Ils veulent.*

— « Eh bien, nous voulons que notre gouver« neur nous avance trois mois de notre pen« sion....

— « Que ferez-vous de tant d'argent?

— « Bon-papa, la mère d'un brave soldat de « votre garde a eu sa chaumière incendiée, et ce « n'est pas trop pour la faire rebâtir....

— « C'est bien; je m'en charge....

— « Non, bon-papa, parce que si c'est vous, « ce ne sera pas moi.

— « Et que ferez-vous sans argent pendant ces « trois mois?

— « Je tâcherai d'en gagner par les bons points

« que j'aurai de mes instituteurs, et que vous « me payez toujours.

— « Ah! vous comptez là-dessus?

— « Sans doute; ne faut-il pas que j'habille mes « pauvres? car j'ai des pauvres, comme vous, « comme maman, comme ma tante.... Oh! j'ai « fait mon calcul, et je suis bien content. Quand « j'aurai donné dix francs à la pauvre femme du « bois de Boulogne qui a un petit enfant malade, « il me restera encore vingt sous pour faire le « prince. »

A ces mots, Charles X embrassa avec tendresse son petit-fils, et s'écria: « Heureuse France, si « jamais il est roi! »

ÉD. MENNECHET.





# LES PETITS MÉTIERS.



Paris est rempli d'un peuple d'industriels qui n'appartiennent qu'à la grande ville, qui n'ont plus aucun cens passé la barrière; industrie d'égout et de carrefour, de mansarde et de ruisseau; industrie de hasard qui a ses espérances, ses maîtrises, son service central; industrie de chiffons, de vieux clous, de verres cassés, de poëmes épiques et de vaudevilles. Toutes choses dont je dois parler gravement et avec estime;

toutes industries avouées par la probité la plus sévère, le besoin le plus légitime; toutes industries qui font vivre des familles, qui envoient des enfants au collége, qui donnent des dots aux filles à marier, et souvent un tombeau au Père-Lachaise quand le spéculateur a été riche, heureux, honnête homme, et qu'il n'a pas fait son testament pour des ingrats.

Voyez-vous, le petit métier domine dans cette grande cité. Il en coûte si cher pour acheter une charge, même d'huissier-priseur! Il faut tant d'argent pour ouvrir la plus petite boutique, dans un temps où il n'y a pas de boutique sans glaces contre le mur et sans acajou au comptoir! Les propriétaires de Paris sont si durs, le papier est si difficile à escompter! Cependant, il faut vivre! il faut échapper au désordre et à l'hôpital! Vive donc le petit métier sans boutique, sans patente, sans propriétaire, sans lettre de change, sans profit, le petit métier en plein air, à pied, les mains dans les poches, la hotte sur le dos, ou mollement étendu au coin de la rue sur les crochets du commissionnaire, attendant un chaland qui va venir. A une heure du matin, dans les halles, quand tout Paris vient d'entrer dans le sommeil, sommeil haletant et précipité, et plein de remords, et entrecoupé de voluptés fugitives; sommeil dans la soie volée, véritable cauchemar

commencé au bruit des voitures, et qui s'achève aux cris des marchands d'habits; vous entendez autour des halles un bruit singulièrement animé. On ne dort pas aux halles. Aux halles, les petits métiers commencent. Alors arrive de toutes parts, attelé à de petites voitures, un peuple de négociants qui spéculeront toute la journée sur un boisseau de pommes de terre, sur douze bottes de carottes, sur un paquet d'oignons, sur quelques douzaines d'œufs. Pendant que le grand commerce de comestibles reste immobile à sa place, attendant fièrement les cuisiniers des grandes maisons et le fier cordon-bleu de la bourgeoisie, voilà nos spéculateurs en petit qui s'éparpillent de bonne heure pour porter aux pauvres et aux poètes leur nourriture de la journée. Le pauvre mourrait de faim sans ces carottes, ces pommes de terre et ces œufs équivoques; le pauvre n'est pas assez riche pour aller chercher ses vivres à la halle, où tout est à meilleur marché; il attend à son cinquième étage; il attend non seulement la providence de chaque jour, mais la providence de chaque heure de la journée. Ainsi est fait le grand Paris, le Paris qui travaille et qui espère. Toute la vie de ce Paris de second ordre se passe à acheter son repas à des revendeurs. Le matin, quand la laitière a préparé son lait et se repose noblement à côté de son chien et de son vase

en fer-blanc, vous voyez arriver à la file tout le quartier matinal; des femmes en casaque blanche, pâles encore de leur sommeil, et les cheveux retenus dans leur mouchoir; de petites filles de quinze ans, qui viennent à la place de leurs mères, violettes de froid et les cheveux flottants; la femme de chambre joviale, le célibataire empesé, le portier ricaneur, l'employé qui se sent humilié de venir chercher sa pitance au grand jour; innocentes abeilles autour de la ruche; la laitière leur dispense son lait d'une main avare; la distribution dure jusqu'à midi : cette laitière n'a jamais eu une vache à elle, elle n'a jamais entendu le chant de la poule qui pondit ses œufs; toute sa ferme est située dans une maison de la rue aux Ours, son rustique enfant est petit-clerc d'une étude, et l'honnête laboureur son mari tient les cannes et les chapeaux dans une maison de jeu.

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

Écoutez! à midi voilà Paris qui se réveille! Le bruit monte aux cieux; tout s'agite, les grands et les petits métiers entrent en concurrence. Chaque métier à Paris a sa concurrence et sa parodie. Haut et bas, honnête ou non, permis ou toléré; cherchez bien! et partout vous trouverez à côté des grandes spéculations appuyées sur des

capitaux immenses, les spéculations de la petite propriété, du commerce modeste, du marchand qui n'en est pas un. Voyez Paris. A côté du cachemire de l'Orient, éternel sujet des plaisanteries de M. Scribe, le cachemire-Ternaux; non loin du cachemire-Ternaux, la marchande à la toilette étale ses guenilles restaurées; puis plus bas, madame la Ressource, un carton sous le bras, s'en va louant à tant par jour la dentelle trouée, le manteau doré du théâtre, et jusques à la cornette et à la chemise de la prostitution. Le petit métier est un Protée qui ne rougit de rien, qui se plie et se replie dans tous les sens, qui se mettra tout nu pour avoir de quoi se vêtir, qui se vautrera, s'il le faut, dans la fange, qui ne craint aucune espèce de honte, aucun genre d'usure, qui se glisse, s'intrigue, se pousse, se presse, qui veille les nuits et les jours, qui fait le mort, qui prendra toutes les allures. Vous savez l'histoire de saint Siméon Stylite, qui est resté quinze ans logé au sommet d'une colonne? A Paris, pour de l'argent et pour très-peu d'argent, vous trouverez facilement un homme qui remplira ce métier-là. Car être Dieu aujourd'hui, cela est devenu un bien petit métier.

Allons dans la ville. Descendu de votre chambre, vous passez nécessairement devant la loge du portier. Cette loge est une espèce de niche

au rez-de-chaussée, dans laquelle très-souvent, on n'oserait pas loger son chien, pour peu qu'on eût un beau chien. Figurez-vous un espace de sept à huit pieds au plus; là se tient souvent toute une famille; le père qui fait des souliers, la mère qui lit des romans, la fille qui déclame des vers, espoir du Théâtre Français; le fils aîné qui joue du violon, compositeur futur de l'Ambigu, le dernier né qui broie des couleurs chez Eugène Delacroix, ou qui prépare les cuivres des Johannot. Tout ce monde d'artistes vit et pense, et travaille, et compose, et se passionne, en gardant la maison que vous habitez, en tirant le cordon de la porte au premier bruit du marteau. Savez-vous où ils nichent? savez-vous comment tous ces enfants sont venus dans le monde? comment ils ont grandi? comment ils ont trouvé le *victum* et *vestitum* dans cette difficile condition? qui le sait? qui pourrait le dire? Le père de toute cette famille touche trois cents francs par an pour sa place, et c'est là tout. Cependant la famille est élevée; le père a deux habits, la mère une robe de mérinos, la jeune fille une chaîne d'or, et le fils aîné une paire de bottes. Miracle de l'industrie, de la patience, du travail, et d'une volonté ferme! Il y a des miracles de cette force-là dans toutes les maisons de Paris.

Je ne vous retiens pas plus long-temps à votre porte; vous sortez. Prenez garde à cet homme qui est accroupi dans le ruisseau. Cet homme est un regratteur; il gratte et regratte entre les pierres. Il n'en veut pas aux chiffons, il n'en veut pas aux immondices, il n'en veut pas aux vieux papiers que le vent emporte; chiffons, immondices, vieux papiers, ce sont marchandises d'une nature trop relevée pour notre commerçant. Il en veut, lui, tout simplement, aux clous égarés de la ferrure des chevaux, aux parcelles de fer emportées par le frottement au cercle de la roue; il lave la boue de la ville, cet homme, comme d'autres esclaves lavent le sable d'or du Mexique; il est heureux d'amener un clou sans tête, comme d'autres nègres qui trouvent un diamant dans les mines. Voyez cet homme! quelle attitude pénible! comme il est couché sous sa proie, que de passion et d'avidité dans le regard! comme il joue avec la fortune! que d'imprécations dans son âme! comme son cœur bat dans sa poitrine! Pauvre homme, hélas! la mine est peu abondante! La révolution de juillet a renvoyé tant de chevaux à la charrue, elle a réformé tant de voitures, que c'est à peine si le ruisseau charrie encore assez de fer pour que le regratteur gagne de quoi aller, le dimanche et le lundi, se con-

soler à la barrière. Dans des temps meilleurs, il y restait trois jours!

Quand vous avez évité le regratteur et l'eau qu'il jette de côté et d'autre, vous tombez d'ordinaire vis-à-vis le commissionnaire du quartier. Le commissionnaire du quartier est le plus souvent un épais gaillard à la vaste poitrine, aux larges épaules, à la barbe noire; on sent à le voir que c'est un homme à son aise, qui ne doit rien à personne, à qui on doit beaucoup, et qui n'est pas sans avoir quelque bonne réserve pour les mauvais jours. Le commissionnaire du quartier, c'est votre domestique à vous, mon domestique à moi, notre domestique à nous tous; il est de toutes les maisons, il entre et il sort à volonté; on l'appelle pour scier le bois en hiver, pour monter les fleurs en été, pour porter une lettre en tout temps; c'est lui qui conduit monsieur à la diligence, qui va au-devant de madame à son retour; le commissionnaire a un nom à lui; on sait de quel pays il est, quel est son âge et celui de sa mère; il est l'ami de la cuisinière, et l'ennemi du portier; du reste indépendant comme un domestique qui a plusieurs maîtres; intelligent et actif comme un cultivateur qui espère; faisant beaucoup en agissant peu, parcourant beaucoup de chemin en allant au pas; ne disant jamais rien de trop; discret,

sobre, toujours prêt à se mettre en route, toujours prêt à obliger, et obligeant avec le même zèle, soit affaires, soit amour. Une rue de Paris ne serait pas complète si elle n'avait pas son commissionnaire à elle, à côté de l'épicier ou du marchand de vin.

Plus loin, sur le Pont-Neuf, sur le quai de la Grève, hors des boutiques, vagabonds ou stationnaires, sans patente mais non pas sans aveu, vous rencontrez une race d'industriels, toujours occupés, qui se croisent dans tous les sens et sans confusion. L'un, appuyé sur son échoppe d'un pied carré, sollicite, pour un sou, la faveur de rendre son lustre à votre chaussure délustrée; l'autre, d'une voix enrouée, appelle votre caniche qu'il veut tondre à toute force; le caniche épouvanté se presse près de son maître en aboyant; celui-ci vend des allumettes; celle-là des épingles; ce vieillard gagne sa vie avec le sucre d'orge. Voyez cette large commère! elle porte sur son ventre l'attirail d'une cuisine; le fourneau est allumé; la graisse éclate dans la poêle à frire, la friture se dessine sous toutes les formes; l'air est embaumé à dix pas à la ronde; la saucisse succulente, la pomme de terre dorée, la côtelette de porc frais, appétissantes friandises de la place de Grève. Que dis-je? le merlan délicat, la sole, le goujon, mets délectables d'une société plus choi-

sie, appellent tour à tour l'appétit du passant; la boucherie est à côté de la cuisine; le poisson frais est suspendu sur les hanches de la cuisinière, destiné à remplacer le poisson frit. Il est une heure; le Parisien fait son second repas; il a mangé une tasse de lait le matin, à une heure il mangera pour quatre sous de pommes de terre ou d'autre friture, enveloppées dans une feuille de papier imprimé. Tout en dînant au soleil, appuyé contre le parapet du pont, et en regardant un faiseur de tours, le Parisien peut lire de temps à autre les nouvelles de la politique et des arts dans la bienheureuse enveloppe de son dîner. Ainsi, tous les plaisirs à la fois se réunissent à cette heure fortunée pour l'habitant de Paris; l'eau du fleuve, le soleil dans le ciel, l'oiseau du quai des Orfévres, qui chante; le bateleur qui joue, la friture qui frémit, les nouvelles politiques du journal de la veille; il s'en faut encore de trois jours pour que le politique du port de Marseille en lise autant à son lever, que n'en peut lire l'honnête ouvrier du quai de Gèvres à son second repas.

Or ne croyez pas que cette industrie à part soit à la portée de tous les hommes de ce monde. La petite industrie parisienne n'est faite que pour le Parisien. Il n'y a que le Parisien qui comprenne, qui aime, qui sache apprécier à leur

juste valeur tous ces petits marchands. Le petit marchand est un être essentiellement parisien, une nécessité essentiellement parisienne. Il n'y a que le Parisien qui sache arrêter, par une ardente soif d'été, un honnête marchand de coco, qui cause avec lui en essuyant son verre argenté, qui lui fasse remplir le verre jusqu'au bord, et qui demande la monnaie de ses dix centimes après avoir bu et causé pour deux sous au moins avec l'honnête marchand de coco. Le marchand de coco, bon enfant, sourit agréablement au Parisien, lui rend deux centimes sur cinq, et, après l'avoir salué poliment, il se met à crier de nouveau son *coco à la glace!* véritable providence des soldats et des bonnes d'enfants!

A la place de mon Parisien, imaginez un homme de province bien dédaigneux, bien dégoûté, bien altéré, il passera fièrement devant la bienfaisante tisane; il dédaignera le sourire bienveillant de la vieille Hébé qui l'appellera, et une heure après il se donnera une indigestion avec un pot de bière tournée qu'il boira dans un estaminet.

Il n'y a que le Parisien, dans le monde, pour parler à une poissarde, pour être agréable avec une écaillère, pour ne pas irriter une cuisinière ambulante tout en marchandant son repas. Le Parisien est bien élevé, il est poli, il a le parler

doux, il évite toutes les dissonnances; en même temps il ne rougit de rien; il accoste en plein jour la grisette qui lui plaît; il fait son repas dans la rue, il entre chez le marchand de vin et il boit; c'est Diogène qui s'est lavé les mains avec de la pâte d'amandes. Ne craignez pas qu'il en soit ainsi de l'homme de province. L'homme de province est fier; c'est le type du niais endimanché. Il dédaigne toutes les facilités de la vie. Tout à l'heure vous l'avez vu aimant mieux mourir de soif que de boire du coco, à présent voyez-le entrer dans une de ces cavernes empestées où l'on dîne à vingt-quatre sous par tête : le provincial s'assied fièrement à une table d'une froide propreté, il avale ses quatre plats sans mot dire, et après la mince tranche de bœuf, le civet de lapin, l'omelette soufflée, le petit pot de crème et le petit verre, il sort de là, l'œil triste, le ventre creux, l'estomac malade, sans se douter qu'à la place de Grève, ou sur quelque joyeux boulevart, il aurait fait un très-excellent dîner et très-joyeux avec la moitié moins d'argent. Que voulez-vous? quand le provincial dîne, il lui faut avant tout une serviette et un couvert d'argent.

Le Parisien, qui vit à l'air, qui flâne, qui fait le beau, qui fait le voluptueux au soleil, qui se chauffe dans les galeries du Palais-Royal en hi-

ver, qui a des amusements pour toutes les heures, qui est suivi à chaque pas qu'il fait par un troupeau d'esclaves prêts à satisfaire ses désirs au moindre geste; le Parisien se laisse être heureux autant qu'on veut le faire heureux. Il est dégagé de tous les soucis de la vie. On a inventé pour lui un détail marchand qui ferait peur à tout autre peuple. Si le Parisien le veut, on lui donne du sucre pour un sou, on lui vend une aile de volaille, une cuisse de perdrix ou le croupion d'un faisan; le Parisien a ce qu'il veut. Parlez, riches de la terre, qu'avez-vous donc qu'il n'ait pas, lui? Cet insouciant flâneur est aussi beau que vous, et aussi bon et aussi riche. Vous mettez une robe de gaze, madame la duchesse; vous jetez une rose dans vos cheveux; un frais ruban orne votre taille: demain, aujourd'hui peut-être, Jenny, la bouquetière, mettra votre robe de gaze; elle jettera la fleur de vos cheveux dans ses cheveux; le frais ruban entourera la taille de Jenny, seulement il sera serré d'un cran de plus.

Il en est ainsi pour tout ce qui se fait, se fabrique, s'invente et s'importe à Paris. Tout ce travail, toutes ces recherches, tout ce luxe, c'est pour le Parisien. On appelle Staub, on lui commande un habit, on choisit l'étoffe soyeuse, on indique la couleur des boutons et la qualité

de la doublure, on a un gilet qui vient d'Angleterre, on porte des bottes de Sakoski, c'est à peine si votre chapeau pèse trois onces; allons, Dandy, mets-toi à la torture dans ton habit neuf, gêne tes pieds dans tes bottes, étouffe-toi dans ton gilet; porte à la main ton chapeau, de peur de déranger l'artifice de tes cheveux. Huit jours après passe le marchand d'habits. — *Vieux habits! vieux galons! achetez des habits! vendez des habits!* O Sakoski! ô Staub! Les bottes de Sakoski, bien qu'un peu larges, passent aux pieds d'un marchand de contremarques; l'habit de Staub est endossé par un figurant du Gymnase, à qui son théâtre donne vingt sous par jour, à condition qu'il sera très-bien mis.

Puisque j'en suis au marchand de contremarques et au figurant de théâtre, parlons-en.

Le marchand de contre-marques est le marchand de plaisirs dramatiques pour le Parisien. Le Parisien et le très-grand seigneur d'autrefois étaient les seuls qui eussent le privilége de ne pas payer au spectacle. A présent, qu'il n'y a plus de grands seigneurs, le Parisien est le seul qui jouisse du privilége. Donc la première pièce se joue; le riche arrive, il s'ennuie et s'endort; il s'en va; il jette ou il vend sa carte à des spéculateurs qui sont à la porte du théâtre,

et aussitôt le Parisien accourt, ou plutôt on va le chercher. — Voulez-vous voir danser madame Alexis Dupont, Parisien? — Voulez-vous voir jouer mademoiselle Georges, à son cinquième acte, Parisien? — Parisien, Odry va commencer, et il est charmant! Et voilà mon Parisien, le cigare à la bouche, qui réfléchit, qui est distrait, qui marchande, qui accepte et qui voit, pour le prix de la chandelle qu'il brûlerait le soir à la maison, tout le beau du spectacle dédaigné par le riche. Le voilà qui applaudit, qui rit, qui siffle, qui s'amuse; c'est pour lui seul qu'il y a un Opéra dans le monde, pour lui seul qu'on fait de l'art et de la poésie en France. Homme heureux! il s'est levé; on l'a servi dès le matin; pour lui la poule a pondu son œuf, la vache a donné son lait, le commissionnaire a pris ses crochets, le décroteur a débouché son cirage; pour lui le tailleur a fait tous les habits que vous voyez; c'est pour lui que tous les fournisseurs travaillent, que toutes les boutiques s'éclairent, que les théâtres sont ouverts. Heureuse, trois fois heureuse influence des très-petits métiers!

Le petit métier est la Providence du Parisien qui n'est pas riche. Le petit métier le défend de l'ennui et du désespoir, et le met au niveau de toutes les fortunes; il lui donne les moyens de

satisfaire tous ses désirs. C'est aux petits métiers que le Parisien doit son bien-être et sa maison, et ses gens et sa voiture. Dernièrement encore, les petits métiers ont donné à chaque Parisien une grande voiture à deux et à trois chevaux, toujours à ses ordres, toujours prête à lui faire traverser la ville dans tous les sens. Insouciant et paresseux bonhomme de Paris! Il a fallu que le conducteur d'omnibus eût la livrée, il a réglé le nombre et la couleur des chevaux; il a pris tous les soins possibles de son équipage. Aussi quand il est gravement étalé sur les coussins élastiques, appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire, vous pouvez nous en croire, le Parisien n'a rien à envier à son voisin, le ci-devant marquis, qui, pour aller en voiture, a des chevaux à acheter, une écurie à louer, du foin et des valets à payer, sans compter qu'il est obligé d'aller en fiacre le plus souvent.

A Paris, grâce au petit métier, il n'est pas de chose qui n'ait deux prix, deux prix extrêmes, le prix fort et le vil prix; il n'y a pas de juste milieu, bien que souvent prix fort et vil prix ce soit identiquement la même chose. Ainsi on vend du gibier sur le Boulevart-Neuf et chez madame Chevet; on joue à la roulette dans le *Salon des Princes* tout doré; somptueuse caverne où s'est consommée la ruine de tant de malheu-

reux; on joue à la roulette sur le Pont-Neuf. Si le boulevart des Italiens est fier de l'Opéra, le boulevart du café Turc a aussi bien que l'Opéra, et beaucoup mieux que M. Albert, il a les Funambules et Debureau, le gille sublime. Eh! mon Dieu, qui pourrait dire si on a moins de plaisir au bal de la Chaussée-d'Antin qu'à celui de la Courtille? Quelle différence trouvez-vous donc à triompher de la coquette en rubans et en soie, ou à pourchasser le soir la grisette à l'œil noir et au pied furtif; la grisette, véritable création parisienne, fleur à demi épanouie de sa corbeille, l'honneur de ses jardins et de ses magasins somptueux, la poésie de son étudiant, a quelque chose d'aimable, qui n'est pas le vice et qui n'est pas la vertu. La grisette petit négociant, lui aussi, joyeux, alerte, insouciant, fait pour le Parisien, et que lui seul sait comprendre! Mon Dieu! vous le voyez, vice ou vertu, peine et plaisir, amour et repentir, c'est partout et toujours la même chose pour le Parisien.

Le Parisien est l'égal de quiconque vient habiter sa ville, il est son égal en plaisirs, en bonheur, en amour; il partage ses fêtes, ses affections, son luxe; seulement, l'un est malade dans son lit, l'autre est malade à l'hôpital, avec cette différence toutefois en faveur du pauvre, que le médecin est le même au palais

du riche et à l'hôpital. Seulement entre le palais et l'hôpital, M. Dupuytren lui-même n'hésite pas, c'est toujours le Parisien, le Parisien de Paris, le malade de l'hôpital qui est visité le premier.

Et non seulement le petit métier s'applique aux nécessités de la vie et à ces besoins de luxe qui sont encore une nécessité; mais encore le petit métier s'inquiète des caprices les plus bizarres, les plus inattendus du cœur et de l'esprit de l'homme, de ces caprices qu'on ne voit qu'au riche et au puissant, que les riches seuls se permettent dans les autres pays, et que le Parisien se permet dans le sien à tous propos, sans rime ni raison, par cela seul qu'il sait ce qu'il veut, qu'il le connaît, qu'il le veut, qu'il n'a qu'un temps à vivre, et qu'il est Parisien de Paris.

Par exemple, Catherine veut écrire à Jean-Jean, qui est à Chartres; Catherine ne sait pas écrire; pour quatre sous, Catherine enverra à Jean-Jean une lettre bien dictée, bien sentimentale, sans aucune faute d'orthographe, sur papier vélin parfumé, avec un cachet en cire et armoiries. Le sergent-major, quand Jean-Jean recevra cette lettre, lui demandera sérieusement si ce n'est pas madame de Sévigné qui lui écrit. D'autre part, vous avez un oncle, membre de la société Philotechnique : pour peu que votre

oncle aime les vers; pour quinze sous, en vous y prenant un jour à l'avance, vous aurez une chanson faite exprès pour la fête de ce digne oncle, dans laquelle chanson sera son nom, lequel nom rimera avec le vers suivant, si vous voulez ajouter cinq sous de plus. Savez-vous qu'il y a un théâtre à Paris, à la grille du Luxembourg, où un marquis fait un vaudeville pour douze francs, avec tous les couplets? Un mélodrame se paie vingt-cinq francs en ce lieu; on a payé quarante francs la pièce intitulée *Napoléon!*

Il y a des gens qui vous vendront un quart de mélodrame à l'Ambigu. Sur le quai aux Volailles, vous ne sauriez croire combien il y a d'écrivains qui font un volume de roman pour un billet de cinquante francs. Ils escomptent leur billet à quinze pour cent à leur libraire, et il se trouve que le libraire n'a pas gagné grand'chose quand le volume est imprimé.

Toute une famille habite un rez-de-chaussée dans un quartier malsain. A les voir, on ne devinerait guère quel métier font ces gens-là; ils sortent tous à de certaines heures du jour; ils vivent; ils sont dédaigneux pour leurs voisins; ils ne rentrent à leur taudis que bien avant dans la nuit; ils étudient; ils font des évolutions. Quand le maître de la famille sort, il emmène

avec lui tout son monde, jusqu'à son vieux père, jusqu'à sa mère infirme, le petit enfant qui sort du berceau n'est pas oublié; quelquefois même le caniche Azor et la pie Margot sont de la partie. Famille bohême! Ce père de famille est comparse de théâtre; toute sa vie il a figuré dans les théâtres sans jamais avoir la dignité d'un acteur, sans jamais songer à dire un mot au parterre. Cet homme a subi, lui aussi, toutes les vicissitudes du drame. Quand il y avait des Romains au théâtre, Romain en toge et en robe de pourpre, il a gagné un rhumatisme au bras droit à force d'avoir les bras nus. Les Colins d'opéra-comique ont été funestes à sa cuisse gauche, qui n'était vêtue que d'une simple percaline, garnie d'une faveur rose ou bleue; l'importation des *Brigands* de Schiller en France, ç'a été aussi une époque fatale de sa vie. Les brigands de théâtre lui firent grand tort; un jour il eut la tête fracassée d'un coup d'épée de bois; un autre jour il reçut un coup de feu dans les yeux; puis vinrent les monstres, les diables, le feu d'enfer, il fallut se barbouiller de rouge et de noir, se mettre des serpents sur la tête, se jeter à corps perdu dans le gouffre; puis la vérité du drame envahissant toujours, on fit monter le comparse à cheval, on le fit monter sur les toits, on l'exposa à se rouer les membres, on le cou-

vrit de plaies infâmes, on le marqua au fer rouge, on donna le knout au malheureux comparse; puis, comme à force de progrès les théâtres furent déserts, on réduisit le prix du comparse, on le força de se fournir de rouge, de blanc et de mollets, toutes choses qui n'étaient pas à sa charge autrefois. Alors il fallut avoir recours à d'autres moyens; l'homme comparse se multiplia de toutes les manières, il fit paraître sa femme et ses enfants, il fit venir son frère et sa sœur, il habilla son vieux père en sénateur, en doge, en pair de France; sa vieille mère eut un rôle dans les drames de la révolution et de l'empire; tout devint matière théâtrale chez cet homme; cette pie que vous voyez pendue à sa fenêtre, elle joue son rôle dans la *Pie voleuse;* ce chien fut sublime dans le *Chien de Montargis;* dans ce rez-de-chaussée, humide et malsain, vous trouverez, au résumé, tout l'art dramatique de nos jours.

C'est là sans contredit un petit métier s'il en fut. Faire des couplets, déchirer une comédie en lambeaux pour en construire un vaudeville, paraître devant un comité de lecture, se mettre en quatre pour enfanter cette œuvre malheureuse, et quand l'ouvrage va être joué, se mettre à genoux devant des pauvres diables qui font

encore un plus petit métier que le vôtre, cela est dur en vérité.

Le jour de la première représentation est venu. Chez le marchand de vin du coin se réunissent tous les littérateurs du parterre; ils se donnent le mot d'ordre: on leur indique où il faut rire, où il faut pleurer; à quel moment précis il sera nécessaire de montrer de l'enthousiasme; le succès se complote, se prépare, se décide au cabaret. Je ne connais pas de plus petit métier que celui-là, si ce n'est le métier des auteurs.

Souvent il arrive que les métiers changent de titre; le petit métier devient un grand métier, le grand métier n'est plus qu'un fort petit métier. Quel homme c'était autrefois que le premier veneur! le grand aumônier! le maître des cérémonies! Quel grand commerce aujourd'hui que celui de M. Fumade, le marchand de briquets phosphoriques, celui de M. Hunt le fabricant de cirage! Le décrotteur ambitieux fait orner son magasin de glaces et de gravures. Dans une rue du Marais, sur un large écriteau vous pourrez lire cette inscription en grosses lettres : *Dutocq fils, successeur de son père, fabricant de sacs en papier.*

C'est un métier d'ouvrir la portière des voitures à la sortie des spectacles; c'est un métier d'ac-

corder un piano; le pauvre diable entre dans le salon, il ouvre l'instrument fatigué de sonates, il donne le ton aux notes discordantes; il n'a pas d'instrument à lui, ce grand artiste; quand le piano est d'accord, il se livre en tremblant de joie au bonheur de faire un peu de musique; puis le valet de chambre arrive, on le congédie au milieu de son improvisation commencée; il est payé un peu moins cher que le frotteur, voilà tout.

Que voulez-vous? quelle est l'envie qui vous presse? Vous voulez une seule rose pour mettre à votre boutonnière, on vous vendra une seule rose. Vous avez de la violette pour un sou, au pont des Arts. Suivez le quai, vous aurez un volume in-8° avec la valeur de dix bouquets de violettes. Vous êtes peintre, vous avez besoin d'une belle figure : Mars ou Vénus, la beauté ou la gloire; voici Mars en guenilles, humble, triste contenance, qui crie, l'œil humide, les genoux troués; voici Vénus, taille élégante, blanches épaules, le sein qui bat, la main bien faite. Otez votre voile, ô déesse! montrez-nous ce sein fait pour l'amour; découvrez ces blanches épaules, étendez ce pied charmant; faites que je vous voie telle que vous êtes sortie du sein des mers, ô déesse! Vous prenez le dieu et la déesse à l'heure; cela vous coûte tout au-

tant qu'une course de fiacre avant le nouveau tarif.

La science est au même taux que la beauté, la science et l'art abondent dans cette grande ville; elle regorge de professeurs de toutes sortes. Depuis les derniers et malheureux soulèvements de l'Italie, les maîtres d'italien sont à plus vil prix que les maîtres de latin et de belles-lettres; l'allemand se paie davantage; le Polonais est à rien, et franchement qui voudrait apprendre ta langue, malheureuse Pologne! En fait d'éducation, de professorat, et de science, je ne connais guère d'estimés et d'heureux que les danseurs. Il en a été ainsi dans tous les temps.

L'usure même, l'infâme usure s'est faite petit métier, pour dépouiller le malheureux plus facilement. L'usure se revêt d'une souquenille usée, elle prend la forme d'un épicier voisin des Halles; elle prête six francs, pour toucher six francs cinq centimes à la fin de la journée; elle achète le papier du Mont-de-Piété ce maître usurier, ce vil fripon, qui se cache sous le manteau de Tartuffe, et sur ce papier usuraire, elle trouve encore le moyen de voler quelque chose; ainsi, il n'est rien à Paris qui ne puisse se réduire à sa plus simple expression; voici de l'or, suivez l'échelle décroissante, vous arriverez au billon; voici la religion catholique! vous avez

les saint-simoniens; voici Saint-Sulpice, le grand temple chrétien, vous êtes à l'écurie de Châtel; voici le pape Clément XIV, vous arrivez à l'alcôve de madame Bazar la papesse; voici le Théâtre-Français, vous êtes à l'Ambigu; quel chaos! quel indéfinissable mouvement! vous allez d'un dieu à un escroc; d'un roi à un charlatan; du Mont-de-Piété à un huissier; de Talma à M. Marty; de l'Académie à la hotte du chiffonnier. O trois et quatre fois profanation!

Ce n'est pas que je mette l'honorable et illustre profession de chiffonnier au nombre des petits métiers. A Dieu ne plaise, mes maîtres, que je m'attire votre colère! Dans les petits métiers, le chiffonnier est au moins le premier. Le chiffonnier est le plus grand des industriels en petit: c'est un être à port grave, solennel, muet, qui dort le jour, qui vit dans la nuit, qui travaille, qui spécule la nuit; c'est le dernier être de la création qui fasse justice de tout ce qui se dit ou s'imprime dans le monde. Le chiffonnier est inexorable comme le destin, il est patient comme le destin. Il attend; mais quand le jour du croc est venu, rien ne peut retenir son bras, tout un monde a passé dans sa hotte. Les lois de l'empire, dans cette hotte immense, courent rejoindre les décrets républicains. Tous nos poèmes épiques depuis Voltaire y ont passé. Tout le journal, depuis

trente ans, s'est englouti dans cette hotte, après avoir dévoré tout ce qui s'était remis debout. La hotte du chiffonnier c'est la grande voirie où viennent se rendre toutes les immondices du corps social. Sous ce rapport, le chiffonnier est un être à part, qui mérite son histoire à part. Le chiffonnier est bien mieux qu'un industriel, le chiffonnier est un magistrat, magistrat qui juge sans appel, qui est tout à la fois le juge, l'instrument, et le bourreau.

J'ai oublié bien des petits métiers sans doute. Il en est dont on ne parle pas, et que tout le monde sait. A mon sens, le plus petit des métiers consisterait à vendre la louange, s'il n'y avait pas encore un métier plus petit, qui consiste à l'acheter.

JULES JANIN.





# LES TUILERIES.



Lorsque je vis poser des planches pour enclore un certain espace du jardin public, devant le château des Tuileries, je craignis avec tout Paris, que l'on ne gâtât l'œuvre élégante de Philibert de Lorme et de Jean Bullant. Les planches sont tombées, et je reconnais en avoir été quitte pour la peur. Qu'a-t-on vu derrière le rideau de bois? un jardinet dont l'apparition m'a fait cependant assez de plaisir. Puisqu'il n'est jamais question de Dieu, de la Providence, de la religion dans

les discours du trône, dans les discussions de la tribune, dans le préambule des lois; puisque la postérité ne saura si nous étions athées, déistes, païens, chrétiens, catholiques, protestants, saint-simoniens, l'an de merci 1831 du juste-milieu, je l'avouerai, j'ai été aise de retrouver devant le palais des rois, comme devant un presbytère, un petit parterre de curé, ou plutôt d'abbé à gros bénéfices: cela sent du moins les anciens jours. Fortunat nous apprend que la reine Ultrogothe avait dans Paris un boulingrin dont les gazons étaient semés et tondus de la main de son royal époux, Khildebert I, fondateur de l'église de Saint-Germain-des-Prés. L'empereur très-chrétien Charlemagne voulait que l'on cultivât, dans ses jardins, toutes sortes d'herbes, à savoir: des lis, des roses, du fenugrec, de la sauge, des coloquintes, des citrouilles, de la barbe de Jupiter, etc. *Volumus quod in horto omnes herbas habeant, id est: Lilium, rosas, fœnigræcum, salviam, coloquintidas, pepones, Jovi barbam, etc.* Louis XIV, parlant de Charlemagne, disait que les princes de sa maison (de la maison de Louis XIV, dans laquelle il comprenait Charlemagne) avaient toujours pensé que la limite naturelle de la France au nord-est et au nord, était la rive gauche du Rhin: la quasi-légitimité n'a pas la prétention d'aller planter ses choux jusque là,

mais elle tient à l'hortolage intérieur de Karles-le-grand, toutefois en supprimant les lis.

Le verger du Louvre, sous Louis-le-Jeune, était orné d'une vigne. Charles V avait, sur les bords de la Seine, un clos de vingt arpents, avec des tonnelles et des berceaux; nous préférons maintenant les boutiques. Sous François Ier les orangers décoraient le *délicieux désert* de Fontainebleau. Liébaut et Nizault, agronomes et médecins, lesquels conseillaient de rendre les fruits purgatifs, en les arrosant avec des drogues purgatives, eurent enfin pour successeur La Quintinie, qui établit les potagers de Versailles, et Le Nostre, le jardin des Tuileries. «Vous connaissez la manière « de Le Nostre, dit madame de Sévigné; il a laissé « un petit bois sombre, qui fait fort bien. Il a « un bois entier d'orangers dans de grandes « caisses; on s'y promène; ce sont des allées où « l'on est à l'ombre; et, pour cacher les caisses, « il y a, des deux côtés, des palissades, toutes « fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, « d'œillets. C'est assurément la plus enchantée « nouveauté qui se puisse imaginer. On a fait « revenir le printemps. »

Avant les travaux de ce grand artiste, le jardin des Tuileries ne tenait point au château; il en était séparé par une rue assez large: il avait à l'ouest les murs de la ville et le clos de mai-

tre Renard où venaient boire les élégants de la cour; au midi, le long de la rivière, l'hôtel de mademoiselle de Guise, une maison donnée au Poussin, et la porte de la Conférence; au nord, une suite de couvents. On trouvait dans ce jardin une volière, une garenne, une orangerie bâtie par Henri IV, un bois, un étang, un labyrinthe, un écho formé par une grotte en maçonnerie. Louis XIV vint: après avoir fait raccorder, par Levau et d'Orbay, les masses de Ducerceau avec les constructions de Delorme et de Bullant, il ordonna à Le Nostre de planter le jardin que la suppression de la rue amenait au pied du palais. Écoutons parler Charles Perrault.

« Quand le jardin des Tuileries fut achevé « de replanter, et mis dans l'état où vous le « voyez: Allons, me dit-il (le ministre Colbert), « aux Tuileries en condamner les portes; il faut « conserver ce jardin au roi, et ne le pas laisser « ruiner par le peuple, qui, en moins de rien, « l'aura gâté entièrement. La résolution me pa- « rut bien rude et fâcheuse pour tout Paris. « Quand il fut dans la grande allée, je lui dis: « Vous ne croiriez pas, monsieur, le respect que « tout le monde, jusqu'au plus petit bourgeois, « a pour ce jardin : non seulement les femmes « et les petits enfants ne s'avisent jamais de cueil-

« lir aucune fleur, mais même d'y toucher: ils
« s'y promènent tous comme des personnes rai-
« sonnables: les jardiniers peuvent, monsieur,
« vous en rendre témoignage: ce sera une afflic-
« tion publique de ne pouvoir plus venir ici se
« promener, surtout à présent que l'on n'entre
« plus au Luxembourg ni à l'hôtel de Guise. Ce
« ne sont que des fainéants qui viennent ici, me
« dit-il. Il y vient, lui répondis-je, des personnes
« qui relèvent de maladie pour y prendre l'air:
« on y vient parler d'affaires, de mariages et de
« toutes choses qui se traitent plus convenable-
« ment dans un jardin que dans une église, où
« il faudra à l'avenir se donner rendez-vous. Je
« suis persuadé, continuai-je, que les jardins des
« rois ne sont si grands et si spacieux, qu'afin
« que tous leurs enfants puissent s'y promener.
« Il sourit à ce discours, et dans ce même temps
« la plupart des jardiniers des Tuileries s'étant
« présentés devant lui, il leur demanda si le
« peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur
« jardin. Point du tout, monseigneur, répondi-
« rent-ils presque tous en même temps, ils se con-
« tentent de s'y promener et de regarder: ces
« messieurs, repris-je, y trouvent même leur
« compte, car l'herbe ne croît pas si aisément
« dans les allées. M. Colbert fit le tour du jardin,
« donna ses ordres, et ne parla point d'en fermer

« l'entrée. J'eus bien de la joie d'avoir, en quel-
« que sorte, empêché qu'on n'ôtât cette prome-
« nade au public. Si une fois M. Colbert eût fait
« fermer les Tuileries, je ne sais pas quand on
« les aurait rouvertes. Cette dureté aurait été
« louée de toute la cour, qui ne manque jamais
« d'applaudir au ministre, particulièrement quand
« il paraît y avoir du zèle pour le plaisir du
« prince. »

Voilà ce que, sous le règne du grand roi, se disaient, en se promenant à travers le chef-d'œuvre récent de Le Nostre, le grand ministre Colbert et Charles Perrault, lequel avait donné à son frère l'idée de la colonnade du Louvre. Je ne sais pas ce que se disent, sous le roi-citoyen, les Colbert du temps et les Perrault du jour, à l'aspect du superbe saut de loup qui forclot les Parisiens d'une partie de leur promenade. Au surplus, du temps de Louis XIII et de Louis XIV, l'entrée du jardin n'était permise au petit peuple que le jour de la Saint-Louis; et, malgré l'assertion des jardiniers, des désordres graves arrivaient assez fréquemment. Sauval qui parle de cette promenade avant les plantations de Le Nostre, assure que le *labyrinthe* était célèbre par les *prouesses des amants*. Un jour la livrée se mit en goguettes: violant ses serments de fidélité (peccadille dont elle est coutumière), elle mal-

traita indécemment les grandes dames qu'elle servait, et qui prenaient leurs ébats aux Tuileries.

Bien que le dessin principal de Le Nostre soit demeuré, il a cependant été altéré dans quelques parties. La judicieuse et admirable idée de l'artiste, qui consiste à n'avoir planté le bois qu'à quatre-vingt-deux toises de la façade du palais, reste entière; mais dans le bois même se sont opérés des changements : les encadrements de charmille n'existent plus; une salle de spectacle remplacée par un jeu de mail, a été rasée; le pont tournant a disparu; Buonaparte a élevé ou achevé les deux terrasses en fer à cheval, ou à larges rampes orbiculaires qui terminent le jardin du côté de la place Louis XV; la grille qui le ferme du côté de la terrasse des Feuillants, au bord de la rue nouvelle de Rivoli, ne compte que peu d'années. Dans l'ancien plan, les deux massifs de marronniers étaient liés au château par des ifs taillés en pyramides, mêlés aux vases et aux statues, et dont l'effet architectural était très-bon : les orangers, les lauriers-roses, les grenadiers en caisse, ne les remplacent, pendant l'été, que médiocrement.

Il y a loin de tout cela à notre jardinet; mais soyons justes envers tout le monde; ce jardinet qui barre effrontément la voie publique, ne sera peut-être pas si laid qu'il en a l'air : il se pré-

sente avec quelque chose d'innocent et de bonasse propre à désarmer la critique. Qui sait même si des arbustes à fleurs et des groupes de marbre qui atteindront la base de l'architecture, sans masquer les portiques et les colonnes, n'auront pas quelque agrément ?

Toutefois ce parterre, en couvrant la pente de cinq pieds quatre pouces, que Le Nostre avait habilement divisée en deux terrasses parallèles, pour servir d'exhaussement et de gradins au palais, diminuera à l'œil la hauteur du palais déjà trop bas pour la longueur de sa ligne d'architraves. En tenant le spectateur éloigné, ce parterre empêche encore de voir le profil de l'édifice, et le détail des ornements des frises et des colonnes.

Quant à la symétrie, elle n'a jamais été complète dans le jardin. Les deux premiers bassins encadrés dans les gazons, n'ont point de correspondants; la terrasse du bord de l'eau n'est point en rapport avec la terrasse des Feuillants. Il n'en est pas moins vrai que l'idée de raser la première afin d'ouvrir une allée en face du pavillon de Flore, semblable à celle du pavillon Marsan, serait désastreuse. Au niveau de la rivière, les promeneurs ne la verraient plus ; ils ne jouiraient plus de la perspective aérienne et linéaire au-dessus de Chaillot et du Champ-

de-Mars; une grille le long du quai mettrait dans le jardin les boueuses et hideuses voitures de Saint-Cloud et de Marly avec leurs haridelles au long cou, leurs carrossées de marchands de bœufs, et leurs cochers en bonnets de coton. Mieux vaudrait, selon moi, décorer la terrasse du bord de l'eau comme je l'indique dans le *Post-Scriptum* de ma lettre ci-après. Somme toute, si ces tripotages, ces dérangements mesquins, ces fantaisies de guinguetiers, laissaient jusqu'à minuit un étroit passage aux piétons, entre les cuisines de S. M. et les marguerites de son architecte, il y aurait reconnaissance d'un droit, et légère compensation aux quelques cent mille francs que les contribuables paieront en dernier résultat pour cette bourgeoise besogne.

Au surplus, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait des plans pour l'embellissement et l'agrandissement des châteaux du Louvre et des Tuileries. Jean de Saulx, vicomte de Tavannes, auteur des mémoires de Gaspard son père, est un des hommes de la fin du seizième siècle qui ressemble le plus aux hommes du dix-neuvième. On trouve dans ces mémoires d'un ligueur et d'un gentilhomme mécontent, la plupart des idées modernes sur la France, sur la liberté et sur la société en général. Il parle de tout et à propos de tout. Ce qu'il dit sur le Louvre et les

Tuileries est trop curieux pour ne pas citer le passage tout entier.

« Si le Roy Henry quatre eust vescu, aymant « les bastiments comme il faisoit, il pouvoit en « faire un remarquable, achevant le corps-de-« logis du Louvre, dont le grand escalier ne mar-« que que la moitié, et au bout d'iceluy faire « une mesme gallerie que celle qui est à la sor-« tie de sa chambre en tirant vers Sainct-Honoré, « et depuis-là, faire une pareille gallerie que celle « qui regarde sur la rivière, qui allast finir entre « le pavillon des Tuilleries qui n'est pas faict, et « l'escuyrie, et au lieu de gallerie s'y pouvoit « construire des logis pour loger des ambassa-« deurs, et ruinant toutes les maisons entre les « deux galleries, le Louvre et les Tuilleries, se « fust trouvée une grande cour admirable, et au « regard de la cour du Louvre; l'autre moitié du « corps-de-logis que celui où loge la royne, et « au costé du portail, proche du jeu de paume « faire une grande terrasse, de laquelle pourroit « descendre par degrez, comme d'un théâtre, les « degrez deçà que delà du portail qui seroit au « mitan, qui contiendroit en longueur les deux « tiers de la terrasse; oster la chapelle de Bour-« bon et tous les bastiments qui sont entre le « Louvre et Sainct-Germain de l'Auxerrois, qui « seroit la bienséance de la chapelle des roys, et

« se pourroit laisser la salle de Bourbon sans y « toucher se contentant de ceste grande place « qui seroit depuis le Louvre à Sainct-Germain. « Mais à la vérité, pour faire de tels bastiments, « il faudroit que le Roy de France fust au moins « seigneur de tous les Pays-Bas, et bornast son « estat de la rivière du Rhein, occupant les com- « tez de Ferrette, de Bourgongne et Savoye, qui « seroient les limites devers les montagnes d'Ita- « lie, et d'autre part le comtez de Rossillon, et « ce qui va jusque proche des Pyrennées. »

Toujours, comme on le voit, l'idée française des limites naturelles de notre patrie.

Et, puisqu'il est question de Saint-Germain l'Auxerrois dans la lettre que M. l'éditeur des CENT-ET-UN réimprime, on m'assure qu'on n'a pas renoncé au projet vandale de démolir cet édifice si précieux à l'histoire de l'architecture. J'ai déjà attaqué ce projet [1], et j'invite les artistes mes confrères à crier avec moi haro sur le barbare. Il faut, dit-on, dans la saison rigoureuse, donner de l'ouvrage aux maçons! J'aimerais autant proposer de donner de l'ouvrage aux peintres de l'Italie, en effaçant les fresques de Cimabuë, les tableaux de Massario, de Bellino, et du Perugin. Employez vos ouvriers à restaurer la basilique gothique, au lieu de la détruire, à

[1] *Revue de Paris.*

remettre à neuf ses dentelures obstruées et noircies par la rouille du temps; jetez bas, comme je le propose, les maisons qui l'environnent; et puisque vous êtes en train de planter des arbres, entourez de pins et de chênes le monument des siècles; cela durera un peu plus que la mémoire des abatteurs de croix, des dévastateurs de l'Archevêché et des vendeurs à l'encan des vases sacrés de la chapelle des Quinze-Vingts. Est-ce une secrète impiété qui vous pousse à renverser un temple consacré au Dieu de vos pères? Chassez-en les chrétiens, et mettez-y des saint-simoniens, comme on y mit jadis des Théophilantropes; du moins le juste-milieu ne sera pas plus malfaisant que le Directoire : le premier est à la vraie monarchie, ce que le second était à la vraie république.

## LETTRE

### A M. LE DIRECTEUR DE *L'ARTISTE*[1].

Paris, 12 avril 1831.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 10 de ce mois, et par laquelle vous voulez bien m'annoncer que vous comptez faire paraître ma triste figure dans la prochaine livraison de votre journal. Je n'ai aucun moyen de m'opposer à votre bienveillance ou à votre malice. Dans le premier cas, je vous remercie; dans le second, je rirai volontiers avec vous. J'accepte en toute modestie l'immortalité des quais et des échoppes, avec tant d'autres illustres, mes devanciers ou mes contemporains. Je n'ai à craindre qu'une de ces naïves et brillantes improvisations lithographiques de M. Devéria, qui m'enlèverait à cette immortalité pour m'en donner une autre moins méritée.

Puisque nous voilà en correspondance, monsieur, permettez-moi de vous parler de quelque chose qui me tient plus au cœur que mon por-

[1] L'éditeur a pensé que la reproduction dans le *Livre des Cent-et-un* de cette lettre de M. de Châteaubriand était une bonne fortune pour le lecteur et pour son livre. L'illustre auteur, en la lui envoyant, a bien voulu la faire précéder de ce qu'on vient de lire. (*Note de l'Éditeur.*)

trait. J'ai lu dans votre journal un judicieux article au sujet des changements que l'on prétend opérer dans le château des Tuileries. Des réclamations se sont élevées de toutes parts; chacun a cru pouvoir proposer son plan. Voici, monsieur, sans autre préambule, quel serait le mien, si j'étais architecte du roi.

J'abattrais les deux adjonctions massives qui lient le pavillon de Flore et le pavillon Marsan au palais de Philibert de Lorme; j'isolerais ce charmant palais, et j'étendrais le jardin à l'entour jusqu'à la huitième arcade au-delà de la grille qui ferme la cour sur la place du Carrousel. Lorsque les deux adjonctions seraient démolies, il resterait nécessairement au château des Tuileries deux façades nues, l'une au midi et l'autre au nord. Je les ornerais dans le style de l'édifice primitif. Je raserais les toits de cet édifice qui se couronnerait de ses balustrades, en diminuant la hauteur du pavillon du milieu, surchargé de constructions post-œuvres.

Cela fait, monsieur, je jetterais par terre le pavillon Marsan et le pavillon de Flore; je couperais de la galerie du Louvre et de la galerie correspondante sur la rue de Rivoli, trois arcades, pour élever en leur place deux pavillons harmoniés avec le palais isolé des Tuileries; pavillons auxquels viendraient s'appuyer et se ter-

miner les deux longues galeries parallèles. Si ces pavillons étaient bâtis sur l'emplacement même des masses carrées que je veux extirper, ils masqueraient latéralement le chef-d'œuvre de de Lorme et de Bullant, et l'on viendrait toujours, en passant le Pont-Royal, se casser le nez contre un mur. Les deux nouveaux pavillons, bâtis en retraite, découvriraient un ensemble d'élégantes architectures se jouant au milieu des arbres.

Lorsque je porte le jardin des Tuileries jusqu'à la huitième arcade, au-delà de la grille du Carrousel, c'est que je veux faire entrer l'Arc de triomphe dans le jardin même : trop petit comme monument sur un immense forum, il serait charmant comme fabrique dans un jardin. Ce jardin serait clos sur le Carrousel par une grille de fer dorée.

A partir de la porte bâtie qui sépare la nouvelle galerie et l'ancienne galerie du Louvre, je planterais un autre jardin, en faisant disparaître l'amas de maisons qui encombrent le reste de la place. Ainsi, quand on irait d'une rive de la Seine à l'autre, du quartier Saint-Germain au quartier Saint-Honoré, on passerait entre deux magnifiques palais et deux superbes jardins. L'espace entre les deux grilles serait d'environ trois cent soixante-quinze pieds, ce qui permettrait d'établir de larges trottoirs à l'orée des deux grilles.

Il ne m'en coûte pas davantage, monsieur, puisque j'ai le marteau, la truelle et la bêche à la main, d'achever mon ouvrage.

A l'est, en face de la colonnade du Louvre, je renverse ces laides habitations qui cachent la rivière et le Pont-Neuf, et qui font la moue au chef-d'œuvre de Perrault; j'arrache les masures accolées dans les angles et aux murs de Saint-Germain-l'Auxerrois; j'entoure d'arbres cette basilique, et je la laisse subsister comme mesure et échelle de l'art et des siècles, en face de la colonnade du Louvre.

A l'ouest, au-delà du jardin des Tuileries, j'exécute bien autre chose, monsieur. Au milieu de la place Louis XV, je fais jaillir une grande fontaine, dont les eaux perpétuelles, reçues dans un bassin de marbre noir, indiqueraient assez ce que je veux laver. Quatre autres fontaines plus petites, aux quatre angles de la place, accompagneraient cette fontaine centrale. J'appliquerais sur les deux massifs d'arbres des Champs-Élysées, à droite et à gauche, deux colonnades doubles à jour, pour donner une limite à la place. J'achève la Madeleine, cela va sans dire; je prends sur le pont Louis XVI les colosses qui l'écrasent, et je les aligne en avenue le long de la voie publique qui traverse les Champs-Élysées. Au rond-point, j'élève un des deux obélisques qui nous viennent d'Égypte, et je termine l'arc

de l'Étoile. Eh bien! monsieur, je prétends que de cet arc de triomphe à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, cette suite de monuments, de statues, de jardins, de fontaines, n'aurait rien de pareil dans le monde: et comme, d'après ce plan, il s'agit moins d'édifier que d'abattre, c'est le plus économique de tous ceux que l'on pourrait adopter. Déjà des fonds ont été faits pour les embellissements de la place Louis XV, et je crois, sauf erreur, qu'un grand nombre des hôtels et des maisons qui obstruent la partie supérieure de la place du Carrousel appartiennent au gouvernement. Les matériaux des démolitions, ou vendus ou employés, serviraient à diminuer les frais des constructions nouvelles.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les inégalités de niveau et de terrain, les défauts de symétrie et de parallélisme des monuments du Louvre et des Tuileries, s'évanouissent dans les décorations de mes jardins. Celui qui occuperait la cour actuelle du château des Tuileries devrait être planté en arbres verts. Ces arbres se marient bien à l'architecture par leur port pyramidal: ils formeraient une promenade d'hiver au centre de Paris.

Vous allez me demander, monsieur, ce que je fais du palais de Philibert de Lorme? Un musée de choix, où je dépose nos plus belles statues antiques et les tableaux de l'école ita-

lienne : nous n'aurions plus rien à envier aux villæ Borghèse et Albani.

Et moi, qui suis architecte ou roi, où me loge-t-on ? architecte, dans une attique de Philibert de Lorme ; roi, au Louvre.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une considération très-distinguée,

CHATEAUBRIAND.

*P. S.* Je n'ai pas fini, monsieur ; j'oubliais de vous dire qu'il me faut absolument dans les Tuileries une balustrade de marbre, entrecoupée de vases et de statues, le long de la terrasse de l'eau. Le petit parapet de pierre qui borde cette terrasse, est d'une pauvreté qui contraste misérablement avec la pompe du jardin.





# NÉCROLOGIE.



La France vient de perdre un de ses meilleurs citoyens; la liberté, un de ses défenseurs les plus ardents; l'ordre public, un de ses soutiens les plus zélés. Celui qui, pendant si long-temps, occupa tout Paris de ses prouesses, de ses aventures, de ses infortunes; cet homme bruyant, malencontreux et railleur, qui nous fournissait une épigramme pour chaque sottise, une moquerie pour chaque déception, un trait malin pour chaque douleur; celui qui a le mieux jugé

les événements de notre époque, qui semblait avoir personnifié en lui nos colères, nos enthousiasmes, nos crédulités ; le type de 1830 et de 1831 ; le masque dans lequel, tous tant que nous sommes, nous pouvions sans chagrin nous reconnaître, parce que nous placions sur son compte, je dirais mieux, sur son dos, toutes nos folies, toutes nos bévues ; l'homme populaire enfin, à qui nous devons d'avoir ri pendant les dix-sept mois qui viennent de s'écouler, Mayeux est mort le 23 décembre 1831, jour de Sainte-Victoire. Il est mort d'ennui, de tristesse, de consomption, d'une maladie dévorante et indéterminée, à laquelle les médecins, toujours savants pour qualifier ce qu'ils ne peuvent guérir, ont donné le nom de « révolution rentrée. »

Et personne n'en a rien su; on n'a pas distribué le bulletin de ses dernières souffrances. Nul n'est venu s'inscrire à sa porte, s'informer de cet ami; car il était le nôtre, à nous tous, petits, grands, riches, pauvres, légitimistes, républicains, le vôtre surtout, ingénieux artistes, qui avez employé si souvent sa plaisante figure, écrivains de toute couleur, qui avez eu tant de fois de l'esprit avec ses bons mots. On ne le voyait plus derrière le vitrage des marchands d'estampes, on ne le rencontrait plus dans les

rues; et, tout de suite, on l'a oublié, aussi complétement qu'un grand citoyen porté en triomphe aux jours de l'insurrection, qu'un orateur proclamé, dans un journal de l'année dernière, le successeur de Mirabeau et de Foy, que l'auteur d'une charte ou le fondateur d'une religion nouvelle. Déjà il était mort pour nous long-temps avant d'avoir rendu l'âme, et peut-être cette négligence, cette ingratitude, cette inconstance de la faveur publique, a-t-elle abrégé sa vie. Si, de son lit où je l'ai vu gisant, il avait entendu quelque flatteuse acclamation; si quelque bienveillante émeute avait fait frémir ses carreaux des cris; « Vive Mayeux! honneur à Mayeux! « nous voulons notre Mayeux! » peut-être ce retour inespéré de la popularité, ce réveil caressant du tumulte qu'il n'attendait plus, aurait fait de nouveau circuler son sang glacé, ramené le souffle sur ses lèvres éteintes; il eût retrouvé la force de jurer encore une fois; s'il jurait, il était sauvé. Mais aucun bruit n'a retenti; les Parisiens étaient ailleurs, je ne sais où; ils appartenaient à je ne sais qui. Peut-être s'occupaient-ils tout simplement de leurs affaires, étaient-ils rendus à leurs familles, à leurs intérêts, ce que je voudrais croire: toujours étaient-ils loin de Mayeux. Il a donc langui seul, délaissé, mis au rebut, abandonné par le scandale comme par

son médecin. Il est mort, comme mourront beaucoup d'hommes d'état, étouffé par sa solitude. Faute de mieux, il a demandé un prêtre, non de l'église française, car il n'avait plus envie de rire, mais un bon vieux curé qui est venu à pied avec sa soutane, qui a traversé la rue Montesquieu, sans être plus remarqué qu'un chevalier de la Légion-d'honneur. Il s'est confessé; il en avait beaucoup à dire. Il s'est accusé d'orgueil surtout, d'envie, de misérable vanité; et le curé lui a promis, s'il en revenait, de le placer dans son église, à côté d'un bénitier, pour qu'on ne fît plus attention à lui.

Maintenant il est enterré, non au cimetière du Père-Lachaise, car il doit reposer au moins tranquille dans son tombeau, mais au pied de la butte Montmartre. Ne cherchez pas la pierre ambitieuse qui indique le lieu de sa dernière demeure. Il est mort avec des sentiments d'humilité qui ne permettent pas ce luxe des regrets. Une simple motte de terre, dans le carré long de six pieds que j'ai acheté pour lui, apprendra, aux gens qui savent deviner, la place où son corps est inhumé. Dans sa fosse on a jeté des milliers de pamphlets, caricatures, protestations, proclamations, programmes, ordres du jour, tous faits par lui, sur lui, ou pour lui, tous ayant quelque rapport à son existence, à ses affections,

à ses méprises, à ses tribulations, et qui bientôt ne se trouveront plus que là. Car l'histoire est dédaigneuse; il lui faut chose qui ait duré, souvenir dont il soit resté quelque trace, non pas émotion passagère, bruit d'un jour, et célébrité de feuilleton.

Et de lui que demeurera-t-il? De cette vie courte mais agitée, de ce pauvre hère si connu dans son temps, si naïf, si bafoué, si moqueur, quel vestige la postérité recueillera-t-elle? à peine un nom; un nom obscur, qu'on pourra prendre, dans quelques années, pour celui d'un député ou d'un auteur tragique; énigme qui aura besoin d'Œdipes, texte qui demandera un commentaire! Le malheureux, il prévoyait cet inconvénient des renommées éphémères; il s'apitoyait pour ceux qui l'avaient éprouvé, car il avait bon cœur au fond; il le craignait également pour sa mémoire. Dans ses derniers moments il m'a fait venir, moi, bourgeois de Paris et rien de plus, bourgeois de Paris jusqu'au bonnet à poil exclusivement, ne sachant autre chose en politique que payer exactement ma quote d'impôt doublée par le régime des économies. Il s'est plaint à moi de se voir traité par ses contemporains ni plus ni moins que l'homme à la longue barbe; d'avoir obtenu pour tout honneur, pour unique témoignage de l'attention publique,

une place chez le libraire Terry, dans le Palais-Royal, à l'enseigne du Dieu Mars, où sa biographie se trouve pêle-mêle avec l'*Histoire des brigands fameux*, *les Intrigues des grisettes*, *l'Amour à l'encan*, *le Paravoleur*, et l'*Art de rendre les femmes fidèles.* Il m'assura qu'il mourrait content s'il était question de lui dans un livre bien imprimé, dans un in-octavo, sorti du même magasin que les *Mémoires d'une contemporaine*. L'excellent homme croyait à l'immortalité des grands formats! Hélas! si la mort eût voulu attendre, il comptait s'y placer lui-même. M. Mayeux aurait fourni, comme moi, ses deux articles au livre des *Cent-et-un*, et c'est moi qu'il a chargé d'acquitter sa dette. Du moins son espérance de gloire ne sera pas trompée; car, cette fois, je ne parlerai que de lui.

Messidor-Napoléon-Louis-Charles-Philippe Mayeux (car il a porté successivement tous ces prénoms, quoique son extrait de baptême lui donne seulement celui de Bonaventure, emprunté au saint du jour où il est né), vint au monde, à Paris, le 14 juillet 1789, pendant que son père, honnête artisan de la rue Beaubourg, était occupé à la prise de la Bastille. Ce jour de gloire lui porta malheur. Sa mère, effrayée par le bruit du canon et de la mousqueterie, fut délivrée

avant terme d'un enfant chétif et contrefait. Une humeur indocile et querelleuse, dont l'âge n'a pu le corriger, rappela mieux la date de sa naissance. Les quinze années qui suivirent cet événement appartiennent à l'histoire de son père. Celui-ci, après avoir fait ses preuves de courage dans Paris, alla repousser l'ennemi sur les frontières, suivit nos armées dans toutes leurs conquêtes, obtint le grade de sergent pour prix de trente-deux blessures, et fut tué à la bataille d'Austerlitz, en appelant Patrie, comme il avait longtemps nommé Liberté, la bannière sous laquelle il combattait. Napoléon-Mayeux, c'est alors qu'il prit ce nom, nous a souvent montré son père qu'il disait reconnaître au septième étage du bronze en spirale qui tournoie, chargé de héros et de victoires, jusqu'au faîte de la colonne. Enfant de la révolution, comme disent nos candidats politiques, il se trouva donc jeune homme et orphelin sous l'empire. Comme son infirmité l'exemptait de la conscription, ce qui fut constaté successivement en huit années par treize conseils de révision, aucune inquiétude personnelle ne vint le gêner dans son enthousiasme pour les exploits militaires. Il ne parlait que batailles, assauts, marches forcées, villes prises, royaumes confisqués. Il comptait les morts de l'armée ennemie par milliers, les prisonniers

par divisions, les canons et les drapeaux par centaines; il exagerait les bulletins. Et puis chaque jour il voyait dans sa ville des monuments s'élever, des rues s'élargir, des quais se dresser, des ponts s'appuyer sur les deux rives de la Seine. On lui donnait des fêtes, des feux d'artifice, des spectacles gratis, des revues, où il faillit maintes fois être étouffé. On rehaussait, par-dessus toutes les nations du monde, le peuple parmi lequel il était confondu, et lui, se hissant sur la pointe des pieds, criait avec sa voix gutturale : « J'en suis, de la grande nation. » Il était donc fier, rayonnant, enivré. De plus, comme son quartier manquait de garçons, les filles ne le regardaient pas avec trop de mépris; et vous connaissez son faible!

On ne vit pas de gloire; il le savait, il se maria, il reçut une dot avec laquelle il forma un établissement avantageux. C'est lui qui le premier eut l'idée de nettoyer la chaussure des passants en les faisant asseoir commodément, à l'abri, sur une banquette de velours. La garde impériale était une bonne pratique. Elle jurait, elle ne voulait pas attendre; elle foudroyait de son langage énergique le pékin agenouillé devant sa grande botte; mais elle payait bien. Et le moyen, s'il vous plaît, de se fâcher contre la grande armée?

Enfin, le cours des victoires cessa. Les désastres arrivèrent; et, à leur suite, le chagrin, l'inquiétude, le mécontentement. Plus d'anniversaires joyeux, plus de cérémonies, plus d'édifices qui semblaient sortir de terre. L'hôtel du quai d'Orsay en resta où vous voyez; l'arc de triomphe demeura sans ouvriers. Paris devint triste, et, quand Paris est triste, on n'en peut rien faire. Au lieu d'entrées triomphantes, avec fanfares et timbales, on vit arriver des ambulances. Mayeux sentit que l'empire croulait; il croisa ses bras par derrière, à cause de son infirmité, et il alla regarder les Prussiens, les Russes, les Autrichiens, et autres, qui passaient sur les boulevarts; sans joie certes, mais sans colère, comme on regarde aujourd'hui un détachement de la garde municipale. Il se remit le lendemain à brosser les bottes des Cosaques, puis celles des mousquetaires. Ensuite revinrent ses anciens habitués, et il leur souhaita bonne chance. Les Anglais arrivèrent; il les reçut comme des gens qu'il avait vus la veille. Les soldats d'Écosse, surtout, l'amusèrent infiniment, et il se consola de l'occupation en se moquant des garnisaires.

Pour cette fois, il crut la restauration affermie; il s'y habitua, et se laissa nommer Louis. Les deux invasions, les uniformes nouveaux avec lesquels on aime à se montrer, ce qui ne se fait

pas sans crotter ses bottes, lui avaient rapporté quelque argent. Il monta d'un degré; il n'était qu'artiste, il se fit négociant : la progression fut observée. Il ouvrit un magasin d'objets divers à vingt-cinq sous la pièce. Il eut sa patente ; il ne lui manquait plus que deux cent soixante-quinze francs de contributions à payer pour être électeur : je crois qu'il le serait aujourd'hui. Il se mit à lire le journal, à parler politique. Frondeur de son naturel, il ne pouvait tarder à s'apercevoir que tout allait fort mal ; et, comme il vit en même temps que ses profits n'en souffraient pas, il fit hardiment de l'opposition. Toutes ses vieilles tendresses se réveillèrent, et formèrent un bizarre mélange de regrets. La Liberté, dont son journal l'entretenait sans cesse, prenait dans sa tête la forme de Napoléon. L'avénement de Charles X suspendit quelque temps son animosité. Car c'était lui, Mayeux, qu'un lancier refoulait brutalement lorsque le nouveau roi s'écria : « Plus de hallebardes », et le soir de cette journée, il voulut qu'on l'appelât Charles. Mais cette affection, née d'une caresse de prince, dura peu. La dissolution de la garde nationale l'exaspéra tout-à-fait, avec d'autant plus de raison qu'il n'en était pas.

Jusque-là Mayeux n'avait pas fait beaucoup parler de lui. Son nom n'était guère connu que

dans les ateliers de quelques peintres, qui avaient étudié sa conformation singulière, sa physionomie passionnée, la rauque vivacité de sa parole, la plaisante hyperbole de ses discours, surtout son goût effréné pour le beau sexe, et qui composaient de tout cela des récits amusants, des scènes à faire pâmer de rire. Une fois on l'avait lancé sur le théâtre, et il avait pris la chose en homme d'esprit, non pas comme ces messieurs du comptoir, qui firent bêtement une émeute contre Brunet. Il était réservé à la révolution de 1830 de produire Mayeux dans tout son jour. Peu de temps auparavant, il avait reçu un outrage, que je ne puis dire sanglant, mais qui lui fit prononcer l'affreux serment de la vengeance. Tout ce qu'il m'est possible de raconter ici, c'est qu'un grenadier à cheval de la garde royale, haut monté sur ses bottes à l'écuyère, ne l'avait pas aperçu derrière une borne. La lithographie a recueilli ce fait. Aussi, lorsque la publication du coup d'état appela le peuple à l'insurrection, Mayeux descendit des premiers dans la rue. Devant l'amas de pavés qui le couvrait jusqu'à la tête, il vit passer tour à tour, à la portée de sa carabine, les lanciers à la longue pertuisane, les cuirassiers au justaucorps de fer, l'infanterie à la tête d'ours, et ces étrangers à l'habit écarlate qui deux fois sont venus chercher la mort dans

nos révolutions. Il suivit les flots de la foule victorieuse, et vint se reposer aux Tuileries. Sur sept gendarmes tués, il en avait à lui seul abattu quarante.

Dès lors commença l'ère brillante de Mayeux, prôné, flagorné, choyé de toute part. Tout naturellement, et par instinct, il allait porter l'hommage de son triomphe au pied de la colonne, comme à l'autel du dieu dont il avait intérieurement nourri le culte pendant quinze années: on l'entraîna au Palais-Royal: un républicain essaya de le débaucher en route; car tout le monde voulait avoir Mayeux avec soi. C'était lui qui avait vaincu, lui dont on serrait affectueusement la main. En sortant de l'Hôtel-de-Ville, il crut emporter le programme dans sa poche. Tout fier de l'importance qu'il venait d'acquérir, il ferma sa boutique; il vendit toutes ses marchandises, presque pour rien, à un valet de la vénerie, d'autres disent à un musicien de la chapelle, qui se trouvait sans emploi, et se mit à faire bombance. C'est à cette époque qu'il faut placer toutes ces aventures galantes que les dessinateurs ont fort indiscrètement révélées. Ce fut là son bon temps, ce qu'il se plaisait lui-même, car il savait un peu d'histoire, à nommer sa Régence.

Toutes ces fredaines, dont on a beaucoup aug-

menté le nombre, n'étaient, à proprement parler, que ses divertissements, que l'emploi récréatif du temps qui lui restait. Sa véritable occupation était la politique, la direction officieuse des événements, l'entreprise volontaire et gratuite de l'opinion publique. C'était lui qu'on voyait toujours, ou plutôt qu'on ne voyait pas, pérorant au milieu des groupes, répandant la nouvelle du jour, excitant l'émotion dont on avait besoin, distribuant à propos, dans les rassemblements, un fait étrange, invraisemblable, absurde, comme il en faut pour être cru dans les temps d'agitation. C'est à lui qu'on doit l'invention des gendarmes déguisés en femmes, surpris par la police dans les premières émeutes. Cela faillit le brouiller avec un journaliste de ses amis qui eut la faiblesse d'en être jaloux.

Pendant un an, Paris tout entier ne vit, ne parla, ne pensa, ne jura, et cela dans tous les sens du mot, que par Mayeux. Mayeux voulait ceci, Mayeux disait cela, Mayeux ne voulait pas, Mayeux blâmait, Mayeux approuvait; il fallait, avant tout, contenter Mayeux. L'universalité de ce personnage fut telle, qu'on douta de son unité. On ne pouvait pas croire qu'une seule tête suffît a tant de mouvements, une seule volonté à tant de caprices. On avait vu Mayeux dans l'émeute, on l'avait vu contre l'émeute; ici avec un chapeau

gris, là avec un bonnet à poil; attendant de pied ferme la République sur la place Vendôme, et courant les rues à la suite de la République; brisant des réverbères, et bivouaquant la nuit dans le Palais-Royal; criant « Vive la Pologne », et mettant les Polonais au violon. Et pourtant c'était toujours le même Mayeux, crédule et mobile, tour à tour républicain, bonapartiste, juste milieu; dans la foule, turbulent et goguenard; dans les rangs, intrépide et ferme; aux assises, témoin à décharge pour les séditieux qu'il aurait éventrés la veille.

Vous avez vu qu'il était garde national; il s'était inscrit dès le commencement à la mairie de son quartier. Il aimait à se parer de l'uniforme. Il fut le premier qui porta, en petite tenue, le chapeau à la Bonaparte; et, lorsqu'on voulait l'en railler, il répondait avec quelque amertume « qu'il avait vu des gens qui ne le va« laient pas se donner les airs de singer le grand « homme. » Notez bien qu'il ne voulait parler ni de M. Gobert, ni de M. Frédérick, ni de M. Cazot, ni de M. Edmond, ni de M. Francisque, pour lesquels, au contraire, il professait une véritable admiration. Dans les premiers jours de la formation, on ne chicanait personne sur sa taille, non plus que sur sa position sociale. Bossus et prolétaires, tout le monde était admis

à faire patrouille, à passer la nuit, à recevoir l'averse, à ramasser les bandits et les vagabonds, à faire l'office de la garde, de l'armée, de la gendarmerie. Mayeux avait même été nommé caporal par acclamation. Bientôt il fut question d'épuration, de triage. Mayeux remarquait que, depuis quelque temps, on ne le commandait plus pour les postes d'honneur, pas même pour les écuries de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. On le reléguait toujours à la mairie, avec les bisets: c'est là que je l'ai connu. Enfin, son capitaine, qui avait obtenu la croix d'honneur uniquement parce qu'il avait Mayeux dans sa compagnie, du moins ne lui connaissait-on pas d'autre titre; son capitaine, qui lui devait peut-être la double épaulette dont il était si glorieux, lui fit entendre poliment que sa présence jetait l'hilarité dans les rangs; que ses saillies nuisaient à la gravité du corps-de-garde; que dernièrement un auguste personnage, âgé de sept ans, n'avait pu garder son sérieux en le voyant; qu'enfin il y avait eu, dans la troupe de ligne, quatre-vingt-deux soldats mis à la salle de police pour avoir ri sous les armes lorsqu'il défilait à la parade; ce qui devenait fort grave à cause des événements de Lyon.

En conséquence, pour le bien du pays et pour la tranquillité publique, au nom de cette révo-

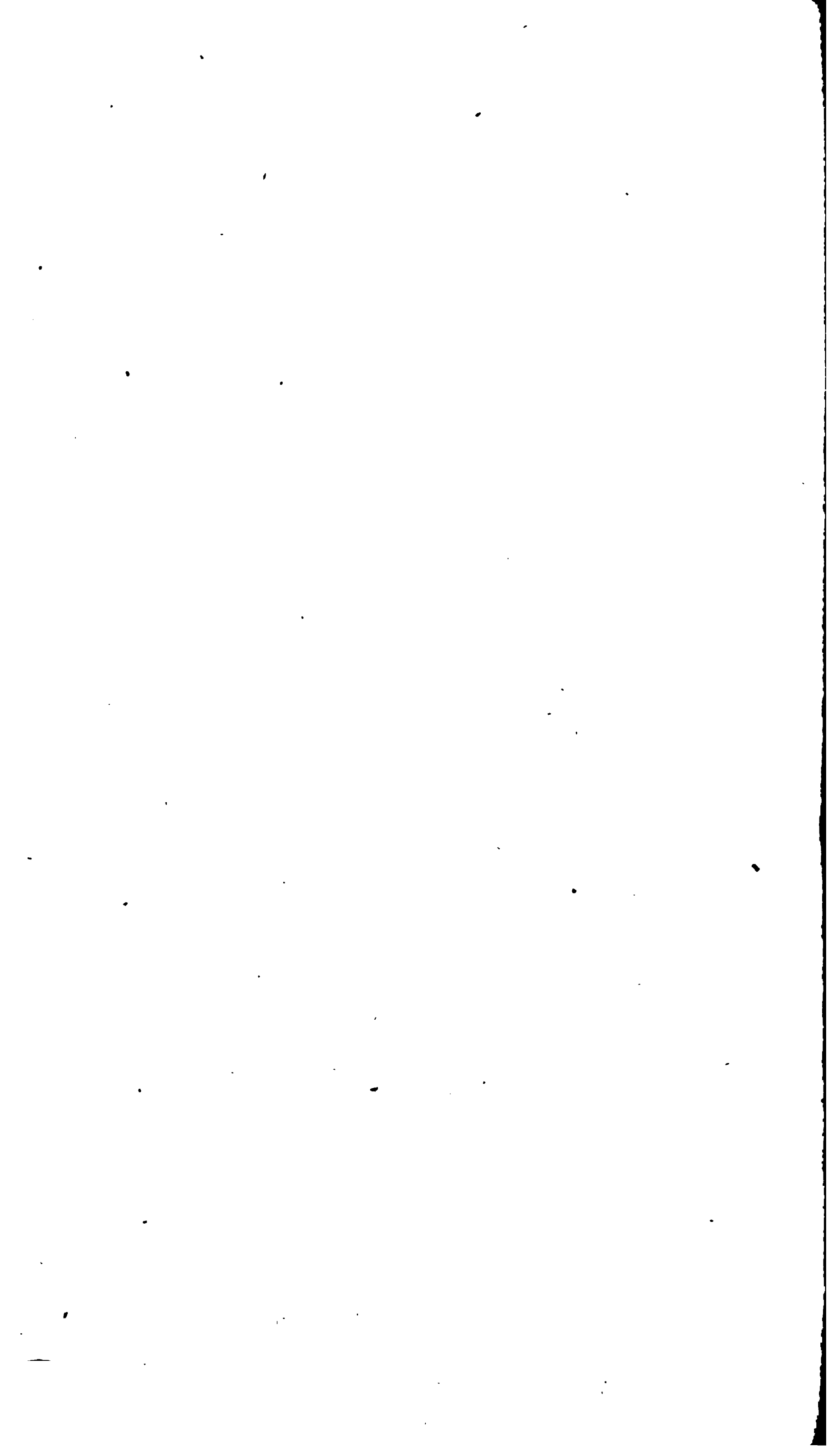
lution qu'il avait si vaillamment servie, on l'invitait à se retirer, à ne se montrer que le moins possible, à demeurer tranquillement chez lui. Mayeux résista; il voulut être jugé. On l'appela devant le jury de révision, présidé par un juge de paix, qui doit se connaître parfaitement au service militaire. Il fut, tout d'une voix, rayé des contrôles. J'aurais bien voulu être à sa place; Mayeux ne pensait pas comme moi. Le sergent-major lui fit redemander son fusil, arme excellente, fournie par le gouvernement, qui lui avait coûté 27 francs pour la mettre en état. Cela fut le dernier coup, le coup mortel pour le pauvre Mayeux. Et ce qui compléta son désenchantement, ce fut de voir que personne ne s'intéressait à sa disgrace, qu'aucun passant ne s'inquiétait de lui dans la galerie Véro-Dodat, où sa place se trouvait déjà prise. Au bout de trois semaines il n'était plus!... Que Dieu lui fasse paix! que la terre lui soit légère! il a porté son fardeau en cette vie.

Mayeux laisse un fils âgé de dix-huit ans. Il ne s'était pas occupé de le pourvoir, comptant pour lui sur une place que lui avait promise le premier préfet de police nommé après la révolution. Ses instances allèrent en augmentant, et ses espérances en diminuant, de préfet en préfet, jusqu'à l'arrivée du sixième, qui le fit mettre

à la porte. Le jeune homme avait cru que la victoire du peuple et les services de son père le dispensaient d'apprendre un métier, et il serait maintenant à la maison de refuge, s'il n'avait trouvé le moyen de s'enrôler dans la religion saint-simonienne, où, vérification faite de sa capacité, il a été admis à cirer gratis les bottes du pape.

A. BAZIN.







# LES RÉVOLUTIONS.

## HARMONIE.



### I.

Quand l'Arabe altéré dont le puits n'a plus d'onde
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie
Et, sans se retourner va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée?
Il marche, et ne repasse pas!

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques;
Vous appelez le Temps qui ne répond qu'à Dieu;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître:
Vis, meurs, immuable en ce lieu!

Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté!
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours des soleils est compté!

En vain la Mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis!
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou secouant le pied les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis!

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même,
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité!
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures
Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siècle chancelle, ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu!
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles,
Semblables au guerrier armé pour les batailles
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme,
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse,
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place;
Son esprit n'est pas votre esprit!

Marche! sa voix le dit à la nature entière;
Ce n'est pas pour croupir sur ses champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!
Dans cette œuvre de vie où son âme palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite,
Les cieux, les astres, les humains!

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée,
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ!
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie;
Son Verbe court sur le néant!

Il court, et la Nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole,
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui!
Et la création toujours, toujours nouvelle
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première;
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle au fond des mers le lit des flots se change;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève, et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations;
Jéhova d'un regard lève et brise sa tente,
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions!

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux,
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers en un souffle il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous! qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable
La chute éternelle du temps!

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris?

## II.

Regardez donc, race insensée
Les pas des générations!
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations!
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin,
Et l'Histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain!

Plus vous descendez dans les âges,
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant;
Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout de la torche ou du glaive
Faisant place à l'esprit de Dieu!

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par la verge de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï!
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres,
Change ses prêtres pour des rois;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois!

Déployant ses ailes rapides,
Il plonge au désert de Memnon,
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon!
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux!
Là, jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux!

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat;
L'univers n'est plus qu'un empire;
Mais déjà l'esprit se retire,
Et les peuples poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri!

Levez-vous Gaule et Germanie,
L'heure de la vengeance est là!
Des ruines c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila!
Lois, Forum, dieux, faisceaux, tout croule
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume; il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour[1] où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme
Et revit en la regardant,
Charlemagne en fait la grande âme
Dont il anime l'Occident;
Il meurt; son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire
Comme un vaste et pesant manteau
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules;
Et l'esprit reprend son marteau!

[1] Le christianisme.

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Le mors des tyrans ou des dieux,
Mais l'esprit par diverses routes
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

Pour les pousser où Dieu les mène
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie;
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur!

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu, Liberté!
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité!

Et tout se fond, croule ou chancèle,
Et comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncèle,
Et le présent sur le passé!
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc ô mortels vous annonce
L'immuable que vous cherchez?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit : Marchez!

## III.

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau;
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau!

Là c'est leurs dieux; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois;
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois!

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain?

Sous le vôtre, ô Chrétiens! l'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille;
Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements; comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né!

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine,
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter de nuage en nuage
De plus hauts rayons du soleil!

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va !
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?
Regardez en avant et non pas en arrière,
Le courant roule à Jéhova !

Que, dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues !
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi !
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence ?
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi ?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile !
Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille !
Vos enfants plus hardis y liront plus avant !
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole!
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir!
Vous! enfants de celui qui l'annonçant d'avance
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle;
L'esprit en renversant élève et renouvelle;
Passagers ballottés dans vos siècles flottants!
Vous croyez reculer sur l'océan des âges,
Et vous vous remontrez après mille naufrages
Plus loin sur la route des temps!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs,
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

C'est toujours, se dit-il, dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute,
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer,
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume,
Les jours flottent sans avancer!

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse
Seigneur!... Ils marchent cependant!

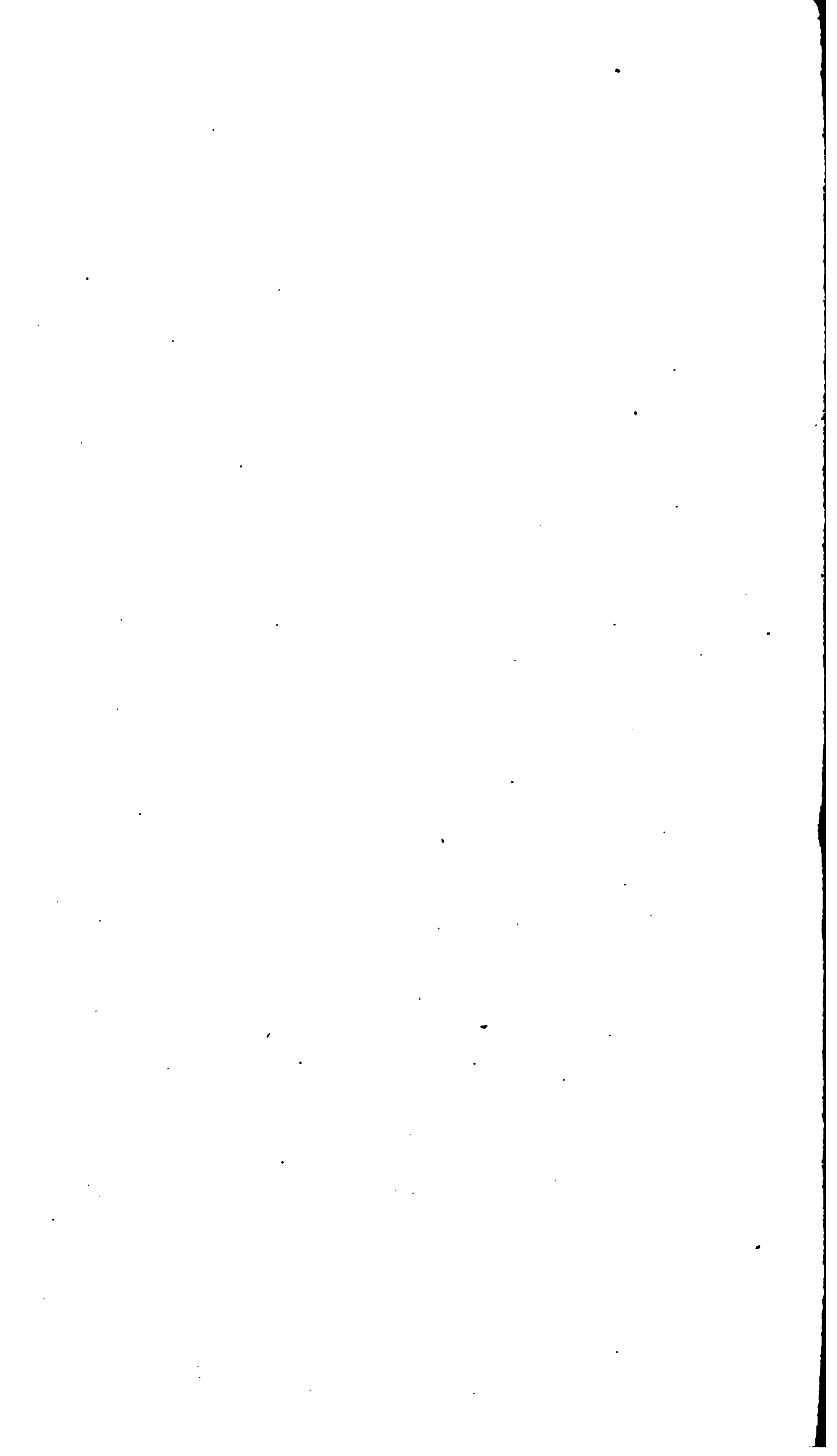
Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux!

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls!

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une ame
Pour que tout mourût avec eux!

ALPHONSE DE LAMARTINE.





# TABLE.





FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



